L'Amérique précolombienne **5**

Le peuplement de l'Amérique *6*
La Méso-Amérique *7*
Les Mayas *8*
Principales civilisations pré-incaïques *9*
La formation de l'empire inca *10*
Le peuplement américain en 1492 ..... *11*

La découverte de l'Amérique **13**

Établissements vikings en Amérique *14*
Les grandes voies maritimes des Découvertes *15*
Découvertes et explorations *16*
La carte du monde selon Colomb *17*
Les quatre voyages de Colomb *17*
Chronologie de la découverte de l'Amérique *18*
Journal de bord de Colomb, 12 novembre 1492 ..... *20*
Lettre de Colomb à Luis de Santangel *21*
Les premières descriptions du Nouveau Monde, Pierre Martyr *24*
Les premières descriptions du Nouveau Monde, Amerigo Vespucci *25*
Trois descriptions du sacrifice humain chez les Aztèques *27*
Montaigne, des cannibales *28*
Images des mondes nouveaux *31*

La conquête **33**

La conquista *34*
Le Mexique à la veille de la conquête *35*
L'expédition de Hernan Cortés *35*
Axes de la conquête espagnole 1520-1540 ..... *36*
Partage des zones d'influence espagnole et portugaise *37*
Bulle d'Alexandre VI *38*
La conquête des Aztèques 39
L'arrivée des Espagnols *39*
Récit de Duran *39*
Récit aztèque *41*
Récit de Diaz *43*
Cortés vu par Diaz *45*
La rencontre de Cortés avec Moctezuma *46*
La vallée de Mexico *48*
La découverte de Mexico *48*
Cortés et le siège de Mexico *51*
Les temples de Mexico *52*
Le grand temple de Mexico *52*
"Mosquée aztèque" *52*
La prise du temple de Mexico, juin 1520 ..... *53*
Récit aztèque *53*
Récit de Diaz *54*
Cortés et les Indiens *55*
La conquête des Incas 56
La capture d'Atahuallpa par Pizarro *56*
Les Espagnols au Pérou, le témoignage de Marcos de Niza *57*
Images de la conquête *60*

Bilan de la conquête 61
Las Casas, très brève relation sur la destruction des Indes *61*

La colonisation **63**

La présence européenne en Amérique vers 1560 ..... *64*
Évolution démographique des centres de peuplement espagnol en Amérique *65*
Évolution comparée de la population en Amérique et dans le monde *66*
Le bétail chasse l'homme *66*
L'économie coloniale de l'Amérique vers 1620 ..... *67*
L'expansion brésilienne *68*
Le commerce triangulaire *69*
Routes du commerce négrier *70*
Volume du trafic négrier *71*
Images de l'acculturation *73*
La conversion des Indiens *74*
Des moyens auxquels la Divine Providence eut recours pour faire pénétrer la religion chrétienne aux Indes *76*
L'interdiction de l'esclavage par l'empereur Charles Quint *77*
L'" encomienda "au Chili *79*
L'" encomienda " à Lima *80*
L'" encomienda " en Amérique centrale *80*
Querelle de Martin Llapa contre don Francisco Fernandez *81*
Le travail forcé au Guatémala *82*
Réunion du Conseil des Indes à propos du travail intolérable dont souffrent les Indiens dans les mines de mercure du Pérou *83*
Images de l'économie *84*
Le luxe de la société coloniale *85*
La prodigalité de la société coloniale *85*
Le système économique colonial *85*
Le bétail en Argentine et en Uruguay au XVIIIe siècle *86*
Le Brésil à la fin du XVIe siècle *87*
Le Mexique au début du XVIIe siècle *88*
Réglementation concernant les esclaves des Antilles françaises *89*
Une vente d'esclave à la Martinique *90*
La condition des esclaves en Guadeloupe *90*
La naissance du créole *92*
Le Vénézuela au début du XIXe siècle *93*
L'Amérique vers 1830 ..... *94*

Un bilan **95**

Nos hiceron la guerra *96*
De la légitimité de la conquête *97*
Des avantages de la colonisation *97*
Des grands bienfaits apportés par les Espagnols *101*
La destructuration du monde indigène *101*
Tradition et acculturation *102*
Aimé Césaire, colonisation et civilisation *103*
Le point de vue créole sur la conquête *105*
Aller au-dela d'un simple constat *106*

Europe et altérité : **107**

Claude Lévi-Strauss, cultures et échanges *108*

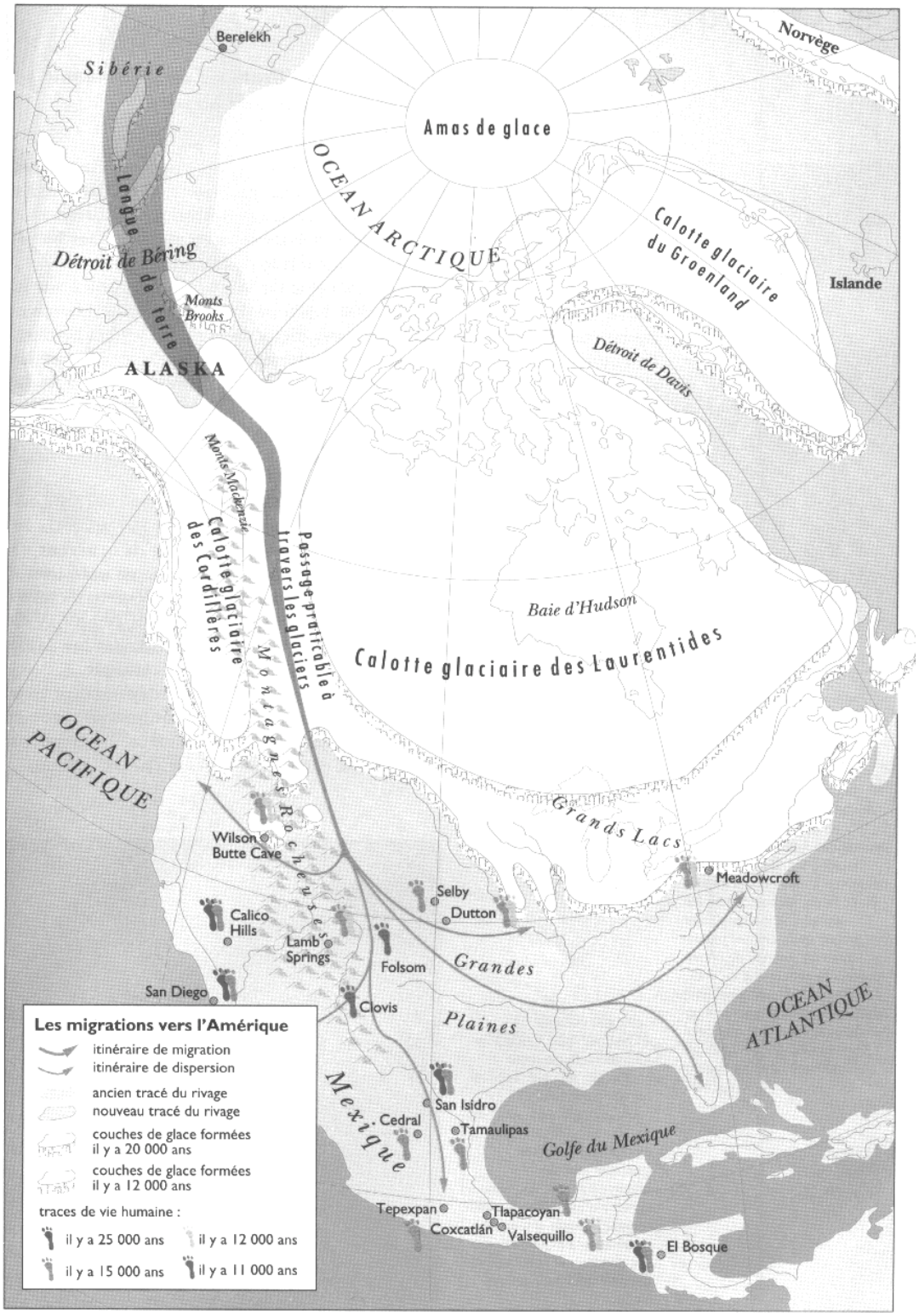
Claude Lévi-Strauss, le regard éloigné *110*
Albert Jacquard, comment définir les races ? *111*

Annexes **115**

Notices biographiques *116*
Bibliographie *118*
Vidéos *120*

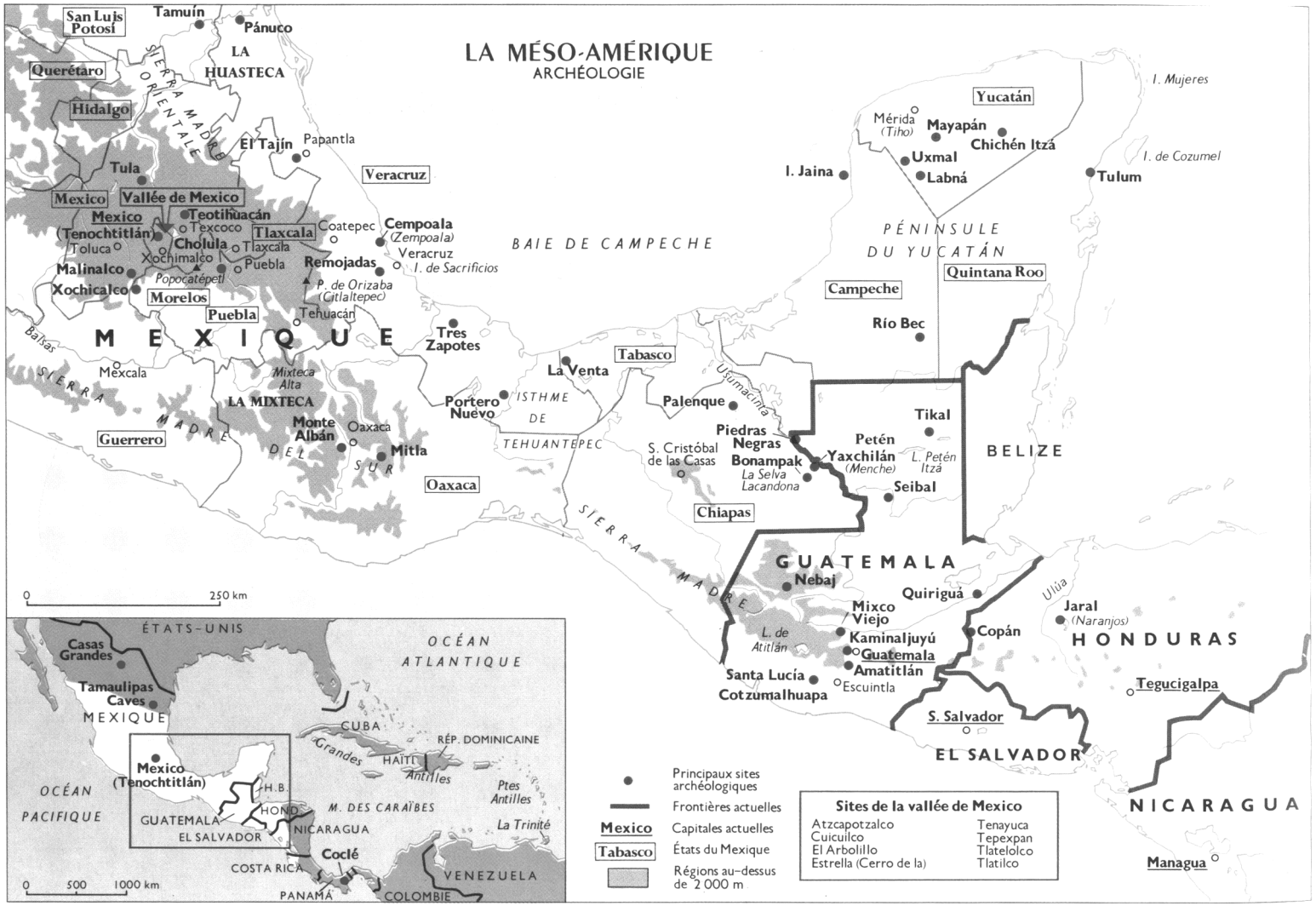
L'Amérique précolombienne

Le peuplement de l'Amérique



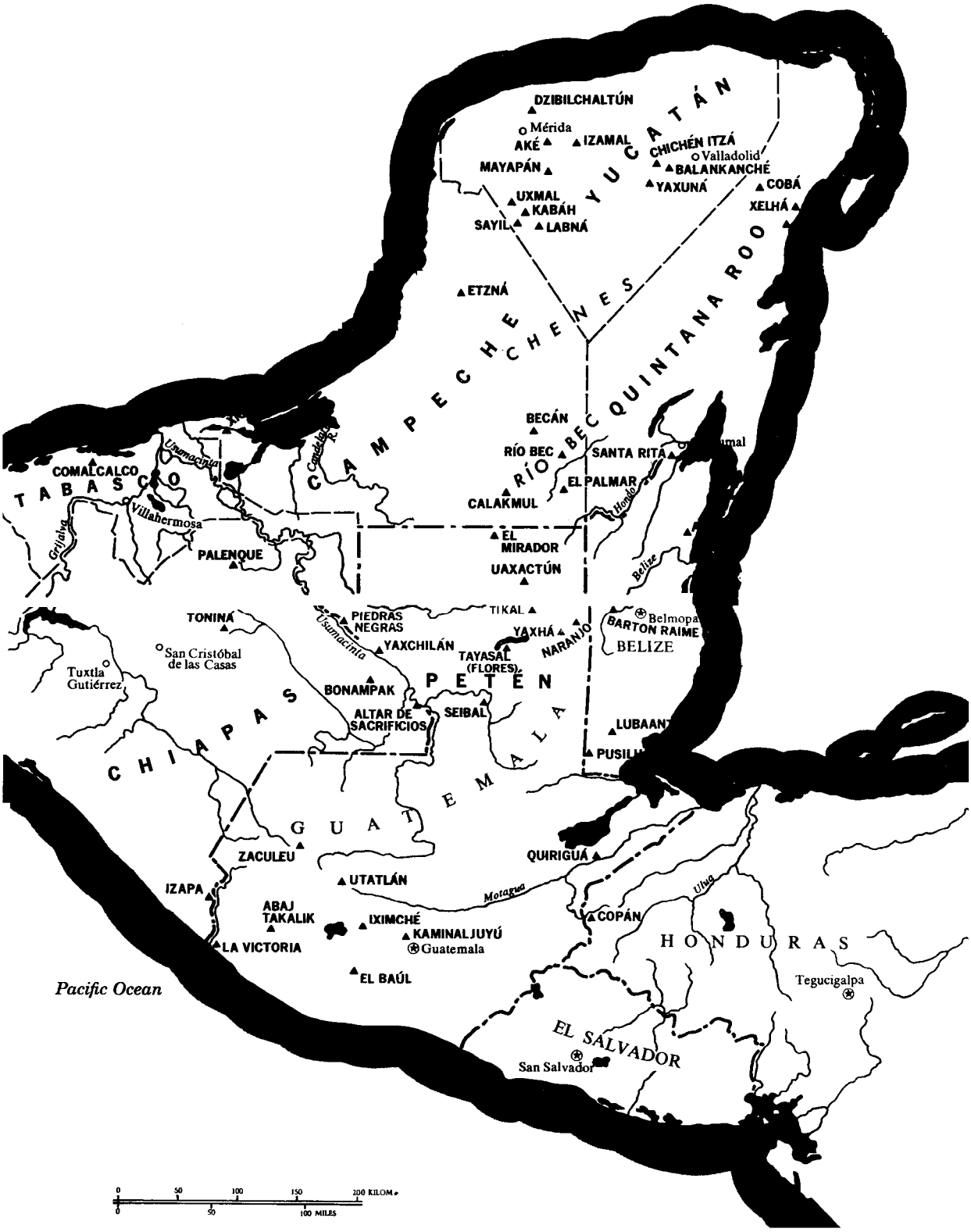
HOMBERGER Eric : *Atlas historique de l'Amérique du Nord; États-Unis, Mexique, Canada : une lutte pour l'espace*, éditions Autrement (coll. Atlas/Mémoires), Paris, 1996, p. 21

La Méso-Amérique



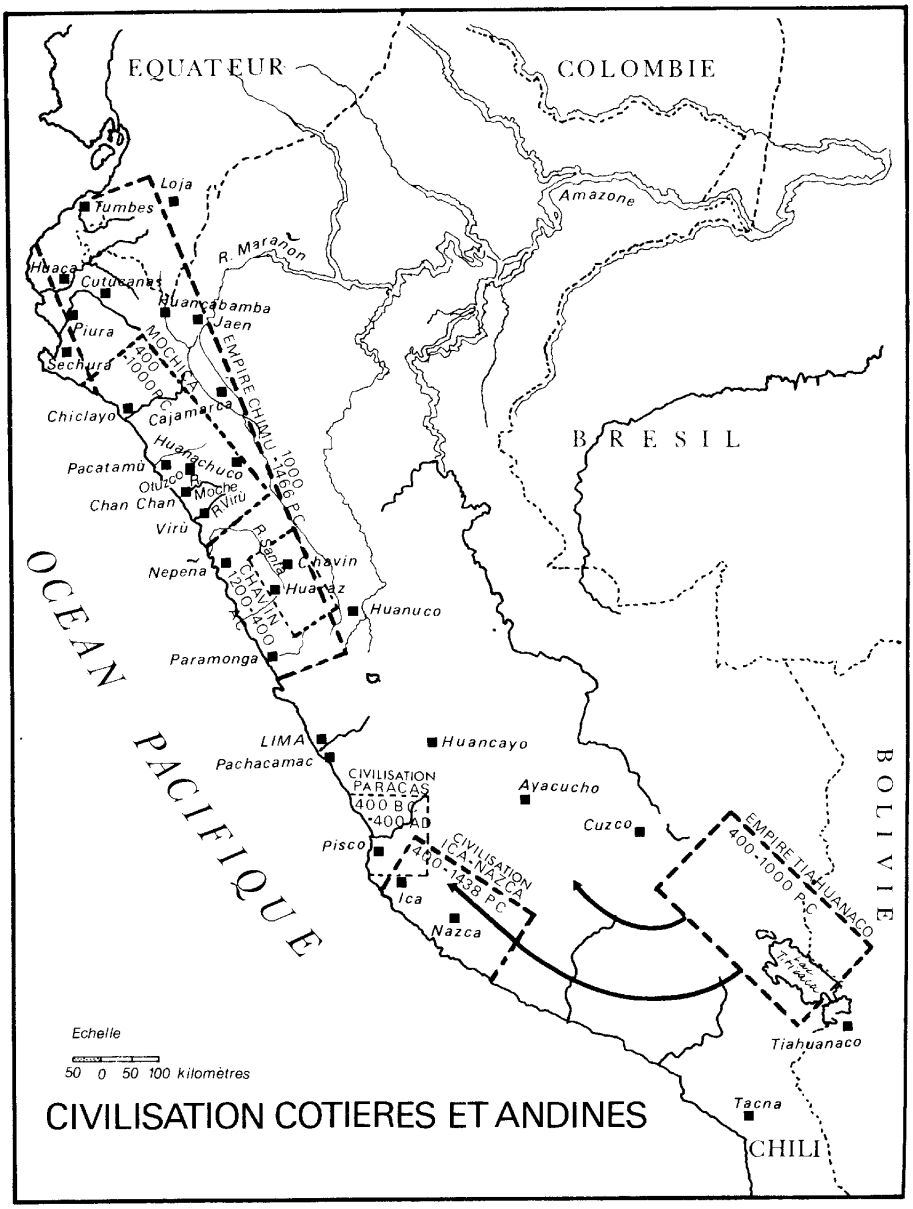
DUBY Georges : *Grand Atlas historique, l'histoire du monde en 473 cartes*, Larousse, Paris, 1995, p. 228

Les Mayas



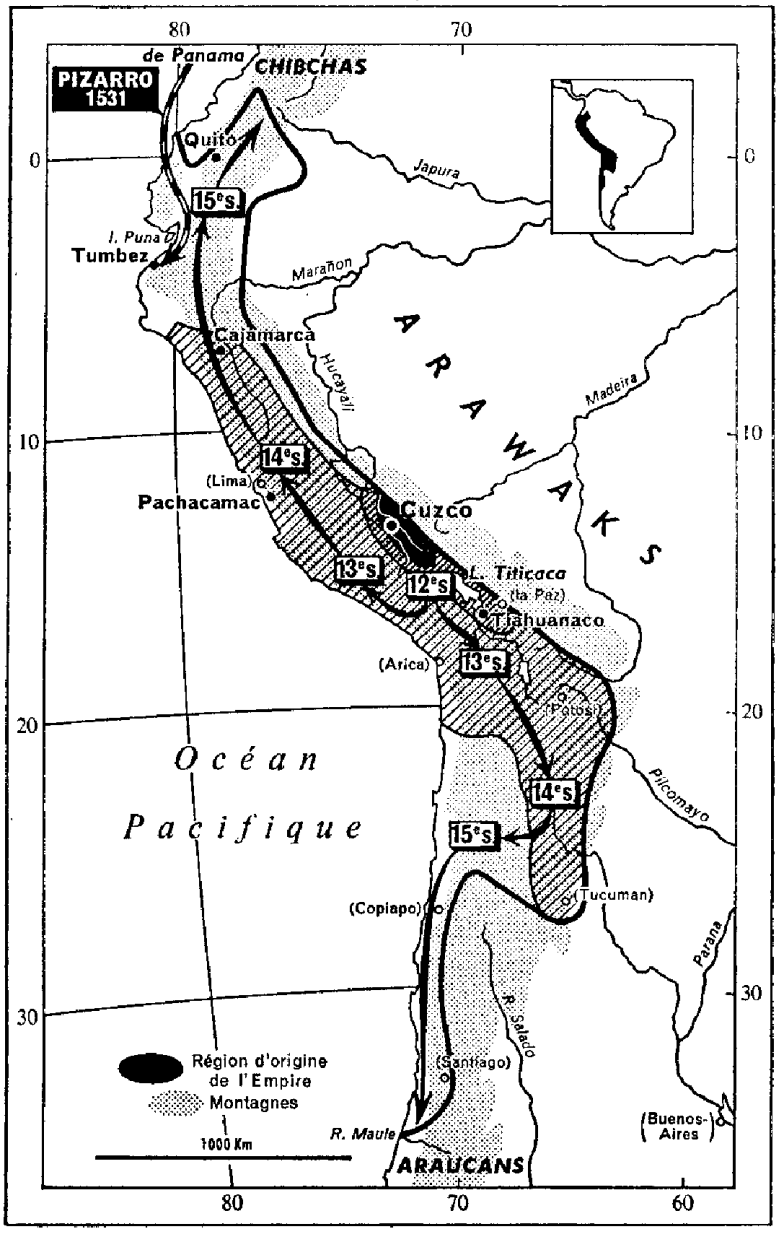
GALLENKAMP harles : *les Mayas, la découverte d'une civilisation perdue*, Payot, Paris, 1979, pp. 10-11

Principales civilisations pré-incaïques



VON HAGEN Victor : *Le Pérou avant les Incas*, Paris, éd. France-empire, 1979, p. 8

La formation de l'empire inca



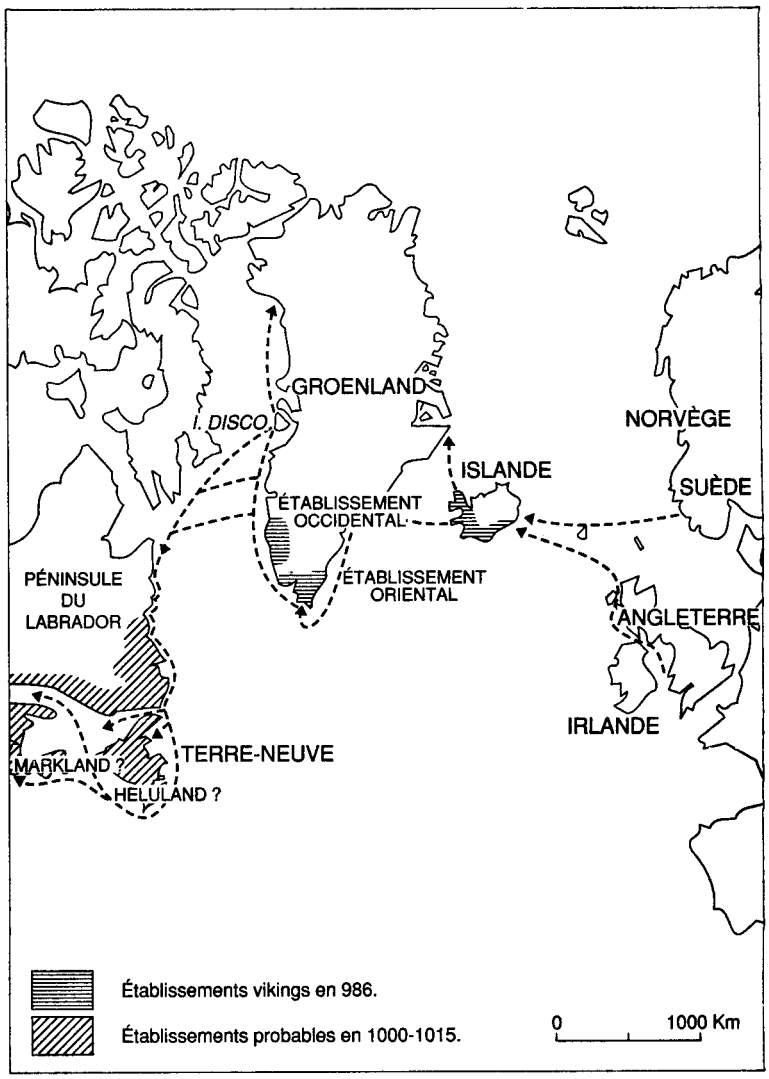
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 72

Le peuplement américain en 1492

CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 65

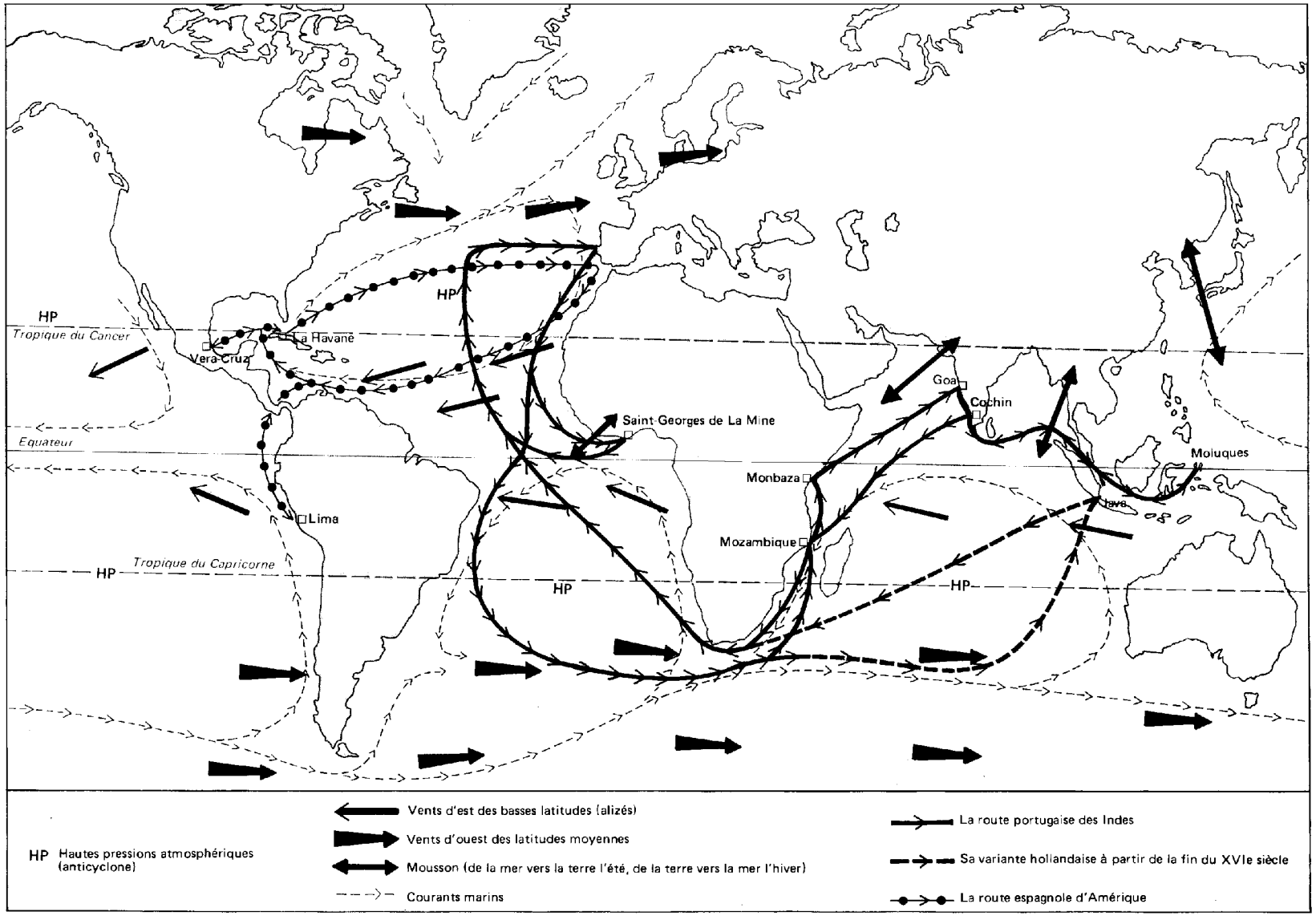
La découverte de l'Amérique

Établissements vikings en Amérique



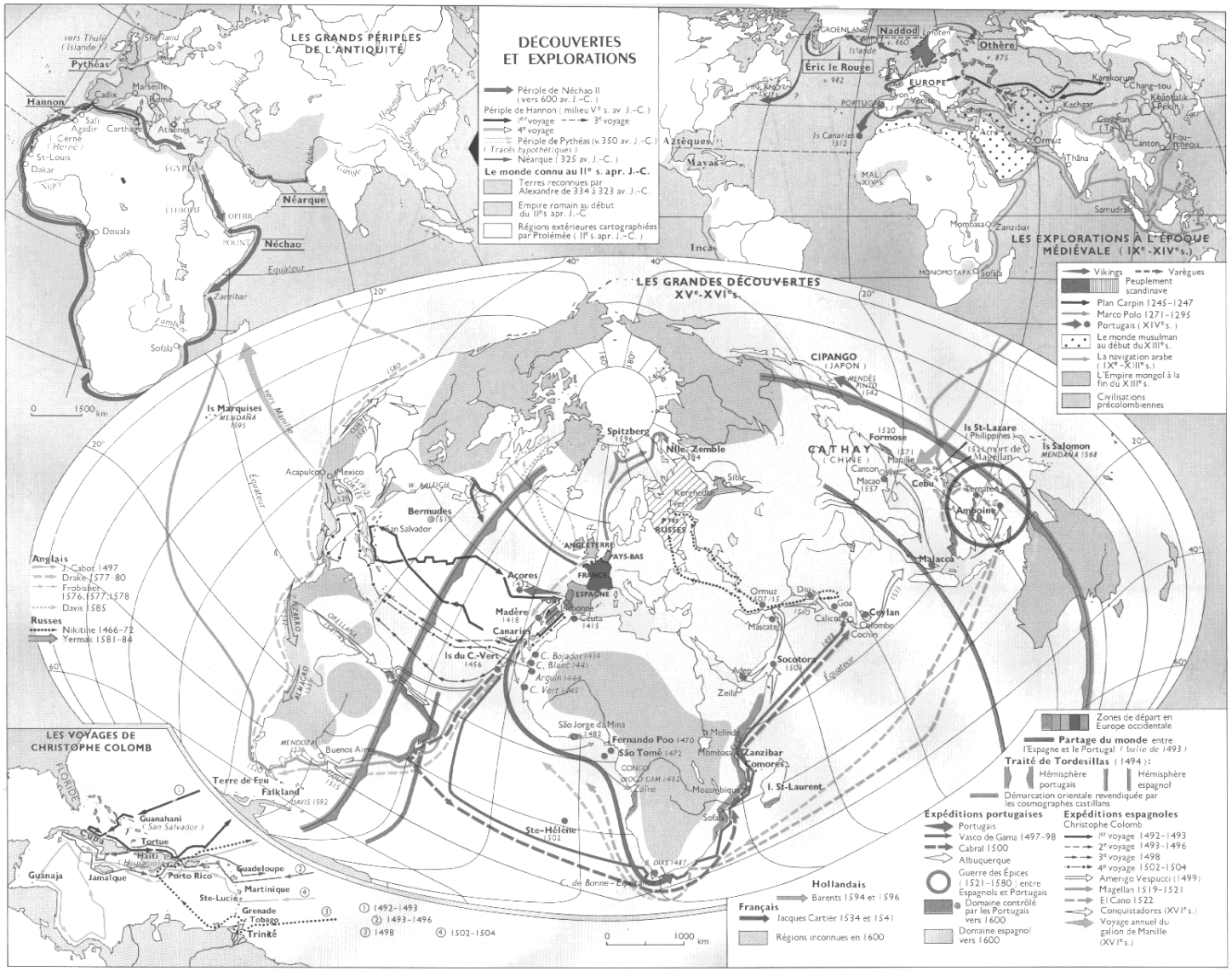
GOMEZ Thomas: *L'invention de l'Amérique, rêve et réalités de la Conquête*, Aubier, Paris, 1992, p. 296

Les grandes voies maritimes des Découvertes



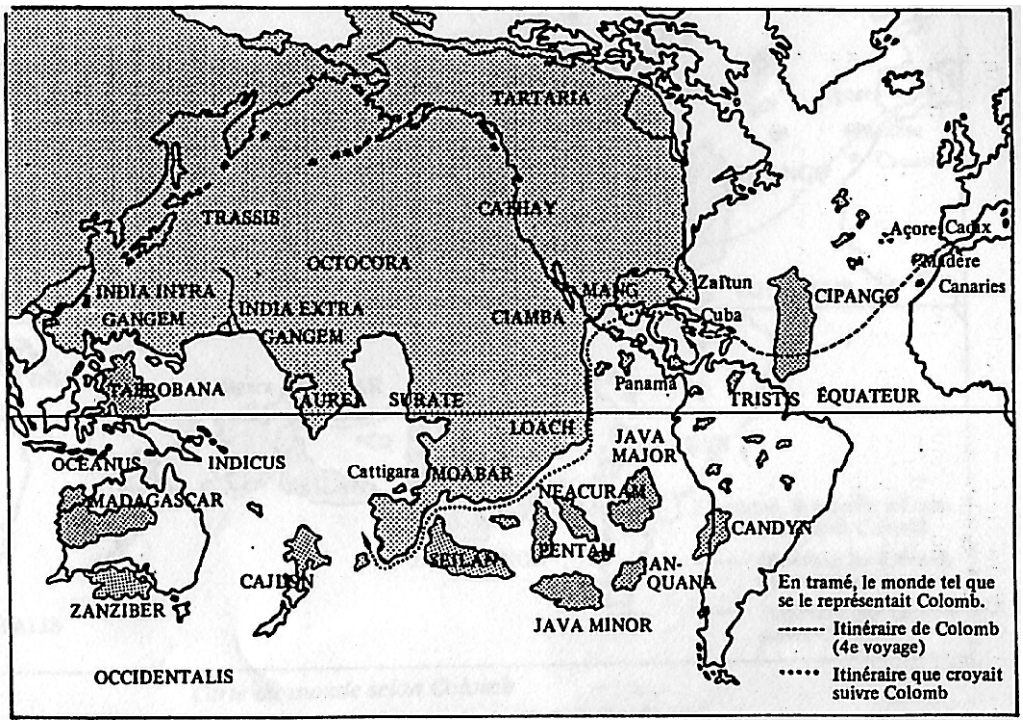
in La Documentation Photographique n° 275, éditions La documentation française,1985

Découvertes et explorations



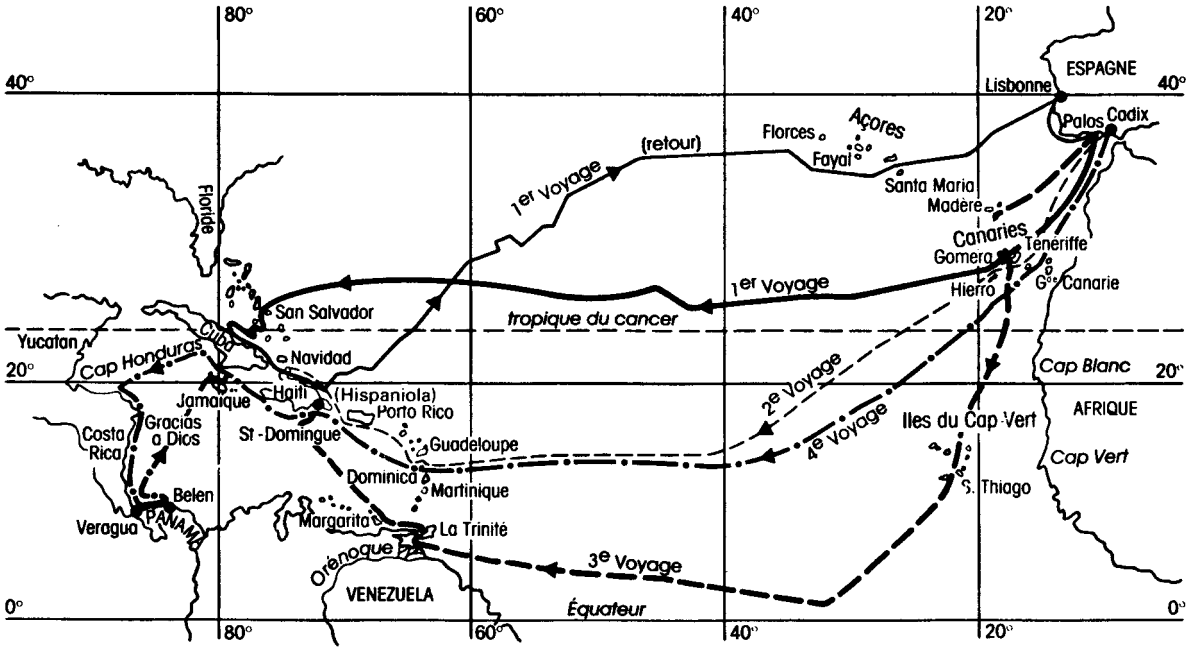
DUBY Georges : *Grand atlas historique*, Larousse éditions, 1995. p. 57.

La carte du monde selon Colomb



DICKINSON John A., MAHN-LOT Marianne : *1492-1992, Les Européens découvrent l'Amérique*, Presses universitaires de Lyon, 1991, p. 17

Les quatre voyages de Colomb



GOMEZ Thomas: *L'invention de l'Amérique, rêve et réalités de la Conquête*, Aubier, Paris, 1992, p. 298

Chronologie de la découverte de l'Amérique

EN AMERIQUE

1492 Prise de Grenade. Premier voyage de C. Colomb. Reconnaissance des Lucayes et des Grandes Antilles.

1493 Le pape Alexandre VI édicte la bulle " Inter Caetera " pour définir les zones d'influence respective entre l'Espagne et le Portugal.

1493 Second voyage de Colomb; reconnaissance de la Jamaïque et des Petites Antilles.

1494 Traité de Tordesillas qui, en modifiant la bulle d'Alexandre VI, délimite à nouveau les zones d'influence espagnole et portugaise.

1497 J. Cabot longe la côte du Labrador.

1498 Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance .

1498 Troisième voyage de Colomb qui reconnaît l'île de la Trinité et la côte du Venezuela, du cap de la Vela au golfe de Paria. — Rébellion de Roldan à Saint-Domingue.

1499 Les frères Pinzon longent la côte des Guyanes et du Brésil jusqu'à la hauteur du Rio de las Amazonas; Juan Diez de Solis longe les côtes du Honduras; Alonso de Ojeda et Juan de la Cosa reconnaissent les côtes du Venezuela.

1500 Naissance du futur Charles V.

1500 Alvarez Cabral longe les côtes du Brésil.

1501 Americo Vespucci longe la côte atlantique de l'Amérique du Sud et parvient à la hauteur du Rio de Janeiro actuel.

1502 Quatrième voyage de Colomb qui longe la côte de Panama et du Honduras.

1502-20 Moctezuma II à la tête de la confédération aztèque.

1503 Institution à Séville de la Casa de Contratacion*, à laquelle sont attribués le monopole et l'organisation du commerce espagnol avec le Nouveau Monde.*

1503 Reconnaissance de la côte de Darien (isthme de Panama) par Rodrigo de Bastidas.

1504 Publication du Mundus Novus *d'Americo Vespucci : prise de conscience de l'autonomie géographique de l'Amérique.*

1506 Mort de Christophe Colomb. — Jules II confirme le traité de Tordesillas.

1508 Arrivée de Diego de Nicuesa à la Veragua (Colombie). — Commence l'occupation réelle de Puerto Rico.

1509 Début de l'occupation réelle de la Jamaïque et de la côte atlantique de l'isthme de Panama. Diego Alvarez Correa fonde le premier établissement portugais au Brésil.

1510 Début de l'occupation réelle de Cuba. — La première *Audiencia* est établie en Amérique, à Saint-Domingue.

1512 Lois de Burgos *pour l'organisation générale du Nouveau Monde.*

1512 Bartolomeo de Las Casas est ordonné prêtre : il sera le premier prêtre à être ordonné en Amérique.

1513 Vasco Nunez de Balboa traverse l'isthme de Panama et parvient à l'Océan Pacifique. Juan Ponce de Léon arrive en Floride.

1514 Exécution de Vasco Nunez de Balboa par ordre de Pedrarias Davila.

1516 Diez de Solis parvient au Rio de la Plata.

1517 Charles 1er […], roi d'Espagne.

1517 Hernandez de Cordoba longe les côtes du Yucatan.

1518 Juan de Grijalva longe la côte du Mexique.

1519 Charles 1er est élu empereur sous le nom de Charles V.

1519 Départ de Magellan. Expéditions de Cortés au Mexique; Moctezuma est fait prisonnier.

1520 Panfilo de Narvaez débarque au

Mexique dans le but d'évincer Cortés. Victoire de Cortés.

1521 Siège, prise et destruction de Tenochtitlan (Mexico) par Cortés. — Débarquement de Juan Ponce de Léon en Floride.

1522 Conquête du Nicaragua par Gil Gonzalez Davila.

1523 Reconnaissance du Guatemala par Pedro de Alvarado.

1524 *Institution du* Consejo Real de Indias.

1524 Verrazzano pour le compte de François Ier longe la côte entre New York et le Maine.

1525 Première association entre Francisco Pizarro et Diego de Almagro pour la conquête du Pérou : faillite de l'entreprise.

1526 Exploration du Honduras par Hernan Cortés. — Reconnaissance du Yucatan par Francisco de Montejo.

1527 Création de l'*Audiencia* de Mexico.

1531 Conquête de la région de Cartagena de las Indias (Colombie) par Pedro de Heredia.

1532 Atahuallpa, empereur inca, est capturé par Pizarro.

1533 Prise de Cuzco, capitale inca, par Pizarro. — Exécution d'Atahuallpa.

1534 Jacques Cartier parvient dans le golfe du Saint-Laurent.

1535 Débarquement de Pedro de Alvarado en Equateur. — Echec d'une tentative de conquête du Chili par Almagro.

1536 Fondation de Buenos Aires (qui sera abandonnée en 1541) par Pedro de Mendoza.

1537 Mort de Hernan Cortés.

1538 Création de l'*Audiencia* de Panama.

1539 Rencontre de Belalcazar, Federman et Quesada sur le haut plateau de Bogota. De Soto commence à explorer le Sud des Etats-Unis actuels.

1540 Départ de A. Nunez Cabeza de Vaca pour le Rio de la Plata. — Valdivia pénètre dans le Chili. Début de la conquête des Mayas du Yucatan par Francisco de Montejo le Jeune.

1541 Mort de Francisco Pizarro.

1542 *Les* Lois Nouvelles *se substituent aux* Lois de Burgos.

1542 Création des *Audiencias* du Guatemala et de Lima.

1543 Début des guerres civiles du Pérou. Orellana explore le haut Rio de las Amazonas.

1545 Découverte des mines d'argent de Potosi (Haut Pérou).

1547 Création de *las Audiencias* de Guadalajara et de Santa Fe de Bogota.

1548 Fin des guerres civiles du Pérou.

1553 Mort de Pedro de Valdivia, au Chili, tué par les Araucanos.

1556 Interdiction officielle d'utiliser les mots “ conquista ” et “ conquistadores ”, qui devront être remplacés par “ descubrimiento ” (découverte) et “ pobladores ” (colons).

D’après ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs n° 256), Paris, 1972, pp. 173-178

Journal de bord de Colomb, 12 novembre 1492

L'Amiral partit du port et du fleuve des Mers à la fin du quart de l'aube, pour aller à une île que les Indiens qu'il emmenait disaient avec insistance s'appeler Babèque[1]. Selon ce qu'ils exprimaient par signes, là, les habitants recueillaient l'or sur la plage, à la lueur de flambeaux, puis, au marteau, ils en faisaient des lingots. Pour y aller, il fallait mettre la proue à l'est quart sud-est. Après avoir fait huit lieues le long de la côte, il trouva un fleuve, puis quatre lieues plus loin un autre qui semblait très considérable et plus grand qu'aucun de ceux qu'il avait trouvés. Il ne voulut s'arrêter ni entrer dans l'un ou l'autre, pour deux raisons; la première et principale, c'est que le temps et le vent étaient bons pour aller à la recherche de ladite île de Babèque; l'autre, c'est que s'il y avait eu quelque cité populeuse et fameuse près de la mer, cela se serait vu; d'ailleurs, pour remonter le fleuve, il eût fallu de petits bâtiments, ce que n'étaient pas les siens. Ainsi beaucoup de temps se serait perdu et il faut découvrir soi-même de semblables fleuves. Toute cette côte était peuplée, surtout près du fleuve, qu'il nomma fleuve du Soleil. Il dit que, le dimanche 11 novembre, il lui avait paru qu'il serait bon de prendre quelques-uns des habitants des bords de ce fleuve pour les amener aux Rois et afin qu'ils apprennent notre langue et nous instruisent de ce qu'il y a dans cette terre, et qu'à leur retour ils soient les interprètes des Chrétiens et adoptent nos coutumes et notre foi. […]

“ Parce que je vois et connais, dit l'Amiral, que ces gens ne sont d'aucune secte, ni idolâtres, mais très doux et ignorants de ce qu'est le mal, qu'ils ne savent se tuer les uns les autres, ni s'emprisonner, qu'ils sont sans armes et si craintifs que l'un des nôtres suffit à en faire fuir cent, même en jouant avec eux.

Ils sont crédules; ils savent qu'il y a un Dieu dans le ciel et restent persuadés que nous sommes venus de là. Ils sont très prompts à dire quelque prière que nous leur enseignons et font le signe de la croix. Ainsi Vos Altesses doivent se déterminer à en faire des chrétiens, et je crois que, si l'on commence, en très peu de temps Vos Altesses parviendront à convertir à notre Sainte Foi une multitude de peuples en gagnant de grandes seigneuries et richesses ainsi que tous les peuples d'Espagne, parce que sans aucun doute il y a dans ces terres de grandes masses d'or. Et ce n'est pas sans raison que ces Indiens que j'emmène disent qu'il y a dans ces îles des endroits d'où ils extraient celui qu'ils portent au cou, aux oreilles, au bras et aux jambes en très gros bracelets. Il y a aussi des pierres, des perles précieuses et une infinité d'épices. Dans ce fleuve des Mers d'où je suis parti cette nuit, il y a certainement une grande quantité de gomme et il y en aura plus encore si l'on veut en avoir parce que les arbres eux-mêmes, aussitôt plantés, prennent racine, et il y en a beaucoup et très grands qui ont les feuilles et les fruits comme ceux des lentisques, excepté que les arbres et les feuilles sont plus grands que ne le dit Pline et que je les ai vus sur l'île de Chio dans l'Archipel. J'ai ordonné d'inciser beaucoup de ces arbres pour voir s'ils donneraient de la résine et en emporter, mais comme il a plu tout le temps que j'ai été dans ledit fleuve je n'en ai pu recueillir que très peu que j'apporte à Vos Altesses. Aussi n'est-ce peut-être pas la saison d'inciser, qui est, je crois, le moment où les arbres sortent de l'hiver et veulent donner leurs fleurs; tandis que maintenant leurs fruits sont, ici, déjà presque mûrs. On tirera aussi de ce pays une grande masse de coton, et je crois qu'il se vendra très bien par ici sans qu'il faille l'amener en Espagne, mais bien dans les grandes cités du Grand Khan que nous découvrirons sans aucun doute, et chez beaucoup d'autres seigneurs qui se feront un honneur de servir Vos Altesses, où on apportera d'autres produits d'Espagne et des terres d'Orient puisque celles-ci sont au ponant par rapport à nous. Il y a aussi énormément de bois d'aloès ici, mais ce n'est pas une chose de grand profit; on peut en attendre au contraire de la gomme de lentisque, parce que nous n'en

possédons que dans ladite île de Chio où, je crois, si ma mémoire ne me trompe, qu'on en tire bien cinquante mille ducats.

Il y a, à l'embouchure de ce fleuve où je suis, le meilleur port que j'aie vu jusqu'aujourd'hui : libre, large et profond, en bon lieu, bien situé pour construire une ville et une forteresse et pour que n'importe quels navires puissent aborder au pied des murs. Le pays est tempéré, élevé; les eaux y sont très bonnes.

Hier, six jeunes hommes sur une barque ont accosté la nef; cinq d'entre eux sont montés à bord. J'ai ordonné de les retenir et je les emmène. Ensuite, j'ai envoyé des hommes à une maison de la rive ouest du fleuve. Ils m'ont ramené six têtes de femmes, filles et adultes, et trois enfants. J'ai fait cela parce que les hommes se comporteront mieux en Espagne ayant des femmes de leur pays, que sans elles et que souventes fois il advint que des hommes de Guinée, amenés au Portugal pour y apprendre la langue, après leur retour, quand on pensait tirer parti d'eux dans leur pays en raison du bon traitement qui leur avait été réservé et des cadeaux qui leur avaient été donnés, dès l'arrivée dans leur pays disparaissaient à jamais. D'autres n'agissaient pas ainsi. Ayant donc leurs femmes ils auront la volonté de s'entremettre dans les affaires dont on les chargera et, d'autre part, ces femmes enseigneront fort bien aux nôtres leur langue qui est une seule et même dans toutes ces îles de l'Inde où tous se comprennent et se visitent avec leurs barques. Cela n'est pas le cas en Guinée où il y a mille sortes de langues fermées, l'une à l'autre.

Cette nuit, sur une barque, un homme vint à mon bord qui était le mari d'une des femmes et le père de trois des enfants, un garçon et deux filles. Il me demanda de le laisser venir avec eux. A moi cela me fit grand plaisir. Ils sont maintenant tous soulagés d'où je conclus qu'ils doivent être tous parents. L'homme a déjà quarante ou quarante-cinq ans. ”

Telles sont les propres paroles de l'Amiral. Il dit aussi plus haut qu'il faisait un peu froid et que pour cette raison il n'aurait pas été judicieux de naviguer en hiver à la découverte vers le nord. Ce lundi, il navigua jusqu'au coucher du soleil, faisant dix-huit lieues à l'est quart sud-est, jusqu'à un cap qu'il nomma cap de Cuba.

COLOMB Christophe : *La découverte de l'Amérique, Journal de bord 1492-1493*, La Découverte, Paris, 1991, vol. I, pp. 99-102

---

1 A cette date, Colomb longe la côte nord de Cuba.

Lettre de Colomb à Luis de Santangel

Depuis les îles découvertes aux Indes, cette lettre fut envoyée par Colon à l'intendant général, jointe à une autre pour Leurs Altesses.

Seigneur,

Parce que je sais que vous aurez plaisir de la grande victoire que Notre Seigneur m'a donnée en mon voyage, je vous écris cette lettre par laquelle vous saurez comment en trente-trois jours je suis arrivé aux Indes avec l'armada que les illustrissimes Roi et Reine, nos seigneurs, m'avaient donnée, comment j'y ai trouvé quantité d'îles peuplées de gens sans nombre et comment d'elles toutes j'ai pris possession pour Leurs Altesses, par proclamation, bannière royale déployée et sans que nul n'y contredît [...]. J'entendais assez bien d'autres Indiens que j'avais pris tout d'abord pour comprendre que toute cette terre était une île. J'en suivis donc la côte vers l'orient sur cent sept lieues au bout desquelles elle prenait fin. A dix-huit lieues de ce cap, vers l'orient, il y avait une autre île que je nommai bientôt l'Hispaniola[1]. J'y allai et, sur cent quatre-vingt-huit grandes lieues, en ligne droite vers l'orient, j'en suivis la côte septentrionale comme j'avais suivi la côte orientale de la Juana.

Cette île est, ainsi que toutes les autres, fertile au suprême degré, mais celle-ci plus encore que les autres. Elle a sur la rive de la mer nombre de ports auxquels ceux de la Chrétienté que je connais ne sauraient être comparés, et à foison

des fleuves si beaux et si grands que c'est merveille. Les terres de ces îles sont élevées, et on y rencontre beaucoup de sierras et d'immenses montagnes, incomparablement plus hautes que l'île de Ténériffe, toutes magnifiques, de mille formes, toutes accessibles et pleines d'arbres de mille essences, si hauts qu'ils semblent atteindre au ciel, et dont je me suis persuadé qu'ils ne perdent jamais leurs feuilles, selon ce que j'ai pu comprendre, les voyant aussi verts et aussi beaux qu'ils le sont au mois de mai en Espagne. Certains étaient en fleur, d'autres avaient leurs fruits, les autres se trouvaient en un état différent selon leur espèce. Et le rossignol et mille autres sortes d'oiseaux chantaient en ce mois de novembre partout où je suis passé.

Il y a des palmiers de six ou huit essences dont la belle diversité ravit les yeux d'admiration, mais aussi celle des autres arbres, des fruits et des herbes. Il y a là encore des pinèdes en quantité, des campagnes magnifiques et du miel, toutes sortes de volatiles et des fruits fort divers. A l'intérieur des terres, il y a maintes mines de métaux et d'innombrables habitants.

L'Hispaniola est une merveille : les sierras et les montagnes, les plaines et les vallées, les terres si belles et grasses, bonnes pour planter et semer, pour l'élevage des troupeaux de toutes sortes, pour édifier des villes et des villages. On ne croira pas sans les avoir vus ce que sont ses ports de mer et ses fleuves nombreux, grands, aux bonnes eaux, et dont la plupart charrient de l'or. Pour ce qui est des arbres, des fruits et des plantes, il y a de grandes différences entre eux et ceux de la Juana. Dans l'Hispaniola, on trouve beaucoup d'épices, de grandes mines d'or et d'autres métaux. Les gens de cette île et de toutes les autres que j'ai découvertes ou dont j'ai eu connaissance vont tout nus, hommes et femmes, comme leurs mères les enfantent, quoique quelques femmes se couvrent un seul endroit du corps avec une feuille d'herbe ou un fichu de coton qu'à cet effet elles font. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, et ils ne sont point faits pour cela; non qu'ils ne soient bien gaillards et de belle stature, mais parce qu'ils sont prodigieusement craintifs. Ils n'ont d'autres armes que les roseaux lorsqu'ils montent en graine, et au bout desquels ils fixent un bâtonnet aigu. Encore n'osent-ils pas en faire usage, car maintes fois il m'est arrivé d'envoyer à terre deux ou trois hommes vers quelque ville pour prendre langue, ces gens sortaient, innombrables mais, dès qu'ils voyaient s'approcher mes hommes, ils fuyaient au point que le père n'attende pas le fils. Et tout cela non qu'on eût fait mal à aucun, au contraire, en tout lieu où je suis allé et où j'ai pu prendre langue, je leur ai donné de tout ce que j'avais, soit du drap, soit beaucoup d'autres choses, sans recevoir quoi que ce soit en échange, mais parce qu'ils sont craintifs sans remède.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont rassurés et ont surmonté cette peur, ils sont à un tel point dépourvus d'artifice et si généreux de ce qu'ils possèdent que nul ne le croirait à moins de l'avoir vu. Quoi qu'on leur demande de leurs biens, jamais ils ne disent non; bien plutôt invitent-ils la personne et lui témoignent-ils tant d'amour qu'ils lui donneraient leur cœur. Que ce soit une chose de valeur ou une chose de peu de prix, quel que soit l'objet qu'on leur donne alors en échange et quoi qu'il vaille, ils sont contents. Je défendis qu'on leur donnât des objets aussi misérables que des tessons d'écuelles cassées, des morceaux de verre ou des pointes d'aiguillettes, quoique, lorsqu'ils pouvaient obtenir de telles choses, il leur semblait posséder les plus précieux joyaux du monde. Il est arrivé que, pour une aiguillette, un marin obtînt le poids de deux castillans et demi d'or, et que d'autres, pour des objets qui valaient beaucoup moins, eussent obtenu bien plus encore. Ainsi, pour quelques blancs neufs, ils donnaient tout ce qu'ils avaient, quoique ce fût la valeur de deux ou trois castillans d'or ou une ou deux arrobes de coton filé. Jusqu'aux morceaux de cercles cassés des barils qu'ils prenaient en donnant ce qu'ils avaient, comme des bêtes brutes!

Aussi cela me sembla-t-il mal et je l'interdis. Je leur donnais mille gracieuses et bonnes choses de celles que j'apportais afin qu'ils en prissent amour de nous. D'autant qu'ils se feront chrétiens, qu'ils inclinent déjà à aimer et à servir Leurs Altesses ainsi que toute la nation castillane et qu'ils s'efforcent à nous aider et à nous fournir toutes les choses qu'ils possèdent en abondance et qui nous sont nécessaires. Ils ne font profession d'aucune secte ou idolâtrie, mais croient tous que les forces et le bien sont dans le ciel. lls croyaient aussi très fermement

que j'en venais avec mes navires et mes gens. C'est dans cette révérence qu'ils me reçurent partout, sitôt leur crainte dissipée. Et cela ne procède pas d'ignorance, car ils sont hommes de très subtil entendement, naviguent sur toutes ces mers, et c'est merveille comme ils rendent compte exact de tout, mais c'est qu'ils n'avaient jamais vu ni hommes vêtus ni navires semblables aux nôtres. Aussitôt que j'arrivai aux Indes, je pris par force quelques-uns des habitants pour qu'ils puissent apprendre de nous et me renseigner sur tout ce que recelaient ces régions. Ce fut ainsi que, par la suite, nous nous entendîmes tant par paroles que par signes; et en cela ils nous ont été grandement utiles. Aujourd'hui, depuis si longtemps qu'ils sont avec moi et en dépit de nombreuses conversations, ils restent en cette persuasion que je viens du ciel. Ils étaient les premiers à l'annoncer partout où j'abordais, et les autres allaient en courant de maison en maison et aux villages prochains avec de grands cris : “ Venez, venez voir les gens du ciel ! ” Alors tous, hommes et femmes, sitôt leur cœur rassuré à notre égard, accouraient tant qu'il ne restait ni grand ni petit, et tous apportaient quelque chose à manger et à boire qu'ils donnaient avec une merveilleuse passion. lls ont en toutes les îles énormément de *canoas,* sortes de fustes à rames, les uns plus grands, les autres plus petits, et certains sont plus grands que des fustes de dix-huit bancs. Ils ne sont pas aussi larges parce qu'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre, mais une fuste ne tiendrait pas contre eux, à l'aviron, car ils sont rapides à ne le pas croire. C'est avec ces *canoas* qu'ils parcourent toutes ces îles qui sont innombrables et qu'ils trafiquent de leurs marchandises. J'ai vu dans quelques-uns de ces *canoas* de soixante-dix à quatre-vingts hommes, chacun avec sa rame [...].

En toutes ces îles, il m'a paru que chaque homme se contente d'une femme et que c'est seulement à leur chef ou roi qu'ils en concèdent jusqu'à vingt. Il m'est apparu aussi que les femmes travaillent plus que les hommes. Je n'ai pu savoir s'ils possèdent des biens privés, mais il m'a semblé comprendre que tous avaient part à ce que l'un d'eux possédait, et spécialement aux vivres.

Jusqu'ici, je n'ai pas rencontré, comme beaucoup le pensaient, d'hommes monstrueux dans ces îles; tout au contraire, ce sont là gens de gentil commerce, point noirs comme en Guinée, mais avec des cheveux raides et ils ne demeurent pas là où les rayons solaires dardent par trop. Il est vrai que le soleil est là d'une grande force puisqu'on est à vingt-six degrés de la ligne équinoxiale. En ces îles où il y a de grandes montagnes, le froid était très vif cet hiver, mais les natifs le supportaient par accoutumance et à l'aide de viandes qu'ils mangent avec des épices nombreuses et très échauffantes, et même à l'excès.

Ainsi, je n'ai pas trouvé de monstres et n'en ai pas eu connaissance, si ce n'est d'une île Quaris, la seconde à l'entrée des Indes, peuplée de gens que l'on tient dans toutes les îles pour très féroces et qui mangent de la chair humaine. Ceux-ci ont beaucoup de *canoas* sur lesquels ils courent toutes les îles de l'Inde, pillant et emportant tout ce qu'ils peuvent. Mais ils ne sont pas plus difformes que les autres; ils n'en diffèrent que par la coutume de porter les cheveux longs comme les femmes. Ils usent d'arcs et de flèches faits des mêmes roseaux que les armes des autres, avec un bâtonnet à l'extrémité à défaut de fer qu'ils n'ont pas. Ils sont féroces entre tous ces peuples couards à l'extrême degré. Mais je n'en fais pas plus de cas que des autres. Ce sont ceux-là qui ont commerce avec les femmes de Martinino, la première île que l'on rencontre en allant d'Espagne vers les Indes et dans laquelle il n'est aucun homme. Ces femmes ne s'adonnent à aucun exercice féminin, mais bien à ceux de l'arc et des flèches fabriquées comme ci-dessus dit de roseaux, et elles s'arment et se couvrent de lames de cuivre qu'elles ont en abondance.

Dans une autre île que l'on m'assure plus grande que l'Hispaniola, les habitants n'ont pas de cheveux. Là, il y a de l'or à ne le pouvoir compter, et de cela comme du reste les Indiens que j'emmène avec moi pourront témoigner.

En conclusion, et pour ne parler seulement que de ce qui s'est fait en ce voyage qui ne fut qu'une course, Leurs Altesses peuvent voir que je leur donnerai de l'or, autant qu'Elles en auront besoin et si faible que soit le secours qu'Elles m'accorderont; dès maintenant, des épices et du coton autant qu'Elles en demanderont, de la gomme de lentisque autant qu'on voudra en charger (et de celle que jusqu'ici on ne trouvait qu'en Grèce, dans l'île de Chio, où la Seigneurie la vend comme elle

veut), de l'aloès, semblablement autant qu'on demandera d'en charger, et des esclaves aussi, qui seront des idolâtres. Je crois avoir trouvé encore de la rhubarbe et de la cannelle, et je trouverai mille autres choses de valeur qu'auront découvertes les gens que là-bas j'ai laissés [...].

C'est ainsi donc que Notre Rédempteur a donné cette victoire à nos très illustres Roi et Reine et à leurs royaumes rendus fameux par un si haut fait dont toute la Chrétienté doit avoir joie et qu'elle doit célébrer à grandes fêtes, rendant avec beaucoup de ferventes prières solennelles grâces à la Sainte Trinité pour une telle exaltation que sera la réunion de tant de peuples à notre sainte foi et ensuite pour les biens temporels qui en reviendront non seulement à l'Espagne mais à toute la Chrétienté, recevant ainsi consolation et profit.

Fait sur la caravelle au large des îles Canaries, le 15 février 1493.

COLOMB Christophe : *La découverte de l'Amérique, Relations de voyage, 1493-1504*, La Découverte, Paris, 1991, vol. II, pp. 45-55

---

1 Il s'agit de la deuxième grande île des Antilles, qui comprend Haïti et Saint-Domingue.

Les premières descriptions du Nouveau Monde, Pierre Martyr

Alors qu'ils entendaient la messe sur le rivage, arriva un octogénaire indigène, l'air grave malgré sa nudité, et accompagné d'une foule de gens. Tant que dura la messe, il demeura en admiration, le visage attentif. Il offrit ensuite au préfet un panier plein de fruits de chez lui, qu'il tenait à la main. Il s'assit ensuite auprès de Colon et, par l'interprète Diego Colon qui, lorsqu'ils se furent approchés, vit qu'il comprenait leur idiome, il lui tint ce discours : “ Il nous a été annoncé que tu avais parcouru, accompagné d'une troupe puissante, toutes ces terres alors inconnues de toi, répandant parmi les peuples et les hommes une crainte peu ordinaire. Voici donc mon conseil : sache qu'il y a deux chemins pour l'âme, quand elle quitte le corps, l'un noir et ténébreux, destiné aux ennemis du genre humain, et un second, délectable, pour ceux qui, de leur vivant, ont aimé la paix et le bonheur des peuples. Si tu te souviens que tu es mortel et que le sort futur de chacun dépend de ses œuvres d'aujourd'hui, tu ne feras de mal à personne. ” Ces propos, et d'autres, du même genre, furent rapportés au préfet que la sagesse de cet homme nu plongea dans l'admiration. Il lui répondit qu'il était tout à fait convaincu de la véracité de ses propos touchant la diversité des voyages de l'âme et de ses récompenses, au sortir du corps, et qu'il avait cru que des idées de ce genre étaient demeurées étrangères aux habitants de ces régions qui vivaient en suivant la seule nature. Au reste, il avait été lui-même envoyé par le roi et la reine d'Espagne pour pacifier les rives de ce monde inconnues jusque-là, pour faire la guerre aux Cannibales et à des indigènes aussi criminels, et pour les frapper des supplices qu'ils avaient mérités. Quant aux hommes de bien, il lui fallait les protéger et leur faire honneur; ni lui donc, ni personne, n'avait de crainte à avoir du moment qu'il n'était habité d'aucun désir de nuire; si d'ailleurs il avait eu, lui ou quelque autre juste, à souffrir des outrages d'un voisin, il n'avait qu'à s'en ouvrir. Les mots du préfet plurent tellement au vieillard que, malgré son âge avancé, il affirma qu'il partirait bien volontiers à ses côtés : il l'aurait fait si son épouse et ses fils ne s'y étaient opposés. Ce qui le plongeait toutefois dans l'étonnement était que le préfet eût à obéir à quelqu'un d'autre et il fut touché d'une stupeur plus grande encore quand il apprit par l'interprète ce qu'étaient la magnificence, la puissance, le faste, l'appareil militaire des rois. Comme épouse et fils se jetaient à ses pieds et versaient des torrents de larmes, le vieillard ne partit point mais continua encore et encore à se demander si c'était la terre ou le ciel qui avait engendré de pareils hommes.

Il est établi que chez eux la terre, comme le soleil et l'eau, appartient à tout le monde et que les termes “ mien ” ou “ tien ”, sources de tous les maux, n'y ont pas cours. Ils se contentent de tellement peu que les terres sont beaucoup trop vastes pour qu'ils manquent de quoi que ce soit. C'est pour eux l'âge d'or, les champs ne sont clos ni de fossés ni de murs ni de haies; ils vivent, leurs jardins toujours ouverts. Sans lois, sans juges, sans livres, ils ont la religion du juste. Ils réputent méchant et criminel qui prend plaisir à nuire à son prochain. Pourtant ils cultivent le maïs, le yucca et les ages. […]

Tout ce qui se sème, se plante, se pêche, tout ce qui sert à la chasse, tout ce qui se fabrique d'une façon ou de l'autre s'exécute d'après les ordres du roi. Il partage la besogne comme bon lui semble entre ses sujets. Les produits de la récolte sont concentrés dans les greniers royaux, puis, tout le cours de l'année, répartis entre chaque famille d'après ses besoins. Le roi est donc, comme la reine des abeilles, l'économe et le répartiteur de ses sujets. Ces indigènes jouissaient donc de l'âge d'or. Ils ne connaissaient ni le mien, ni le tien, ce germe de toutes les discordes. Tant qu'ils ne semaient pas, ou ne récoltaient pas, ils jouaient à la paume, ils chassaient ou pêchaient. Les affaires judiciaires, les procès, les contestations, les disputes entre voisins étaient chose inconnue. La volonté du roi était considérée comme loi. Les mêmes coutumes étaient adoptées dans toutes les îles. En toutes choses on se contentait de peu.

MARTYR ANGHIERA Pierre: De Orbe Novo. Première décade [1493] cité in BORIAUD Jean-Yves : *Le nouveau monde,* Paris, Belles Lettres, Paris, 1992, p. 59-60 et *De Orbe Novo. Les huit décades [1493-1525]*, E. Leroux, Paris, 1907, pp. 581-2 (Septième décade)

Les premières descriptions du Nouveau Monde, Amerigo Vespucci

Pour ce qui est de leurs manières de vivre et de leurs mœurs, disons qu'ils vont tous absolument nus, hommes aussi bien que femmes, sans plus cacher leurs parties honteuses qu'au sortir du ventre de leur mère. D'une taille médiocre, ils sont très bien proportionnés, et leur chair est d'une couleur qui tend vers le roux, comme les poils du lion; s'ils allaient vêtus, ils seraient, à mon avis, aussi blancs que nous. Ils ne portent aucun poil sur le corps, à part les cheveux, qu'ils ont longs et d'une couleur tirant sur le sombre, surtout les femmes, qui font ainsi leur parure d'une chevelure longue et noire. Ils n'ont pas le visage particulièrement agréable, à cause de la largeur de leur face, qui rappelle celle des Tartares. Si l'on excepte les cheveux, ils ne laissent se développer aucun poil sur tout leur corps, dans leurs cils ou leurs sourcils, parce qu'ils voient dans les poils la marque de la brutalité et de la bestialité. Tous, hommes et femmes, sont légers et rapides à la marche ou à la course : comme nous avons pu en faire souvent l'expérience, les femmes elles-mêmes font peu de cas d'une course d'une ou deux lieues. En cela, ils l'emportent sur nous, chrétiens […]. Leurs armes sont l'arc et les flèches, qu'ils savent fabriquer avec précision. Ils n'ont ni fer ni autre métal, mais munissent leurs flèches, à la place du fer, de dents de bêtes sauvages et de poissons et les durcissent souvent au feu. Ce sont des archers très sûrs, et de leurs projectiles, ils touchent tout ce qu'ils veulent; en certains endroits, les femmes sont même d'excellents archers. Ils utilisent d'autres armes, des lances acérées, des épieux, et des massues dont les têtes sont magnifiquement travaillées. Ils ont coutume de combattre surtout contre des voisins parlant une langue étrangère : ils luttent contre eux avec beaucoup de cruauté, sans épargner qui que ce soit sinon pour lui réserver de pires tortures. Et quand ils vont au combat, ils emmènent leurs femmes avec eux, non pour qu'elles combattent, mais pour qu'elles transportent, derrière eux, tout le nécessaire : la femme, chez eux, comme nous

l'avons souvent constaté, est à même de placer sur son dos, puis de transporter sur trente ou quarante lieues plus qu'un homme robuste ne parvient à soulever de terre.

Ils n'ont ni chefs de guerre ni commandants; qui plus est, comme chacun est son propre maître, ils marchent sans ordre aucun. Ils ne combattent ni pour le pouvoir ni pour étendre leur territoire ni poussés par quelque autre envie irrationnelle mais en raison d'une haine ancienne, installée depuis longtemps en eux. Interrogés sur la cause de cette haine, ils n'invoquent que la nécessité de venger une mort antérieure. Ces gens, vivant en liberté, sans obéir à qui que ce soit, n'ont ni roi ni maître. Ils s'excitent et s'enflamment particulièrement au combat si leurs ennemis ont fait prisonnier ou tué l'un des leurs [...]. Ils forment le plus souvent leurs mots entre dents et lèvres et usent d'autres mots que nous. La variété de leurs idiomes est extrême et, de cent lieues en cent lieues, nous avons trouvé des langues fort diverses, inintelligibles les unes aux autres. Pour les repas, ils observent les coutumes des plus barbares. Ils ne mangent pas à heures fixes, mais lorsque, de jour ou de nuit, l'envie leur en prend. Ils se couchent alors sur le sol, sans nappe ni serviette, puisqu'ils n'ont ni lin ni autre étoffe. Ils placent mets et boissons dans des vases en terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, ou dans des pots taillés dans des courges. Ils dorment dans de grands filets de coton suspendus en l'air : si cette coutume a des chances de paraître insolite et un peu rude, je n'en juge pas moins, pour ma part, que c'est là une bien douce manière de dormir. Il m'est en effet arrivé bien des fois de dormir dans de tels filets, et je m'y suis mieux trouvé que sur les tapis que nous possédions. Ils ont le corps propre et net, puisqu'ils se lavent très souvent. Lorsqu'il leur faut, révérence parler, faire leurs besoins, ils ne doivent être vus de personne, et font tous leurs efforts pour cela; à côté, dans ce domaine, d'une telle pudeur, ils font montre, hommes et femmes, d'un manque absolu de propreté et de décence, pour uriner : nous les avons souvent vus répandre ainsi leur urine, alors que nous leur parlions en public.

Dans leurs mariages, ils n'observent ni loi ni contrat, et chacun peut même prendre autant d'épouses qu'il le désire et les répudier quand il le veut, bien qu'ils voient là une offense et un outrage. Les femmes jouissent en l'occurrence d'autant de liberté que les hommes. Ils sont jaloux, et des plus lubriques, les femmes davantage, d'ailleurs que les hommes, et nous pensons devoir passer sous silence, pour des raisons de décence, les artifices dont elles usent pour satisfaire leur sensualité. Elles sont des plus fécondes et, enceintes, n'évitent ni peines ni travaux [...]. Elles manifestaient en outre, à notre égard beaucoup de désir. Nous n'avons vu personne, parmi cette population, observer quelque loi, et on ne peut appeler ces gens “ Juifs ” ou “ Maures ” car ils sont pires que gentils ou païens : nous n'avons jamais en effet remarqué qu'ils fissent des sacrifices ou qu'ils aient réservé des lieux ou des demeures à la prière. Pour moi, leur vie, absolument vouée au plaisir, est épicurienne. Les habitations sont communes à tous : leurs demeures sont construites en forme de cloches, appuyées sur une solide armature de grands troncs d'arbres, couvertes de feuilles de palmiers, très sûres contre vents et tempêtes, et nous en trouvions en certains endroits d'une capacité de six cents personnes chacune; dans les huit plus vastes que nous découvrîmes, vivaient et habitaient ensemble dix mille âmes [...].

Leurs richesses sont des plumes d'oiseaux de couleurs variées, ou bien des plaques ou des tessons en forme de ces pierres que nous appelons vulgairement Pater Noster, fabriqués à partir d'os de poissons ou de pierres vertes ou blanches qu'en guise d'ornements ils se suspendent aux joues, aux oreilles ou aux lèvres. Ils tiennent aussi pour des richesses d'autres objets de pacotille auxquelles nous accordons peu de prix. L'or, les perles, les bijoux, que nous considérons en notre Europe comme des richesses, ils ne leur reconnaissent aucune valeur, les méprisent même complètement et ne font rien pour les posséder. Ils ne pratiquent ni troc ni commerce, ni vente ni achat, et leur suffit ce que la nature, spontanément, leur offre. Ils sont si généreux dans leurs cadeaux que jamais ils ne refusent ce qu'on leur demande. Leur générosité, quand il s'agit de donner, n'a d'égal que leur empressement à demander et à prendre, dès qu'ils se disent l'ami de quelqu'un. Pour eux la plus grande, la meilleure marque d'amitié consiste à offrir à ses amis, pour leur plaisir, ses épouses ou ses filles. Les parents s'estiment grandement honorés l'un et l'autre si

quelqu'un veut bien de leur fille et l'emmène coucher avec lui : cela leur est l'occasion de sceller de solides amitiés .

Lors d'un décès, ils recourent à des types de funérailles multiples et variés. Certains ensevelissent leurs morts dans de la terre mêlée d'eau, et placent à leur tête des victuailles dont ils sont censés pouvoir se nourrir. Il n'y a ensuite ni lamentation ni cérémonie. En d'autres lieux ils pratiquent un type d'enterrement aussi barbare qu'inhumain : lorsqu'ils estiment l'un d'entre eux tout près de l'heure de sa mort, ses proches l'emmènent dans une vaste forêt et le couchent, entre deux arbres, dans un de ces filets où ils dorment et après avoir chanté une journée entière autour de l'homme ainsi suspendu, à la tombée de la nuit, ils déposent à sa tête eau et victuailles en quantité suffisante pour lui permettre de survivre environ quatre jours, et reviennent ensuite chez eux, le laissant là, seul, en l'air. Après, si le malade se nourrit et survit, puis entre en convalescence et retourne guéri chez lui, ses amis et ses proches l'accueillent en grande cérémonie. Mais bien peu nombreux sont ceux qui surmontent pareille épreuve, puisqu'il n'est personne pour venir après coup les visiter en un tel endroit. Ceux qui viennent à mourir là ne reçoivent aucune sépulture. Ils observent également bien d'autres rites barbares que, pour éviter des longueurs, je passerai sous silence.

Pour leurs maladies et malaises, ils usent de médicaments divers et variés, tellement différents des nôtres que nous n'étions pas médiocrement surpris de voir qu'on pouvait ainsi parvenir à la guérison […]. Ils n'ont ni blé ni graines d'aucune sorte. Leur mets, leur aliment ordinaire est une racine d'arbre dont ils font une assez bonne farine, et qu'ils appellent les uns iucha, d'autres cambi, et d'autres igname. Ils consomment très rarement de la viande, si l'on excepte celle de l'homme. A dévorer ainsi de la chair humaine, ils se montrent plus inhumains et plus cruels que les bêtes elles-mêmes : tous les ennemis qu'ils tuent ou qu'ils capturent, hommes ou femmes sans distinction, ils les engloutissent avec une telle sauvagerie qu'il ne peut y avoir tableau ou spectacle plus sauvage ou plus brutal, et il m'est arrivé souvent, en maint lieu, de constater la cruauté, la monstruosité de ces gens étonnés de voir que nous-mêmes ne mangions pas nos ennemis. Que Votre Majesté tienne pour assuré qu'ils suivent un très grand nombre de coutumes d'une telle barbarie qu'on ne pourrait en donner une description suffisante.

VESPUCCI Amerigo : Les quatre voyages [1504], cité in BORIAUD Jean-Yves : *Le Nouveau Monde,* Belles Lettres, Paris, 1992, pp. 89 ss

Trois descriptions du sacrifice humain chez les Aztèques

Motolinia :

Sur cette pierre, ils mettaient les pauvres malheureux sur le dos, pour les sacrifier, la poitrine très tendue car ils les tenaient pieds et mains liés, et le principal prêtre des idoles, ou son lieutenant, qui sacrifiaient habituellement, […] comme la poitrine du pauvre malheureux était tellement tendue, ils l'ouvraient avec beaucoup de forces, à l'aide de ce cruel couteau, et arrachaient rapidement le cœur, et l'officiant de cet acte vil frappait alors le cœur sur la partie extérieure du seuil de l'autel, laissant là une tache de sang. […] Et que personne ne pense que ceux qui étaient sacrifiés, par l'arrachement du cœur ou par toute autre mort, y allaient de leur propre volonté; on les y amenait de force et ils éprouvaient violemment la mort et son effrayante douleur.

Sahagun :

Les maîtres [des prisonniers ou des esclaves] les traînaient par les cheveux jusqu'au billot où ils devaient mourir. Amenés au billot, qui était une pierre de trois empans de haut ou un peu plus, et de deux de large, ou presque, ils étaient renversés là-dessus sur le dos, et cinq personnes les prenaient : deux par les jambes, deux par les bras, et un à la tête; venait alors le prêtre qui devait les tuer et qui les frappait sur la poitrine des deux mains avec une pierre

de silex, faite à la manière d'un fer de lance, et, par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, il introduisait la main et leur arrachait le cœur, puis l'offrait au soleil et le jetait dans une calebasse. Après avoir retiré le cœur et jeté le sang dans une calebasse que recevait le maître de ce mort, on jetait le corps qui roulait sur les marches jusqu'en bas du temple.

Duran :
L'Indien prenait sa petite charge de cadeaux qu'emmenaient les chevaliers du soleil, ainsi que le bâton et le bouclier, et commençait à monter pas à pas vers le haut du temple, ce qui représentait la course du soleil d'est en ouest. Quand il atteignait le sommet et se dressait au centre de la grande pierre solaire, qui était là pour indiquer midi, les sacrificateurs arrivaient et l'y sacrifiaient, en lui ouvrant la poitrine par le milieu. On lui sortait le cœur et on l'offrait au soleil, en jetant le sang vers lui. Après, pour représenter la descente du soleil vers l'ouest, ils laissaient rouler le cadavre au bas des marches.

Cités par : TODOROV Tzvetan : *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Seuil, Paris, 1982, pp. 234-235

Montaigne, des cannibales

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vray, il semble que nous n'avons autre mire[1] de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est tousjours la parfaicte religion, la parfaicte police[2], perfect et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages, les fruicts que nature, de soy et de son progrez[3] ordinaire a produicts : là où, à la verité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice[4] et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vrayes et plust utiles et naturelles vertus et proprietez, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant, la saveur mesme et delicatesse se treuve à nostre gout excellente, à l'envi[5] des nostres, en divers fruicts de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée […].
Ces nations me semblent donq ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir[6] dequoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous […].
Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes à tout[7] des arcs. Une partie des femmes s'amusent[8] cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillars qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et redisant une mesme clause[9] à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes […].
Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant autres armes que des arcs ou des espées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos espieuz. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par

meurtre et effusion de sang; car, de routes[10] et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun raporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodite, dont ils se peuvent aviser, celuy qui en est le maistre, faict une grande assemblée de ses cognoissans, il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offencé[11], et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de mesme; et eux deux, en presence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'espée. Cela faict, ils le rostissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour representer[12] une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi[13], ayant apperçeu que les Portuguois, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant[14] du corps force coups de traict, et les pendre après, ils penserent que ces gens icy de l'autre monde, comme ceux qui avoyent semé la connoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenoient pas sans occasion[15] cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, commencerent de quitter leur façon ancienne pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy[16] bien dequoy, jugeans bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par geénes un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger après qu'il est trespassé [...].

Nous les pouvons donq bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir elle n'a autre fondement parmy eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres, car ils jouyssent encore de cette uberté[17] naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses necessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generalement, ceux de mesme aage, freres; enfans, ceux qui sont au dessoubs; et les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'estre demeure maistre en valeur et en vertu; car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute de aucune chose necessaire ny faute encore de cette grande partie, de sçavoir heureusement jouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siecle, qui n'ayme mieux la mort que de relascher, ny par contenance, ny de parole un seul poinct d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en void aucun qui n'ayme mieux estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté affin que la vie leur soit d'autant plus chere, et les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'en fuyr, pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, et d'avoir faict force à leur constances. Car aussi, à le

bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire :

victoria nulla est quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes[18].

[…] Assez d'avantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres; c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu d'avoir les bras et les jambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition, c'est un coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy et de luy esblouyr les yeux par la lumière du Soleil; c'est un tour d'art et de science et qui peut tomber en une personne lâche et de néant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le pris d'un homme consiste au cœur et en la volonté; c'est là où gist son vray honneur; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes**,** mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, “ *si succiderit, de genu pugnat* ”[19]. Qui, pour quelque dangier de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veuë ferme et desdaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu.

Les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. […]

Le vray vaincre a pour son roolle l'estour[20], non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.[…]

MONTAIGNE Michel de : *Essais [1588].* Gallimard, (bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1962, Livre I, chapitre XXXI, pp. 203-210.

---

1 critère
2 forme de gouvernement
3 marche
4 art
5 à l'égal
6 mécontentement
7 avec
8 s'occupent
9 phrase
10 déroute
11 blessé
12 exprimer
13 comme preuve qu'il en est bien ainsi
14 sur le reste
15 cause
16 certes
17 fécondité, fertilité.
18 La victoire n'existe que lorsque l'ennmi vaincu la reconnaît.
19 S'il est tombé, il combat à genoux.
20 combat.

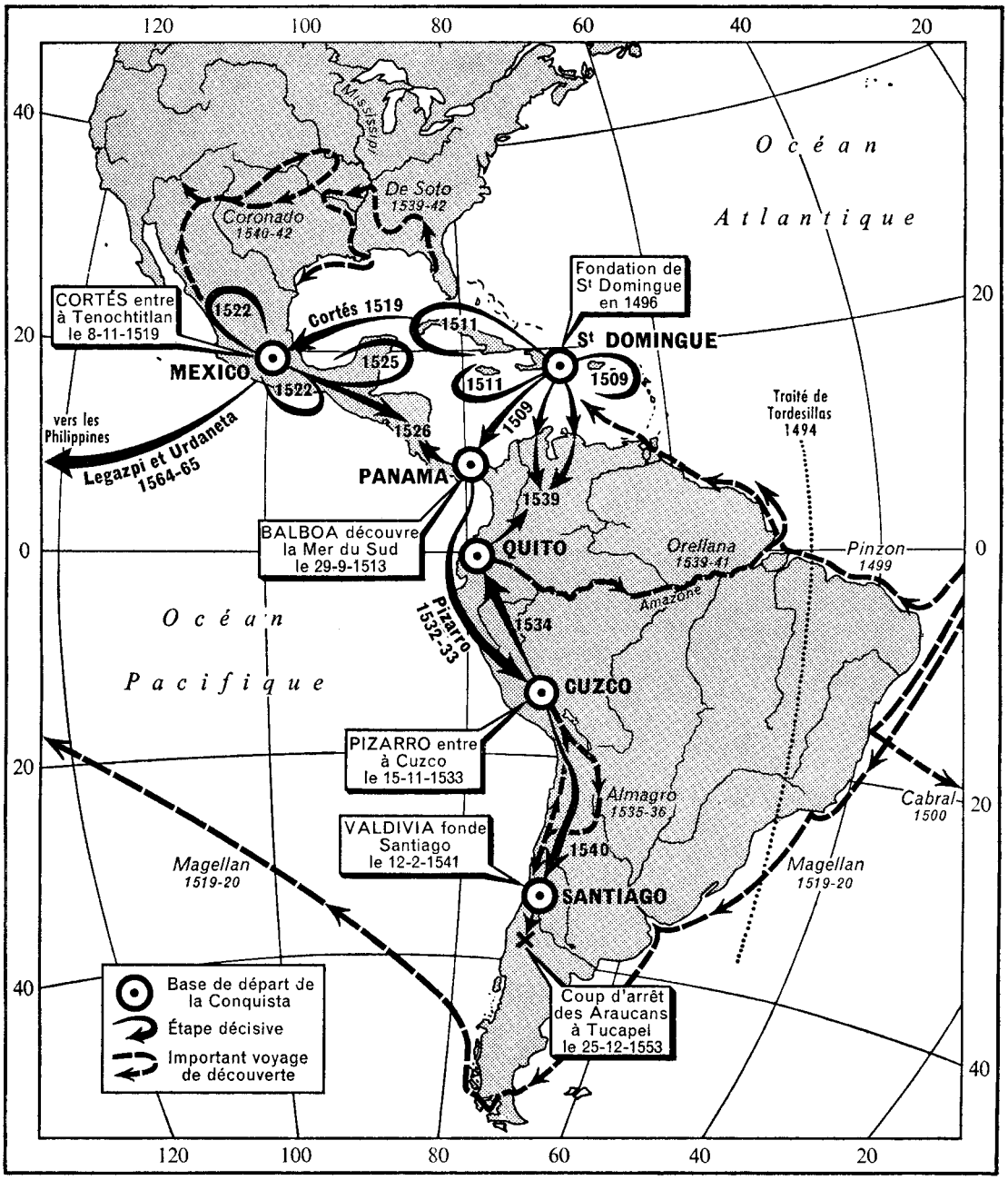
Images des mondes nouveaux

Gravures de la *Chronique de Nu-remberg* d'Hart-mann SCHEDEL (1493) : les socio-podes, les cynocé-phales, les blem-myes, les cyclopes et les panotii, in *Pour la science*, février 1993, p. 66.

Gravure d'une édition de la première lettre de C. Colomb publiée à Florence en 1493, in BERKHOFER Robert F. : *The White Man's Indian. Images of the American Indian from Colombus to the Present*, Vintage Books, 1979, p. 138

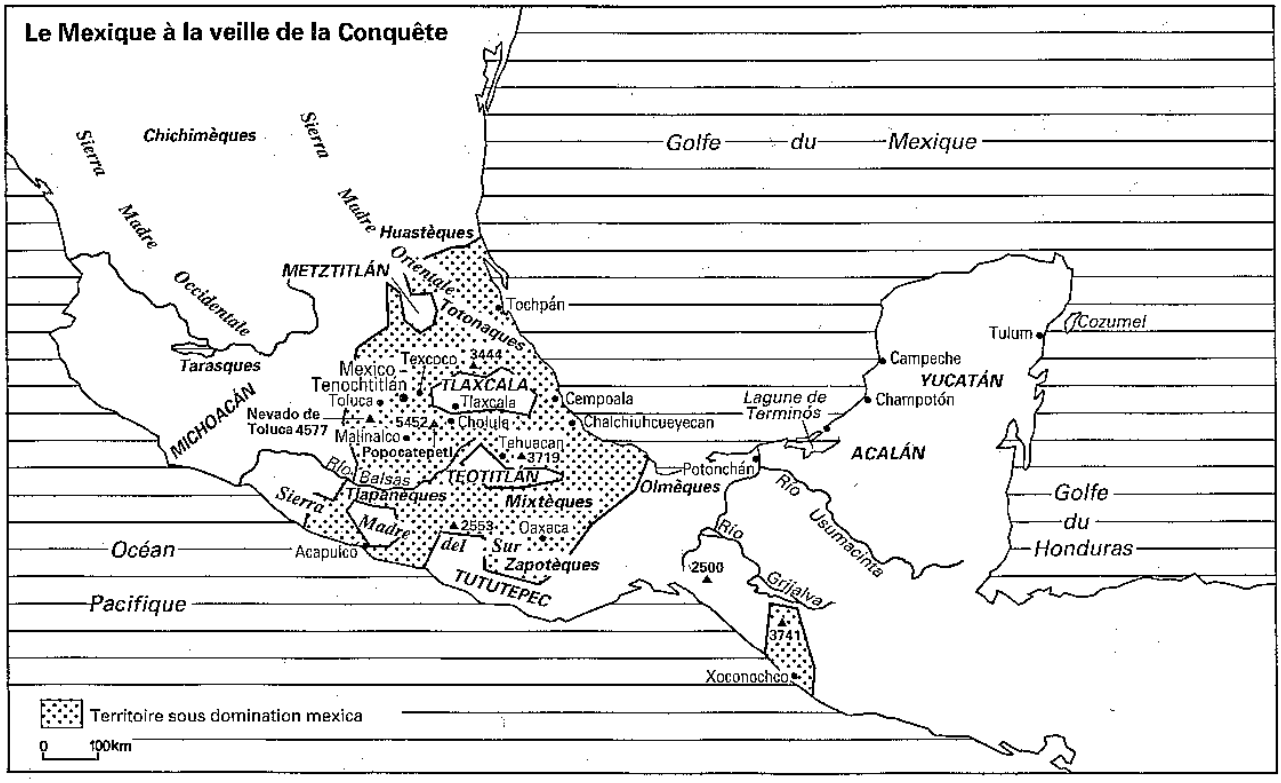
La conquête

La conquista



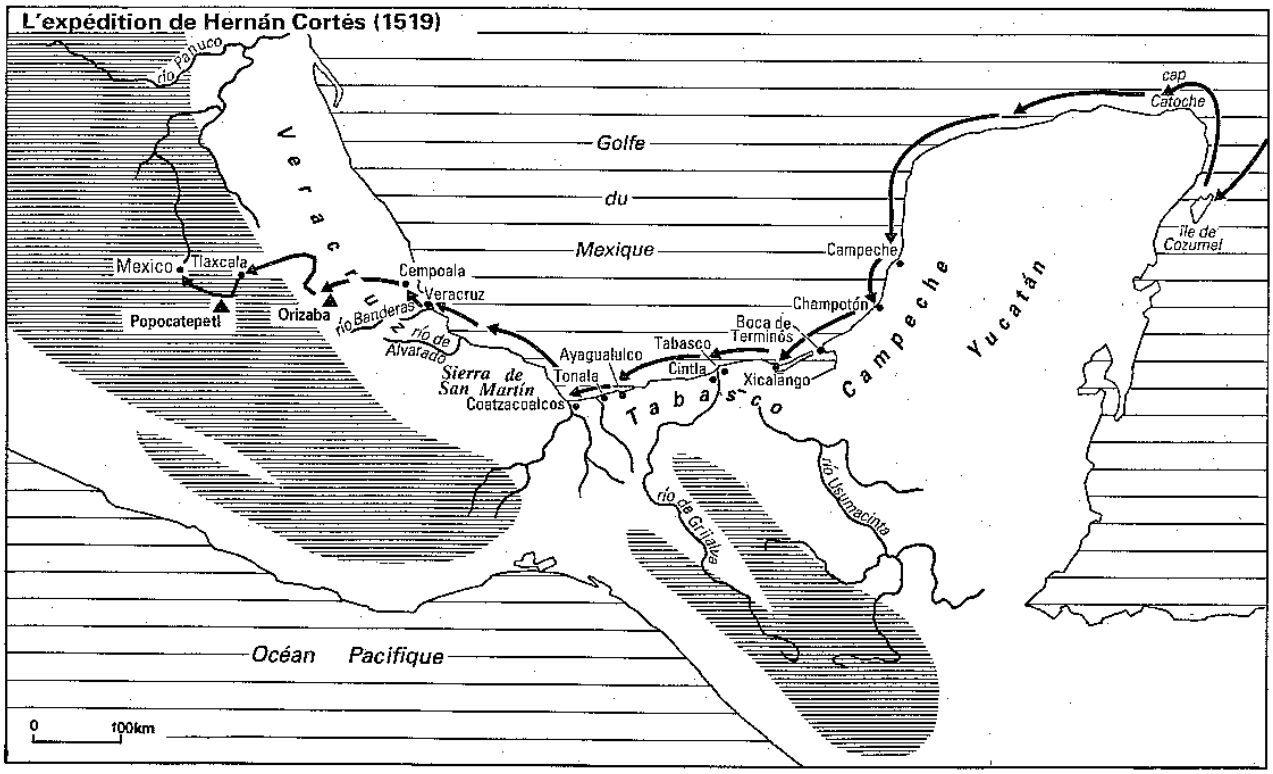
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 79

Le Mexique à la veille de la conquête



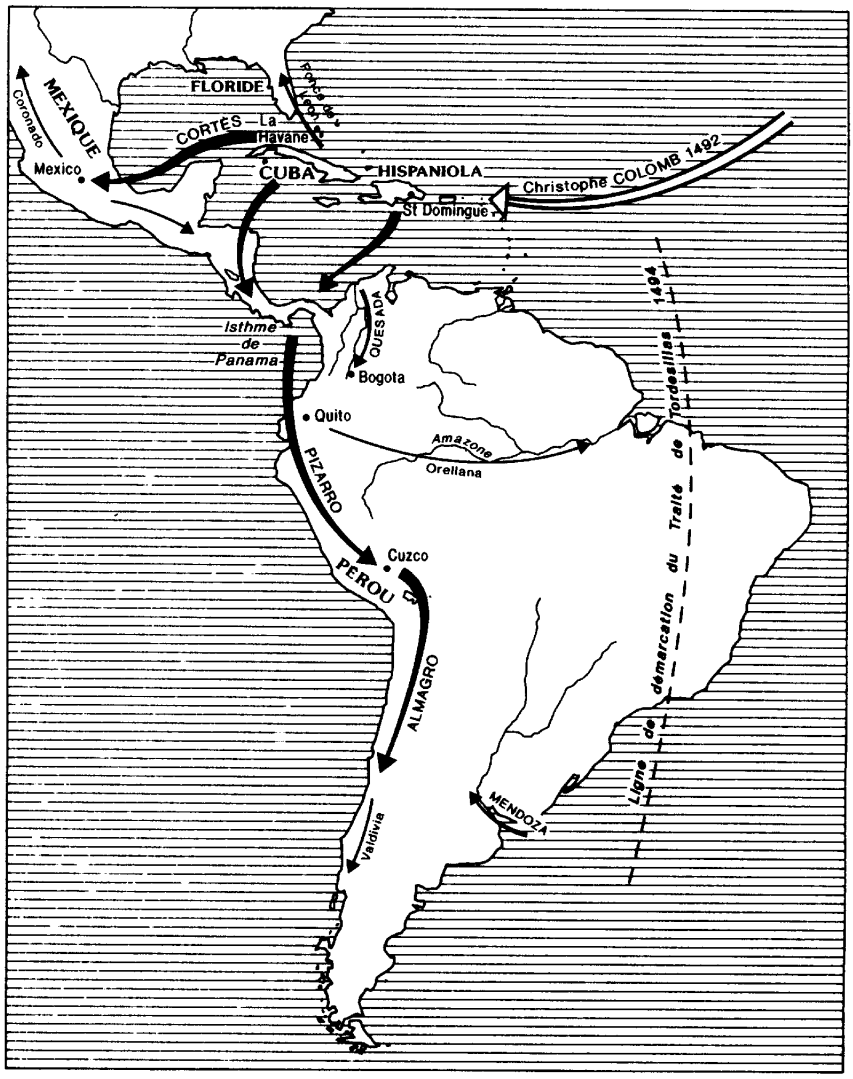
BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge : *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991, p. 284

L'expédition de Hernan Cortés



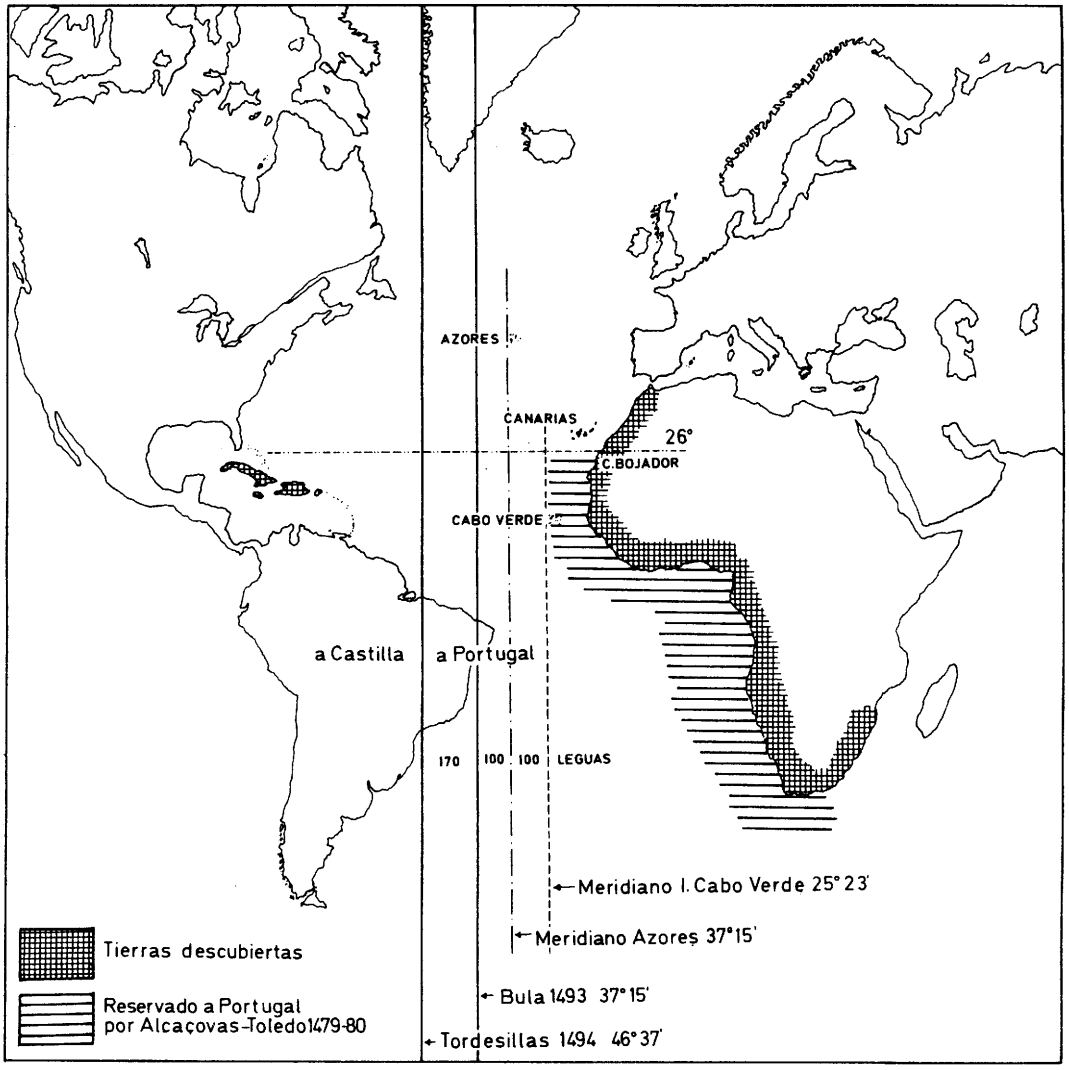
BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge : *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991, p. 289

Axes de la conquête espagnole 1520-1540



CHALIAND Gérard : *Miroirs d'un désastre, chronique de la conquête espagnole de l'Amérique*, Plon, Paris, 1990, p. 15

Partage des zones d'influence espagnole et portugaise



GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 237

Bulle d'Alexandre VI

Par l'autorité de Dieu tout-puissant à Nous transférée par saint Pierre, et par celle du Vicariat de Jésus-Christ que nous exerçons sur ces terres, et sur toutes leurs seigneuries, leurs villes, leurs forces, leurs lieux, leurs cités, leurs droits de juridiction et toutes leurs appartenances, par la teneur des présentes Nous vous les donnons, concédons et octroyons à perpétuité, à vous et aux Rois de Castille et de Léon, vos héritiers et successeurs. Et nous vous faisons, constituons et députons, ainsi qu'à vos héritiers et successeurs, leurs maîtres avec libre, plein et absolu pouvoir, autorité et juridiction.

Nous déclarons que par cette donation, concession et adjudication il ne faut pas entendre que l'on dépossède ou que l'on puisse déposséder de quelque droit acquis quelque prince chrétien qui possèderait actuellement, jusqu'au susdit jour de Noël, ces îles ou ces terres continentales.

En outre, Nous vous obligeons en vertu de sainte obéissance, conformément à votre promesse et comme il convient à votre grande dévotion et royale magnanimité, à envoyer sur ces îles et terres fermes des hommes bons, craignant Dieu, doctes, savants, experts, pour instruire leurs naturels et habitants dans la foi catholique et leur apprendre les bonnes coutumes, et à vous occuper de cela avec toute la diligence nécessaire. Et Nous défendons absolument à quiconque, de quelque dignité — fût-elle royale ou impériale — état, grade, ordre ou condition que ce soit, sous peine d'excommunication dans laquelle il encourrait ipso facto, d'aller chercher des biens marchands, ou d'aller pour n'importe quel autre motif sans disposer de votre autorisation spéciale ou celle de vos héritiers et successeurs, sur ces îles et terres fermes découvertes et à découvrir vers l'Occident et vers le Midi à partir de ladite ligne [...]. Donné à Rome, près de Saint Pierre, le 4 mai de l'an 1493 de l'incarnation de N. S. J. C., premier de notre pontificat.

Cité in ZAVALA Silvio : *Amérique latine : philosophie de la conquête*, La Haye, Mouton (Archontes 11), Paris, 1977, pp. 131-132

La conquête des Aztèques

L'arrivée des Espagnols

Récit de Duran

Une fois en présence [de Motecuhzoma], [ses envoyés] lui racontèrent tout ce que l'histoire a rapporté : comment ils étaient arrivés, leur avaient offert les bijoux, la nourriture et les boissons, et comment ils avaient bu et mangé ; qu'ils avaient été invités à leur tour et que leur boisson était si bonne et si suave qu'elle leur avait enlevé l'esprit. Ils dirent que le capitaine leur avait promis de partir et lui souhaitait bonheur et repos, affirmant qu'ils rentraient tous chez eux, dans un lointain pays, et que même s'ils revenaient ce ne serait pas tout de suite. Ensuite ils avaient quitté le navire et ils lui avaient apporté quelques échantillons de nourriture au cas où il aimerait les voir.

Ils lui donnèrent quelques morceaux de biscuit et Motecuhzoma prétendit que cela ressemblait à du tuf. Il fit apporter la pierre, les compara et, voyant que leurs poids étaient si différents, il appela ses bouffons et leur fit goûter le biscuit. Ils déclarèrent qu'il était doux et bon, mais, refusant de le manger, le roi dit que c'était chose des dieux, qu'il ne voulait pas commettre quelque sacrilège et, convoquant les prêtres, il leur ordonna de l'amener en grande pompe à la cité de Tula et de l'enterrer dans le temple de Quetzalcoatl, puisque c'étaient ses fils qui étaient venus. Les prêtres prirent le biscuit et, le plaçant dans une riche jarre dorée couverte de tissus brodés, ils l'amenèrent en procession à Tula, en agitant des encensoirs et en chantant des hymnes appropriés à la solennité de Quetzalcoatl dont c'était, croyaient-ils, la nourriture. Une fois à Tula, ils l'enterrèrent cérémonieusement dans le temple.

Motecuhzoma demanda à Tlillancalqui s'il les avait vus partir. Il répondit que oui, qu'ils n'avaient pas voulu quitter les lieux sans assister à leur départ, ni descendre de l'arbre avant de les perdre de vue. C'est seulement alors qu'ils abandonnèrent leur poste et vinrent apporter les nouvelles. Et, prenant le collier de perles, il le lui remit, affirmant que l'étranger envoyait ce cadeau parce qu'il n'avait rien d'autre à offrir. Il le prit et, pensant qu'il s'agissait d'une chose admirable et divine, déclara : “ Je reçois l'offrande et le bienfait du dieu. ” Et, ordonnant qu'il fût enfoui aux pieds de Uitzilopochtli, il prétendit ne pas être digne de porter un tel bijou. On l'enterra solennellement au son des trompes et dans les fumées de l'encens comme une chose divine.

Motecuhzoma remercia chaleureusement Tlillancalqui, rendit sa liberté à l'esclave et les envoya reposer chez eux. Dans l'heure suivante il leur fit parvenir de riches tissus et des *huipils*,[1] du cacao, du coton, du maïs, des haricots et d'autres graines, et enfin trois esclaves, un homme et deux femmes, pour les servir. Ressentant une profonde reconnaissance, ils firent parvenir au roi des remerciements pour ses bienfaits. Motecuhzoma se demandait comment il pourrait savoir qui étaient ces gens et d'où ils venaient. Il décida de faire rechercher, par tous les moyens à sa disposition, de vieux Indiens

qui pourraient le lui apprendre, dans le plus grand des secrets. Car il n'y avait homme dans la cité, même la cité, même parmi les nobles, qui sût la moindre chose sur l'arrivée au port des étrangers. Et ceux qui en avaient eu connaissance se trouvaient sous la menace et la crainte de peines terribles, comme la mort et la destruction de leurs lignages et leurs biens. Tout était donc si bien caché et occulté, entouré d'un tel silence, qu'on aurait dit qu'il ne s'était absolument rien passé. Ce secret dura jusqu'à ce que le bon Marquis Don Hernando Cortés fût revenu avec les trois navires au cours de son dernier voyage[2].

Après que Tlillancalqui l'eut informé de tout ce que nous avons raconté au précédent chapitre, une grande inquiétude s'empara de Motecuhzoma. Il voulait surtout savoir à quoi ressemblaient les gens qui avaient débarqué sur ses terres, d'où ils étaient venus, quels étaient leurs pères ou leurs ancêtres, et s'ils risquaient de revenir. C'est ainsi qu'il appela Tlillancalqui et que, s'enfermant avec lui, il lui confia son désir de contempler la figure de ceux qu'il était allé voir; il le priait de les faire peindre là, en sa présence, car il voulait que personne ne fût au courant.

Le noble accepta avec plaisir de réaliser ces portraits et d'accomplir ces ordres. Il convoqua le meilleur peintre qui existait au Mexique, un homme déjà assez vieux, et Motecuhzoma l'avertit qu'il ne devait rien révéler de ce qui lui serait commandé ni de ce qu'il ferait, sous peine de voir sa génération et sa mémoire balayées à jamais de la surface terrestre. Le peintre terrorisé affirma qu'un être aussi insignifiant que lui ne pouvait révéler le secret d'un si haut et si puissant personnage. On lui amena toutes les couleurs et, en présence de Tlillancalqui, qui lui donnait des instructions, il dessina le navire tel que le noble mexicain l'avait vu, et les Espagnols avec leurs longues barbes, leurs visages blancs, leurs vêtements multicolores, leurs chapeaux et leurs bonnets sur la tête, et leurs épées ceintes.

Quand Motecuhzoma les vit, il resta muet d'admiration, les observa longuement, les considéra avec attention et, quand il les eut bien examinés, il dit à Tlillancalqui : “ Cette peinture correspond bien à ce que tu as vu? ” Celui-ci répondit : “ Oui, seigneur; c'est ainsi, sans te mentir ni ajouter chose aucune. ” Motecuhzoma paya le peintre et lui demanda : “ Frère, je te prie de répondre sincèrement à ma question que je te veux faire. Connais-tu par hasard quelque chose de ce que tu viens de peindre ici? Tes ancêtres ont-ils laissé quelque portrait ou description de ces hommes qui doivent arriver et débarquer sur cette terre? ” Et le peintre répondit : “ Puissant seigneur, je ne puis te mentir ou te tromper, toi qui es l'image des dieux. Sache donc que mes ancêtres et moi n'avons jamais eu d'autre science que celle de la peinture; ils n'ont laissé d'autre mémoire que celle d'avoir été les peintres royaux et ils se contentaient de réaliser les œuvres qu'on leur commandait. Ainsi, je ne sais rien de ce que tu me demandes et, si je disais le contraire, je mentirais. ”

Motecuhzoma le chargea de demander à ses confrères, sous le sceau de la confidence, si par hasard l'un d'eux avait reçu de ses ancêtres un portrait ou une description des gens qui devaient débarquer sur ces terres et les posséder. Le peintre accepta sa mission et, quittant le palais, consacra de nombreux jours à son enquête et, ses recherches ne donnant aucun résultat, fit savoir à Motecuhzoma qu'il ne trouvait aucune réponse véritable ou satisfaisante à ses questions.

Devant cet échec, il rassembla les peintres les plus âgés de Malinalco, de l'actuel Marquisat et de Chalco. Quand ils furent devant lui, il les pria de dire s'ils avaient quelque idée des gens qui allaient débarquer, de leur origine et de leur figure, et si leurs ancêtres leur avaient transmis une description, des peintures ou des effigies les représentant. […]

Il convoqua ensuite les peintres de Xochimilco. Mais Tlillancalqui, qui se trouvait présent, prit la parole : “ Seigneur tout-puissant, ne te fatigue pas en interrogeant tous ces artistes car aucun ne pourra te révéler ce que tu désires mieux qu'un vieillard de Xochimilco, une personne très âgée, que je connais. Il s'appelle Quilatztli et c'est un homme très savant et compétent en antiquités et en peintures. Si tu le veux, je le ferai venir devant toi, lui expliquerai ce que tu désires savoir et lui dirai d'amener ses peintures anciennes. ”

Motecuhzoma le remercia et lui dit d'aller le chercher tout de suite. Il partit et, le lendemain, il était de retour avec le vieil artiste, qui avait amené toutes ses peintures. Le roi le reçut très courtoisement, car c'était un vieillard vénérable et de noble prestance. A ses

questions sur les personnes qui devaient aborder sur ces rivages, le vieux Quilaztli répondit :

" Puissant seigneur, si, pour te dire la vérité, je dois mériter la mort, me voici en ta présence : tu es libre d'agir selon ta volonté. " Et, avant de dérouler ses papiers, il expliqua que, d'après ses informations, devaient débarquer des hommes montés sur une montagne de bois si grande qu'elle servirait de maison à de nombreuses personnes, qu'ils pourraient y manger et dormir, cuisiner dans la partie arrière, marcher et jouer comme sur la terre ferme; qu'il s'agirait d'hommes blancs et barbus, vêtus de différentes couleurs, la tête couverte de coiffes rondes, qui seraient accompagnés d'autres hommes montés sur des animaux comme des chevreuils ou des aigles volant dans le lit du vent; qu'ils devaient conquérir le pays, en peupler les villes et les villages, croître et se multiplier, s'approprier l'or, l'argent et les pierres précieuses. " Et pour que tu croies à la vérité de mes paroles, dit-il, voici cette peinture que m'ont léguée mes ancêtres. " La peinture était très vieille et représentait des gens habillés comme ceux que le roi avait fait dessiner; on y voyait aussi des cavaliers sur des chevaux et des hommes volant sur des aigles, tous vêtus de différentes couleurs, avec leurs chapeaux sur la tête et leurs épées à la ceinture.

Quand Motecuhzoma les vit si semblables à ceux que Tlillancalqui avait vus et fait peindre, il resta comme pétrifié puis commença à pleurer, tourmenté par l'angoisse. Découvrant au vieillard le secret de son cœur : " Tu dois savoir, dit-il, mon frère Quilaztli, que je vois maintenant combien tes ancêtres furent vraiment doctes et savants, parce qu'il n'y a pas longtemps, ces hommes dont tu as les portraits ont débarqué chez nous, du côté du soleil levant, et ils venaient dans cette maison de bois dont tu parles, habillés comme tu le dis, et tu peux les voir ici sur cette peinture que j'ai fait faire. Mais une chose me console : je leur ai envoyé des cadeaux et supplié qu'ils s'en aillent en paix, et ils m'ont obéi, et sont partis sans que je ne sache s'ils doivent revenir. "

Le vieux Quilaztli reprit alors la parole : " Est-ce possible, puissant seigneur, qu'ils soient venus et repartis? Eh bien, écoute ce que je te veux dire et, si les événements me démentent, efface-nous de la terre, moi, mes enfants et toute ma génération, anéantis-nous et extermine-nous tous. Dans un délai de deux ans ou, au maximum, trois, ils vont redébarquer chez nous, car ils n'ont fait maintenant qu'explorer la route pour pouvoir revenir et, même s'ils t'ont dit qu'ils repartaient dans leur pays, tu ne dois pas les croire, car ils n'iront pas jusque-là et feront demi-tour à moitié du chemin. " [...]

A partir de ce moment, on construisit sur la côte des observatoires, des tours de guet et des fortins pour surveiller la mer; un an passa, puis un autre, et, comme personne n'était venu, Motecuhzoma retrouva sa démoniaque superbe, un orgueil si démesuré qu'il ne craignait même plus la puissance des dieux. C'est ainsi qu'il commença à exercer sa tyrannie sur les villes et villages du pays, à tailler des fiefs qu'il répartissait entre ses parents au détriment des héritiers légitimes.

DURAN Diego : Histoire des Indes de Nouvelle Espagne et des Iles de la Terre Ferme écrite selon les codex et récits des Mexicains en 1581 cité in *Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par Georges BAUDOT et Tzvetan TODOROV, Seuil, Paris, 1983, pp. 293-298

---

1 Sorte de chemise décorée portée par les femmes.

2 Duran confond ici en un seul voyage trois expéditions: celle de Cordoba au Yucatan en mars-juin 1517, celle de Grijalva sur les côtes du Mexique en mai-novembre 1518 et le débarquement de Cortés à Veracruz en avril 1519 (note du traducteur)

Récit aztèque

Chapitre VII : Où l'on dit le récit qu'ils ont conté à Motecuhzoma, les messagers qui ont été voir le navire.

Et cela ainsi fait, aussitôt, alors, ils ont fait leur récit à Motecuhzoma, ils lui ont dit combien ils avaient été émerveillés, et ils lui ont montré comment était la nourriture des Espagnols.

Et lorsqu'il eut entendu ce que racontaient les messagers, il fut grandement épouvanté, étonné, et il fut grandement émerveillé par leur nourriture. Mais, encore, il se crut à demi-mort quand il entendit comment éclate sur leur ordre la trompette-à-feu, comment on entend le tonnerre quand elle éclate, comment elle étourdit, elle assourdit nos oreilles. Et, lorsqu'elle éclate, il y a comme un galet arrondi qui en sort, du feu se met à pleuvoir à petites gouttes, à pétiller ; et sa fumée est tout à fait répugnante, à l'odeur suffocante qui frappe fort à la tête des gens; et, lorsqu'elle heurte une montagne, c'est comme si elle la renversait, comme si elle s'écroulait; et un arbre est mis en morceaux, comme s'il se dissolvait, comme si on lui avait soufflé dessus.

Uniquement, tout en métal, sont leurs engins de guerre; de métal ils s'habillent; de métal ils couvrent leurs têtes; en métal sont leurs épées, en métal leurs arcs, en métal leurs boucliers, en métal leurs lances. Et ceux qui les portent sur leurs dos, leurs chevreuils, c'est comme s'ils étaient aussi grands que les terrasses des maisons. Et de tous côtés ils recouvrent leurs corps, seuls apparaissent leurs visages très blancs, ils ont des visages comme de la craie; ils ont des cheveux jaunes, cependant certains ont des cheveux noirs; leur barbe est longue et jaune aussi, ce sont des barbes-jaunes; ils sont crépus, frisés.

Et leur nourriture est comme de la nourriture d'hommes, très grande, blanche, légère comme si c'étaient des débris, comme si c'était de la tige de maïs tendre; elle a bon goût comme si c'était de la farine de tige de mais, assez douce, assez mielleuse, elle est mielleuse à manger, elle est douce à manger.

Et leurs chiens sont très, très grands; ils ont des oreilles plusieurs fois repliées, de grandes mâchoires tremblantes; ils ont des yeux enflammés, des yeux comme des braises; ils ont des yeux jaunes, des yeux aux feux jaunes; ils ont des ventres maigres, des ventres cannelés, des ventres décharnés; ils sont très grands, ils ne sont pas paisibles, ils trottent en haletant, ils vont avec la langue pendante; ils sont tachetés comme des jaguars, ils ont des taches de couleurs variées.

Et lorsque Motecuhzoma entendit cela, il fut extrêmement terrorisé, comme s'il était à demi-mort; son cœur se tourmentait, son cœur était bouleversé.

Chapitre VIII : Où l'on dit comment, lui, Motecuhzoma, a envoyé des magiciens, des hommes-hiboux, des enchanteurs[1]*, pour leur faire quelque chose, aux Espagnols.*

Aussitôt, à ce moment, Motecuhzoma envoya des messagers, il envoya toute sorte d'inhumains : des devins, des magiciens; et il envoya des chefs-guerriers, forts, intrépides; ils devaient prendre en charge tout ce dont les Espagnols auraient besoin comme comestibles : des dindes, des œufs, des galettes de maïs blanches, et ce qu'ils pouvaient désirer, et ce avec quoi, alors, leur cœur serait bien joyeux, ils le verraient bien; il envoya des prisonniers de guerre, bien préparés, au cas où ils boiraient leur sang. Et ainsi ont fait les messagers.

Mais, lorsque les Espagnols ont vu cela, ils ont éprouvé un grand dégoût; ils ont craché, ils se sont frotté les paupières, ils ont fermé les yeux, ils ont secoué leurs têtes. La nourriture, avec du sang les messagers l'avaient salie, l'avaient recouverte. Cela a beaucoup dégoûté les Espagnols, leur a donné des nausées, et ainsi ils ont trouvé le sang extrêmement puant.

Et il avait agi ainsi, Motecuhzoma, parce qu'il les croyait des dieux, il les prenait pour des dieux, il leur rendait culte comme à des dieux. Pour cela ils étaient appelés, pour cela ils étaient nommés : les “ dieux-venus-du-ciel ”; et les noirs furent nommés : les “ dieux-sales ”. [...]

Et voici pourquoi Motecuhzoma a envoyé des magiciens, des devins : pour qu'ils voient de quelle condition étaient les Espagnols; s'ils pourraient peut-être les ensorceler, leur jeter un sort; s'ils pourraient leur souffler dessus, les fasciner; s'ils pourraient encore leur lancer des pierres; s'ils pourraient encore, avec des paroles d'homme-hibou, former une incantation sur eux, pour les rendre malades peut-être, pour les faire mourir, ou encore peut-être pour qu'ils s'en retournent.

Mais ceux-ci ont fait leur besogne, leur devoir contre les Espagnols; seulement, à ce moment, ils n'avaient plus aucun pouvoir, ils n'ont rien pu faire.

Aussitôt, alors, ils sont vite rentrés, ils sont venus dire à Motecuhzoma comment ils étaient, combien ils étaient forts : “ Nous ne sommes pas de leur condition, c'est comme si nous n'étions plus rien. ”

Aussitôt, Motecuhzoma a donné des ordres

rigoureux, a donné en charge, a recommandé, a ordonné sous peine de mort aux intendants et à tous les seigneurs, à tous les chefs, de voir, de prendre soin de tout ce dont les Espagnols auraient besoin.

Codex de Florence. Le récit des informateurs indiens de Tlatelolco recueilli entre 1550 et 1555 par Fray Bernardino de Sahagun, traduit du nahuatl in *Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par Georges BAUDOT et Tzvetan TODOROV, Seuil, Paris, 1983, pp. 60-6

[1] "magicien" (*nahualli),* "homme-hibou" (*tlacatecolotl*) et "enchanteur" (*tetlachiuiani*) correspondent à trois spécialités bien distinctes dans le monde de la magie précolombienne. Le *nahualli* était celui qui avait le pouvoir de se transformer en animal, voire en feu ou pluie, ou même de disparaître. Le *tlacatecolotl* était un sorcier nocturne maléfique qui provoquait toute sorte de maladies. Le *tetlachiuiani* avait pour rôle de découvrir et de prévenir les calamités. (Note du traducteur.)

Récit de Diaz

Chapitre XXXVIII : Comment nous arrivâmes à Saint-Jean d'Uloa avec tous nos navires, et de ce qui nous y advint.

Le jeudi saint, jour de la Cène de Notre Seigneur, de l'an 1519, nous arrivâmes avec toute la flotte au port de Saint-Jean d'Uloa, et comme le pilote Alaminos le connaissait fort bien depuis notre voyage avec Juan de Grijalva, il fit mouiller en un point où les navires seraient à l'abri du vent du nord. On arbora sur le vaisseau amiral l'étendard royal et les banderoles. Il y avait une demi-heure que nous avions jeté l'ancre lorsque s'approchèrent deux grandes embarcations qu'on appelle pirogues. Elles portaient plusieurs Indiens mexicains qui, voyant l'étendard et la grandeur du navire, comprirent que c'était là qu'ils devaient aller pour parler au commandant. Ils ramèrent droit au vaisseau, ils y montèrent et demandèrent qui était le *tlatoan,* ce qui en leur langue signifie le maître ou seigneur. Dona Marina, qui les comprit, s'empressa de le leur faire voir. Les Indiens firent à Cortés, à leur manière, beaucoup de démonstrations respectueuses et lui donnèrent la bienvenue, ajoutant qu'un familier du grand Montezuma les envoyait demander quels hommes nous étions et ce que nous cherchions. Ils lui dirent encore que s'il avait besoin de quelque chose pour nous ou pour nos navires, nous n'avions qu'à le dire et qu'aussitôt ils apporteraient ce qui serait nécessaire. Notre Cortés répondit, au moyen d'Aguilar et de dona Marina, qu'il leur en rendait grâces et il leur fit donner des choses à manger, du vin à boire et des verroteries bleues. Quand ils eurent bu, Cortés leur dit que nous venions pour les visiter et négocier avec eux; qu'on ne leur causerait aucun ennui et que nous eussions à considérer ensemble notre arrivée dans ce pays comme un heureux événement. Les messagers s'en retournèrent très satisfaits.

Le lendemain, vendredi saint, jour de la Croix, nous débarquâmes les chevaux et l'artillerie sur des amas de sable; car il n'y avait pas de sol terreux, mais du sable partout. On plaça les canons d'après le meilleur avis de l'artilleur Mesa, et nous fîmes un autel sur lequel on ne tarda pas à dire la messe. On s'empressa de faire des baraques et des abris de feuillage pour Cortés et pour ses capitaines. Nous nous réunîmes de trois en trois pour apporter du bois, nous fîmes nos cabanes et nous plaçâmes les chevaux en lieu sûr. Nous passâmes le vendredi saint à faire tous ces travaux. Le jour suivant, samedi saint, veille de Pâques, il arriva beaucoup d'Indiens. Ils étaient envoyés par un personnage, gouverneur de Montezuma, appelé Pitalpitoque, que plus tard nous nommâmes Ovandillo. Ils avaient des haches. Après avoir arrangé les baraques de Cortés et les cabanes qui s'en trouvaient le plus rapprochées, ils les couvrirent de grandes étoffes à cause du soleil, car on était en carême et il faisait très chaud. Ils apportaient des poules, du pain de maïs et des prunes dont c'était la saison. Il me semble qu'ils avaient aussi quelques joyaux en or. Ils offrirent le tout à Cortés en lui disant que, le lendemain, le gouverneur lui-même viendrait avec d'autres provisions. Notre chef leur témoigna sa gratitude et leur fit donner certains produits en échange, dont ils furent très satisfaits. Le

lendemain, jour de Pâques de résurrection, se présenta le gouverneur qu'on nous avait annoncé. C'était le nommé Tendidle, homme d'affaires, qui amenait avec lui Pitalpitoque, personnage de distinction, suivis tous deux de plusieurs Indiens chargés de présents, de poules et de légumes. Après avoir ordonné à ceux-ci de se tenir à distance, Tendidle fit trois humbles révérences, selon leur usage, à Cortés d'abord, et ensuite à ceux de d'abord, et ensuite à ceux de nous qui étions le plus près.

Cortés, au moyen de nos interprètes, leur dit qu'ils fussent les bienvenus, les embrassa et les pria de l'excuser un instant, qu'il ne tarderait pas à leur parler. En attendant, il fit dresser un autel, le mieux que les circonstances permirent. Fray Bartolomé de Olmedo dit une messe chantée, avec l'assistance du père Juan Diaz.

Les deux gouverneurs l'entendirent, entourés des principaux Indiens qui étaient venus avec eux. Après la messe, Cortés et quelques-uns de ses capitaines dînèrent avec les deux employés du grand Montezuma. Quand les tables furent enlevées, Cortés prit à part nos deux interprètes, Aguilar et dona Marina, avec les caciques, auxquels il expliqua que nous étions chrétiens et sujets du plus grand seigneur qui soit au monde, appelé l'Empereur don Carlos, ayant de grands seigneurs pour serviteurs et vassaux; que c'est par ses ordres que nous sommes venus dans ce pays, attendu que depuis longtemps il en a connaissance, ainsi que du grand seigneur qui le gouverne et dont nous briguerons l'amitié, après l'avoir entretenu longuement, de la part de notre souverain, sur des choses qui sans doute lui causeront grande joie aussitôt qu'il les saura. Cortés ajouta que, pour traiter en bonne amitié avec lui et avec ses Indiens et vassaux, il voudrait savoir le lieu que ses ordres désigneront pour qu'ils se voient et se parlent. Tendidle lui répondit avec quelque hauteur : “ Tu arrives à peine et tu veux à l'instant lui parler; reçois d'abord ce présent que nous t'offrons en son nom, et tu me diras, après, ce que tu désires. ”

Il retira tout de suite d'une valise – espèce de coffre – plusieurs objets en or, bien et richement sculptés, avec plus de dix charges de *mantas* blanches de coton et plumes, fort dignes d'être admirées, et d'autres joyaux dont je ne garde pas bien le souvenir après tant d'années; avec cela, beaucoup de choses à manger : poules du pays, fruits et poissons secs. Cortés reçut le tout gracieusement, le sourire aux lèvres, et leur donna en retour des torsades en perles fausses, avec d'autres produits de Castille, les priant de faire venir les habitants des villages pour trafiquer avec nous, parce qu'il avait beaucoup de verroteries à échanger pour de l'or. Ils promirent de le faire. Nous sûmes par la suite que Tendidle et Pitalpitoque étaient gouverneurs de provinces appelées Cotastlan, Tustepeque, Guazpaltepeque, Tlatalteteco et d'autres villages qu'ils avaient soumis récemment.

Cortés fit apporter un fauteuil en bois sculpté et peint, des pierres en marcassite, diversement veinées, qui étaient enveloppées dans du coton parfumé au musc pour que ça sentît bon; une torsade de perles enfilées; un bonnet cramoisi; une médaille en or figurant saint Georges à cheval, la lance en main, comme s'il terrassait un dragon. Il recommanda à Tendidle d'envoyer le siège sans retard, pour que le seigneur Montezuma s'y pût asseoir lorsque Cortés irait le voir et lui parler; qu'il couvrît sa tête de ce bonnet; que, ces pierreries et tout le reste, notre Seigneur et Roi les lui fait envoyer en présent, en signe d'amitié, parce qu'il sait qu'il est un grand seigneur; et qu'au surplus il veuille bien désigner l'heure et le lieu où il voudra qu'on aille le voir. Tendidle reçut ces objets en disant que son maître Montezuma est si grand seigneur qu'il ne peut manquer de se réjouir de connaître notre grand Roi; qu'il va incontinent lui porter ce présent et qu'il reviendra bientôt avec sa réponse. Or il paraît que le Tendidle avait amené avec lui de grands peintres – il y en a de tels à Mexico; il fit prendre sur nature le visage, le corps et les traits de Cortés et de tous les capitaines et soldats, les navires, les voiles, les chevaux, et dona Marina, et Aguilar, deux levrettes même, et les canons et les boulets, toute notre armée enfin, et il l'apporta à son maître.

Cortés donna l'ordre à nos artilleurs de bien apprêter les bombardes avec de bonnes charges de poudre, afin qu'elles fissent grand bruit. Il ordonna en même temps à Pedro de Alvarado qu'il se préparât et fît préparer tous les cavaliers pour que ces favoris de Montezuma les vissent courir, avec les poitrails garnis de grelots. Cortés aussi monta à cheval et il dit :

“ Si l'on pouvait courir sur ces collines de sable, nous serions bien; mais vous voyez que, même à pied, nous enfonçons dans le sol; allons-nous-en sur la plage quand l'eau sera basse, et là nous courrons de deux en deux. ” Il donna le soin de conduire la cavalcade à Pedro de Alvarado, dont la jument alezane était bonne coureuse et très vive. Tout cela s'exécuta sous les yeux des envoyés; et, afin qu'ils vissent partir les canons, Cortés leur dit qu'il voulait leur parler encore, ainsi qu'aux principaux qui les suivaient. On mit alors le feu aux bombardes, l'air étant très calme. Les pierres roulaient au loin avec grand fracas. Les gouverneurs et les Indiens furent stupéfaits de choses si nouvelles pour eux et ils firent représenter la scène par les peintres, pour que Montezuma pût la voir. Au surplus, un de nos soldats portait un casque à demi doré; Tendidle, qui était plus insinuant que son collègue, vit le casque et dit qu'il ressemblait à d'autres qui sont en leur pouvoir et que leurs ancêtres leur avaient transmis comme un monument des races dont ils étaient descendus. Ils en ornaient la tête de leur divinité Huichilobos, idole de la guerre. Leur seigneur Montezuma serait certainement heureux de le voir. On le lui donna sur-le-champ; mais Cortés leur dit que, voulant savoir si leur or est comme celui que nous retirons de nos rivières, il les priait de lui renvoyer ce casque plein de grains de ce métal pour qu'il le remit à notre grand Empereur. Après quoi, Tendidle prit congé de Cortés et de nous tous. Notre chef lui fit des offres nombreuses et l'embrassa en se séparant de lui. Tendidle assura qu'il reviendrait sans retard avec la réponse. Quand il fut parti, nous sûmes que non seulement il avait de grandes affaires particulières, mais était aussi le serviteur le plus alerte qui fût à la dévotion de Montezuma. Il s'en retourna en hâte, fit un rapport sur toutes choses à son seigneur et lui présenta les dessins qu'il apportait, ainsi que les cadeaux que Cortés lui destinait. En les voyant, Montezuma fut saisi d'admiration et en conçut une grande joie. Comparant le casque avec celui qui coiffait son Huichilobos, il eut la certitude que nous appartenions à la race de ces hommes dont les aïeux avaient dit qu'ils viendraient commander dans ces contrées.

DIAZ DEL CASTILLO Bernal : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [1575]*, Maspéro - La découverte (coll. la découverte), Paris, 1980, vol. I, pp. 159-164

Cortés vu par Diaz

Voyant le port sans habitants et ayant su comment Alvarado avait été au village voisin prendre les poules, les ornements avec d'autres objets de peu de valeur appartenant aux idoles et l'or moitié cuivre, il s'en montra très irrité et il en fit un reproche sévère à Pedro de Alvarado, lui disant que ce n'était pas en leur prenant ainsi leurs biens que l'on apaiserait les pays conquis. Il fit amener devant lui les deux Indiens et l'Indienne que nous avions pris et, au moyen de Melchorejo, du cap Cotoche (Julianillo était mort), qui comprenait très bien leur langue, il leur parla pour qu'ils appelassent les caciques et habitants du village, les priant de bannir toute crainte. Il leur fit rendre l'or, les ornements et tout le reste. Quant aux poules, on les avait mangées; mais il ordonna qu'on leur offrît en échange des verroteries et des grelots, et à chacun une chemise de Castille. Ils allèrent donc appeler le cacique du village, qui vint le lendemain, accompagné de tout son monde, avec les femmes et les enfants des habitants du lieu. Ils allaient et venaient parmi nous comme s'ils nous avaient connus toute leur vie. Cortés donna l'ordre qu'on ne leur causât aucun ennui. Ce fut dans cette île que notre capitaine commença à prendre le commandement au sérieux. Le bon Dieu lui avait départi tous les dons; partout où il mettait la main, il était assuré de réussir, ayant surtout un tact spécial pour pacifier les villages et les habitants de ces contrées.

DIAZ DEL CASTILLO Bernal : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [1575]*,

Maspéro-La découverte (coll. la découverte), Paris, 1980, vol. I, pp. 113-114

La rencontre de Cortés avec Moctezuma

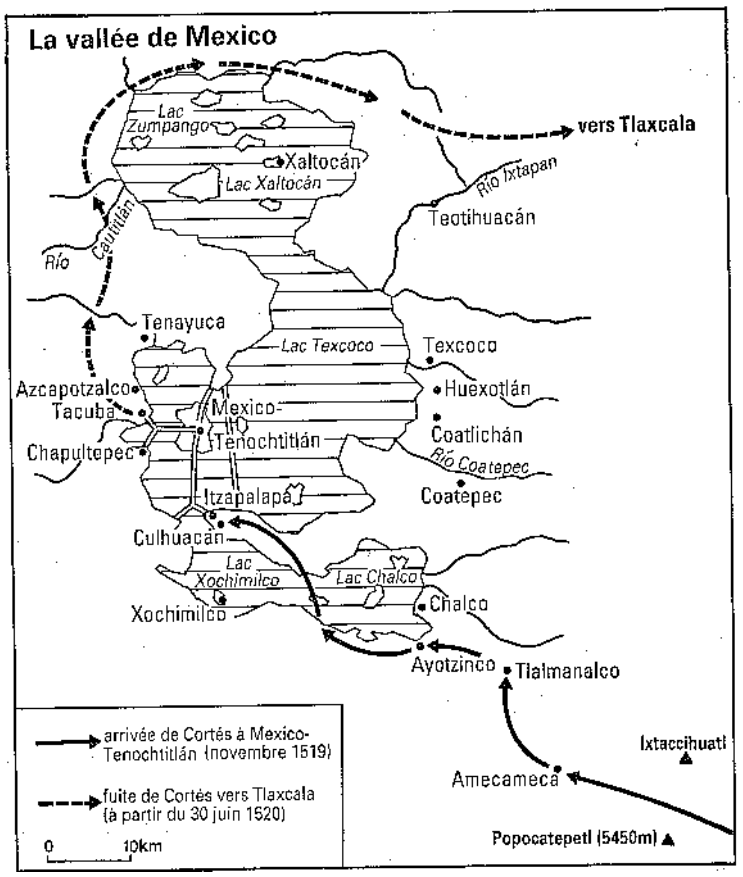
Extraits de la Lettre seconde *adressée par Cortés à Charles Quint et datée du 30 octobre 1520.*

Ce pont passé, l'empereur Muteczuma vint me recevoir, suivi d'environ deux cents seigneurs, tous pieds nus et vêtus d'une espèce de livrée très riche à leur usage, et plus riche que celle des autres; ils venaient en file indienne, rasant les murs de la rue qui est fort large, très belle, et toute droite, si bien qu'on la voit d'un bout à l'autre, avec ses grandes maisons et ses temples. Muteczuma marchait au milieu de la rue, accompagné de deux seigneurs, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite; l'un d'eux était le personnage qui était venu au-devant de moi dans la montagne et l'autre était le frère de Muteczuma, seigneur de cette ville d'Iztapalapa d'où j'étais parti la veille : tous trois étaient vêtus de la même manière, sauf que l'empereur portait des brodequins tandis que les deux autres avaient les pieds nus; chacun le soutenait par le bras. Lorsque nous fûmes près l'un de l'autre, je descendis de cheval, et j'allais l'embrasser lorsque les deux seigneurs intervinrent pour m'empêcher de le toucher. Tous trois baisèrent la terre selon la coutume et, cette politesse accomplie, Muteczuma donna l'ordre à son frère de m'accompagner en me tenant le bras, tandis qu'il prenait l'avance accompagné de l'autre seigneur. Lorsqu'il m'eut adressé quelques paroles, tous les seigneurs qui formaient la procession vinrent à tour de rôle m'entretenir pour reprendre ensuite leur rang de marche. Au moment où j'abordais le prince, je quittai mon collier de perles et de diamants de verre que je lui passai autour du cou, et peu après vint un de ses serviteurs avec deux colliers de *camarones* enveloppés dans une étoffe; ces *camarones* sont faits avec la conque de coquillages marins de couleur rouge et qu'ils tiennent en haute valeur. De chaque collier pendaient huit perles d'or d'une grande perfection et grosses comme une noix et, lorsque cet homme les apporta, le prince se tourna vers moi et me les passa au cou; puis il continua sa marche dans le même ordre qu'avant, et nous suivîmes jusqu'à notre arrivée dans un beau et grand palais qu'on avait tenu prêt à nous recevoir. Là, il me prit par la main et me mena dans une grande salle qui donnait sur la cour par laquelle nous étions entrés. Là, il me fit asseoir sur une très belle estrade qui avait été faite pour lui, me dit de l'attendre et partit. Peu après, lorsque mes gens furent installés, il revint avec des joyaux de toutes sortes en or, en argent, en plumes éclatantes et nous apportait cinq à six mille pièces d'étoffes de coton très riches, tissées et brodées de différentes manières. Après m'avoir fait ce présent, il s'assit sur un siège qu'on venait de lui dresser près du mien et m'adressa les paroles suivantes : “ Il y a bien longtemps que, par tradition, nous avons appris de nos ancêtres, que ni moi ni aucun de ceux qui habitent cette contrée n'en sommes les naturels; nous sommes étrangers et nous sommes venus de pays lointains. Nous savons aussi que ce fut un grand chef qui nous amena dans ce pays, où nous étions tous ses vassaux; il retourna dans sa patrie d'où il ne revint que longtemps après, et si longtemps qu'il retrouva ceux qu'il avait laissés derrière lui mariés avec les femmes de la contrée et vivant en famille dans les nombreux villages qu'ils avaient fondés. Il voulut les emmener avec lui, mais ils s'y refusèrent et ne voulurent même pas le reconnaître pour leur seigneur. Alors il repartit. Nous avons toujours cru depuis, que ses descendants reviendraient un jour pour conquérir notre pays et faire de nous ses sujets; et d'après la partie du monde d'où vous me dites venir, qui est celle d'où le soleil se lève, et les choses que vous me contez du grand roi qui vous a envoyé, nous sommes persuadés que c'est lui notre véritable seigneur; d'autant plus que depuis longtemps, il est, dites-vous, au courant de nos affaires. Soyez donc certain que nous vous obéirons et que nous vous reconnaîtrons pour maître en lieu et place du grand roi dont vous parlez, et qu'il ne doit pas

y avoir le moindre doute à cet égard ". Il ajouta : " Vous pouvez commander à toute cette contrée, au moins dans les parties qui dépendent de mon royaume; vous serez obéi et vous pourrez disposer de mes biens comme des vôtres. Vous êtes ici chez vous, dans votre palais; reposez-vous donc des fatigues du chemin et des combats que vous avez livrés. Je sais tout ce qui vous est arrivé, de Polunchan ici je sais que les gens de Cempoal et de Tlascala vous ont dit beaucoup de mal de moi; ne croyez rien de plus que ce que vous verrez vous-même et surtout de gens qui sont mes ennemis dont plusieurs étaient mes vassaux, qui ont profité de votre arrivée pour se révolter et me calomnient pour se faire bien voir de vous. On vous a dit aussi que mes palais avaient des murailles d'or, que les nattes étendues dans mes salons et autres articles de mon service étaient également en or, que je me faisais adorer comme un dieu, et autres absurdités. Les palais, vous les voyez; ils sont de terre, de pierre et de chaume ". Puis, soulevant ses vêtements, il me montra son corps en disant : " Vous voyez que je suis de chair et d'os comme vous ", et de ses mains, se palpant les bras et le corps : " Vous voyez que je suis mortel et palpable, et vous voyez combien ces hommes ont menti. Il est vrai que je possède quelques objets en or qui me viennent de mes ancêtres; ils sont à vous, si vous les désirez. Je m'en retourne dans d'autres palais où je demeure. Ici vous serez pourvu de toutes les choses nécessaires à vous et à vos hommes. N'ayez aucune inquiétude; ce pays est le vôtre comme ce palais est à vous. " Je m'efforçai, dans ma réponse, de dire à Muteczuma les choses qui convenaient le mieux, surtout en ce qui touchait Votre Majesté, qui était bien le personnage qu'ils attendaient depuis si longtemps. Il prit congé, et peu après on nous envoya des poules, du pain, des fruits et autres choses nécessaires pour le service de nos appartements. Je passai six jours de cette manière, vivant dans l'abondance et visité par une foule de seigneurs de la ville.

CORTÉS Hernan : *La conquête du Mexique*, La Découverte, Paris, 1991, pp. 107-110

La vallée de Mexico



BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge : *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991, p. 316

La découverte de Mexico

Le jour suivant, dans la matinée, nous arrivâmes à la Grande Chaussée. Nous suivions la route d'Iztapalapa. Lorsque nous vîmes tant de cités et de bourgs bâtis dans l'eau, et, sur la terre ferme, d'autres grandes villes, et cette chaussée si bien nivelée qui allait tout droit à Mexico, nous restâmes ébahis d'admiration. Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées décrites dans le livre d'Amadis, à cause des grandes tours, des temples et des édifices bâtis dans l'eau, tous de chaux et de pierre. Quelques-uns même de nos soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve. Il n'y a pas à s'émerveiller de la forme de mon discours, car il faut considérer que je ne sais comment décrire ces choses qui n'avaient jamais été ni vues, ni ouïes, ni même rêvées, et que nous vîmes de nos yeux. [...]

Nous nous avancions sur la chaussée qui est large de huit pas et va si droit à la cité de Mexico, qu'il me semble qu'elle ne dévie ni peu ni prou. Et, quoique cette chaussée soit bien large, elle était comble et ne pouvait contenir toute la foule qui allait vers Mexico ou en sortait, pour nous venir voir. La multitude était telle que nous ne pouvions nous tourner, sans compter tous ceux qui remplissaient les tours et les temples ou qui venaient, en canoas, de tous les points de la lagune. Il n'y avait pas de quoi s'étonner, car ces gens n'avaient jamais vu ni chevaux ni hommes comme nous. Devant ce spectacle admirable, nous ne savions que dire, n'osant croire à la réalité de ce qui nous

apparaissait : là, de grandes villes, sur la terre : ici, nombre d'autres, dans la lagune toute couverte de canoas : sur la chaussée, de distance en distance, de nombreux ponts : en face, la grande cité de Mexico. Et nous n'étions même pas quatre cent cinquante soldats, et nous n'avions certes pas oublié les entretiens et les avis des gens de Guaxocingo, de Tlascala et de Talmanalco, et, parmi tant d'autres qu'ils nous avaient donnés, le conseil de nous bien garder d'entrer à Mexico, si nous ne voulions tous y être égorgés. Que les curieux lecteurs examinent, d'après ce mien récit, si la chose ne méritait pas d'être pesée. Aussi, y eut-il jamais dans l'univers hommes plus audacieux que nous ? [...]

Comme il y avait déjà quatre jours que nous étions à Mexico et que ni le Capitaine ni aucun de nous ne sortait des logements, excepté pour visiter la maison et les jardins de Montezuma, Cortès nous dit qu'il serait bon d'aller à la grand-place voir le Grand Temple de leur Huichilobos, et qu'il voulait, afin de ne lui point déplaire, en aviser le noble Montezuma. Il lui envoya, à cet effet, Geronimo de Aguilar et dona Marina, accompagnés d'un sien petit page nommé Orteguilla, lequel entendait déjà quelque peu la langue. Aussitôt prévenu, le grand Montezuma nous fit dire d'y aller fort à la bonne heure; mais, d'autre part, redoutant qu'il ne fût fait par nous quelque outrage à ses idoles, il résolut d'y aller en personne avec plusieurs de ses Principaux, et, dans sa riche litière, sortit de son palais. A mi-chemin et proche de certains oratoires qu'il y avait là, il descendit de sa litière, considérant comme peu respectueux pour ses idoles d'arriver à leur maison et temple autrement qu'à pied. De nobles personnages lui donnaient le bras, et, devant lui, marchaient des seigneurs et des vassaux, portant, haut élevés, deux bâtons en façon de sceptres, comme signe que le grand Montezuma venait là. Dans la litière, Montezuma portait levée, comme un bâton de justice, une baguette mi-partie or et bois. Il s'en vint ainsi, et, montant dans le Grand Temple, escorté de nombreux Papas, il commença, avec force cérémonies, à encenser Huichilobos. [...]

En arrivant à la grand-place qui se nomme le Tatelulco, comme nous n'avions jamais vu rien de tel, nous demeurâmes stupéfaits de la multitude du peuple et des marchandises et du bon ordre et régularité qu'il y avait. Les Principaux, qui allaient avec nous, nous montraient tout. Chaque espèce de marchandise était à part et avait sa place assignée et marquée. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierreries, de plumes, d'étoffes, d'objets ouvragés et autres denrées telles qu'esclaves, mâles et femelles. Je dis qu'on en menait vendre sur cette grande place tout autant que les Portugais tirent de nègres de Guinée. On les tenait attachés à de longues perches, avec des carcans au col pour les empêcher de s'enfuir. D'autres étaient laissés sans entraves. Ensuite, d'autres marchands, vendant des étoffes plus grossières de coton et d'autres choses de fil tordu, et des *cacaguateros* ou vendeurs de cacao. Ainsi donc il y avait là de toutes les denrées que produit la Nouvelle-Espagne, disposées de la même manière que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent les fameuses foires et où chaque rue a ses marchandises particulières. Il en était de même dans cette vaste place. [...]

Je voudrais avoir fini de dire toutes les choses qui se vendaient là; mais il y en avait tant et si diverses de qualité que, pour les voir et s'en informer, plus de loisir eût été nécessaire, d'autant que, la place étant si grande et remplie par la foule du peuple et, de toutes parts, entourée de portiques, il n'était point possible de tout voir en un jour. Nous allâmes donc au Grand Temple. Nous approchions de ses vastes préaux, et, avant que de sortir de la place, nous vîmes beaucoup d'autres marchands qui, d'après ce qu'on nous dit, tenaient et vendaient de l'or en grains tel qu'on le tire des mines. L'or était mis dans de petits tuyaux minces, faits avec les plumes des jars du pays, et blancs, afin que l'or parût au travers. Les comptes se faisaient suivant la longueur et la grosseur du tuyau, qui valait tant de couvertures, tant de xiquipils de cacao[1], tant d'esclaves, ou tel objet quelconque contre lequel on l'échangeait.

Or donc, quittant la grand-place, sans plus la visiter, nous parvînmes aux vastes préaux et enceintes du Grand Temple. Ces préaux faisaient en avant du temple un pourpris, à ce qu'il me semble, plus spacieux que la place de Salamanque et enclos de deux murs de chaux et de pierre. Cet emplacement était tout dallé de larges carreaux de pierre blanche et très

lisse. Là où il n'était point pavé, le sol était recouvert d'un enduit de chaux bien poli. Le tout était fort propre, tellement qu'on n'eût su y trouver une paille ou un grain de poussière. [...] Lorsque nous fûmes montés au sommet du Grand Temple, nous vîmes, dans une petite place qui s'ouvrait en haut, un espace comme une allée, où étaient disposées de larges pierres où l'on plaçait, pour les sacrifier, les misérables Indiens. Il y avait là une forme colossale, comme d'un dragon, et d'autres méchantes figures et beaucoup de sang épandu de ce jour même. Comme nous arrivions, le grand Montezuma sortit du sanctuaire de ses maudites idoles, lequel était au sommet du Grand Temple. Deux Papas vinrent avec lui, et, après force révérences à nous tous et à Cortès, Montezuma dit : “ Vous devez être las, seigneur Malinche, d'avoir gravi notre Grand Temple. ” Cortès lui répondit par nos interprètes que nous ne nous fatiguions jamais, pour quoi que ce fût. Montezuma, le prenant alors par la main, lui dit de regarder sa grande ville et toutes les autres cités bâties dans l'eau et, sur la terre ferme, autour de la lagune, quantité d'autres villages; que, s'il n'avait pas bien vu sa grand-place, de là il la pourrait mieux voir. Nous restâmes donc à regarder. Cet immense et maudit Temple était si haut qu'il dominait tout. De là, nous voyions les trois chaussées qui mènent à Mexico : celle d'Iztapalapa, par laquelle nous étions entrés quatre jours auparavant, et celle de Tacuba, par laquelle, huit mois plus tard, nous sortîmes en fuyant, la nuit de notre grande défaite, lorsque Coedlavaca, nouveau seigneur, nous chassa de la ville, comme nous le dirons plus avant, et celle de Tepeaquilla. Nous voyions l'eau douce dont s'approvisionnait la ville, venant de Chapultepeque, et, sur ces trois chaussées, les ponts, jetés de distance en distance, par lesquels entrait et sortait l'eau de la lagune, d'un côté à l'autre, et cette vaste lagune couverte d'une prodigieuse multitude de canoas chargées de vivres, de fardeaux ou de marchandises. Nous remarquions que, dans cette grande ville de Mexico et dans toutes les autres cités bâties dans l'eau, il n'était possible de passer de maison en maison que par le moyen de ponts-levis de bois ou de canoas. Et de toutes ces villes s'élevaient des *cues*[2] et des oratoires en forme de tours et de citadelles, étincelant d'une telle blancheur que c'était chose admirable. Toutes les maisons étaient munies de terrasses, et sur les chaussées d'autres tourelles et temples se dressaient comme des forteresses. Après avoir bien considéré et examiné tout ce que voyaient nos yeux, nous nous retournâmes vers la grand-place. La foule qui l'emplissait, les uns vendant et les autres achetant, était telle que la rumeur et le bruissement des voix et des paroles résonnaient à plus d'une lieue. Et, parmi nous, il y avait des soldats qui ayant été en beaucoup d'endroits du monde, et à Constantinople et dans toute l'Italie et à Rome, dirent que place si bien alignée et ordonnée, de telle dimension et de si nombreux peuple, ils ne l'avaient oncques vue.

DIAZ DE CASTILLO Bernal : *La Conquête de la Nouvelle Espagne [1575]*, Trad. José-Maria de Hérédia, Ed. Rencontre, Lausanne, 1962, pp. 37-39 et 57-62

---

1 Un xiquipil de cacao était de huit mille grains.

2 "Temples" (appelés Teocallis, maisons de Dieu, par les Aztèques.)

Cortés et le siège de Mexico

Extraits de la lettre troisième *envoyée par Cortés à Charles Quint et datée de mai 1522*

Le jour venu, le matin, après avoir entendu la messe et renouvelé mes ordres à mes capitaines, je sortis du camp avec quinze ou vingt chevaux, trois cents hommes de pied et tous nos alliés, qui étaient une multitude; nous enfilâmes la chaussée où, à trois portées d'arbalète, nous trouvâmes les Mexicains qui nous attendaient en poussant de grands cris. Comme il y avait trois jours que la lutte avait cessé ils avaient rouvert les tranchées que nous avions comblées et les avaient appuyées de plus fortes barricades qu'auparavant. Les brigantins nous accompagnaient de chaque côté de la chaussée et, comme ils ne pouvaient arriver près des ennemis, ils les couvraient de boulets, de flèches et de balles. Les voyant ébranlés, les hommes sautent à terre et s'emparent du pont et de la barricade, pendant que nous commençons à passer de l'autre côté à la poursuite des Mexicains qui nous font tête devant d'autres ponts et d'autres barricades; nous nous en emparons cependant avec plus de peine que jamais, et nous chassons les ennemis de la rue et de la place où s'élevaient des grandes maisons de la ville. Là, j'ordonnai aux Espagnols de s'arrêter, pour attendre que j'eusse comblé les tranchées, travail immense auquel travaillaient plus de dix mille Indiens. Quand la besogne fut achevée, la nuit venait, et pendant tout ce temps mes Espagnols et nos alliés luttaient et se battaient avec les gens de la ville, leur dressant des embuscades où ils en tuèrent des milliers. Pour moi, à la tête de mes cavaliers, je parcourus un moment la ville, perçant de nos lances tous les Mexicains que nous pouvions atteindre, de sorte qu'ils ne se hasardaient plus guère sur la terre ferme.

Voyant que ces malheureux se refusaient à toute transaction et qu'ils montraient une telle résolution de nous chasser ou de mourir, j'en conclus deux choses : la première, c'est que nous ne retrouverions rien ou peu de chose des richesses que nous avions perdues; la seconde, c'est qu'ils nous obligeraient à les détruire sans merci. Cette dernière pensée m'affligeait affreusement; et je me demandais comment je pourrais leur inspirer une crainte assez grande pour qu'ils vinssent à résipiscence et comprissent tout le mal que je pouvais leur faire en brûlant et détruisant leurs temples et leurs palais. Et pour qu'ils en fussent fortement impressionnés, je fis mettre le feu, ce jour-là, aux grands palais de la place, à ceux-là même où nous étions logés autrefois avant qu'on nous chassât de la ville, palais assez grands pour abriter chacun un prince, avec une suite de plus de six cents personnes. Les autres qui étaient voisins étaient un peu moins grands, mais plus élégants et plus jolis; c'était là que Muteczuma avait réuni toutes les variétés d'oiseaux qu'il collectionnait.

Ce fut à mon grand regret que je les détruisis et cela faisait encore beaucoup plus de peine aux Mexicains et aux habitants des bords de la lagune, car pas un ne pensait que nous pussions jamais arriver jusque-là [...].

Il était presque nuit quand nous nous retirâmes; les Mexicains envoyèrent une douzaine d'esclaves pour observer nos mouvements, mais ils furent enveloppés par nos cavaliers qui n'en laissèrent pas échapper un seul. Notre victoire inspira une telle crainte à nos ennemis que jamais plus, par la suite, ils n'osèrent rentrer sur la place quand nous en partions, n'y eût-il même qu'un seul cavalier, pas plus qu'ils n'osèrent suivre nos fantassins de peur qu'à leurs pieds ne surgît une autre embuscade. Cette victoire que Dieu nous donna fut bien une des principales causes de la reddition de la ville, car elle jeta le découragement parmi ses défenseurs, tandis qu'elle inspirait une nouvelle ardeur à nos alliés.

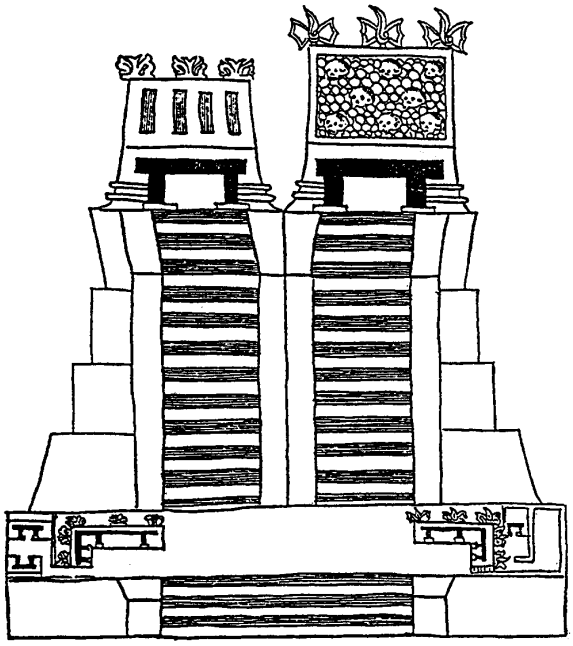
Aussi, nous rentrâmes dans nos quartiers décidés à pousser la guerre à outrance et à ne pas manquer un seul jour d'envahir la ville jusqu'à sa complète destruction. Ce jour-là, il n'y eut de nouveau chez nous qu'un accident arrivé à notre cavalerie dont deux chevaux se

rencontrèrent; l'un tomba, c'était une jument; elle s'enfuit droit chez les Mexicains qui la couvrirent de flèches; devant ce mauvais traitement, elle revint à nous, mais mourut dans la nuit. Nous éprouvâmes une vraie douleur, car chevaux et juments représentaient pour nous la victoire et la vie; néanmoins, notre peine fut moins grande que si la bête était morte entre les mains de l'ennemi. Les brigantins et les canoas de nos alliés causèrent à la ville de grands dommages ce jour-là, sans en recevoir eux-mêmes aucun mal.

CORTÉS Hernan : *La conquête du Mexique*, La Découverte, Paris, 1991, pp. 244-245, 269-270.

Les temples de Mexico

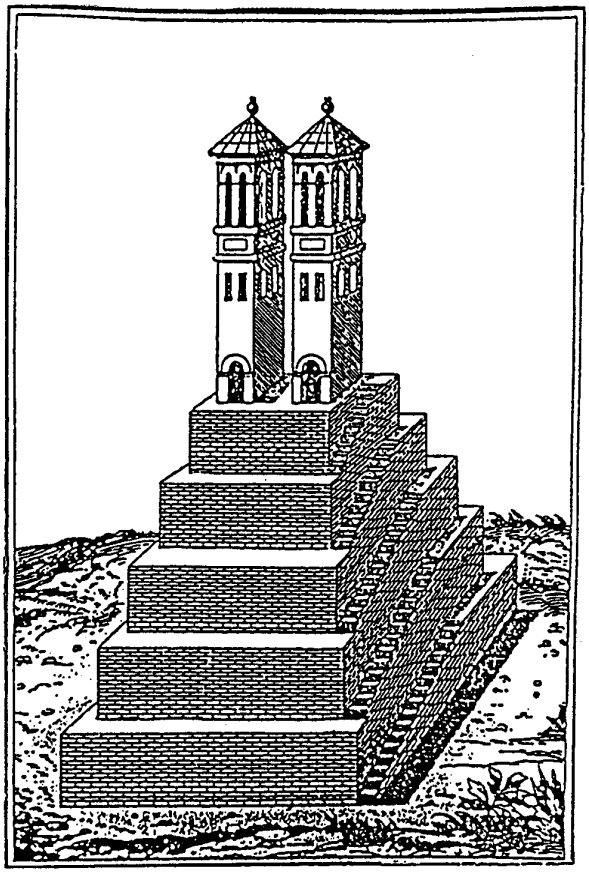
Le grand temple de Mexico



A gauche le temple de Tlaloc; à droite celui de Huitzilopochtli (dessin d'un auteur indien du XVIe s.)

Extrait de Soustelle Jacques: *Les Aztèques*, Puf (coll QSJ), Paris, 1970, p 98

"Mosquée aztèque"



(auteur européen du XVIe s.)

Extrait de: *Le conquistador anonyme. Relation de quelques-unes des choses de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Temistitan Mexico écrite par un gentilhomme de Fernand Cortés [1556].* Montbonnot-St-Martin, éd J. Millon, 1986, p 65

La prise du temple de Mexico, juin 1520

Récit aztèque

Et, cela étant ainsi, Cortés entra dans le grand palais, aussitôt, alors, il fit éclater les trompettes-à-feu. Et cela étant ainsi, aussitôt, alors, les Mexicains sont sortis, ils sont venus tenir tête, pour guerroyer. Aussitôt alors, ils ont hurlé; alors, on s'est battu; aussitôt, alors, s'est faite la guerre; aussitôt, alors, on a lutté; des flèches, des pierres sont tombées sur les Espagnols.

Mais, eux, les Espagnols, ont tiré des flèches en métal et ont tiré avec les trompettes-à-feu. De nombreux hommes furent percés par les flèches et furent tirés par les trompettes-à-feu. Celui qui bandait l'arc en métal ajustait bien la flèche, il plantait bien la flèche sur celui qu'il voulait percer; et la flèche en métal, lorsqu'elle partait, c'était comme si elle bourdonnait, comme si elle passait en sifflant, en coulant avec beaucoup de fracas. Et elle ne jaillissait jamais en vain la flèche, toutes perçaient quelqu'un, toutes pénétraient le corps de quelqu'un. Et, la trompette-à-feu, ils la pointaient bien sur quelqu'un, ils l'infligeaient bien à quelqu'un. Et, quand les coups tombaient, ils allaient jusqu'à terre, on était couvert jusqu'à terre, comme si une couverture de lit était déposée à terre. Sans prévenir le coup venait droit sur quelqu'un, sans se faire connaître le coup tuait quelqu'un. Et, tous ceux qu'il touchait, tous il les tuait bien quand il tombait sur un endroit dangereux, soit sur leur front, soit aussi sur leur nuque, soit aussi sur leur cœur, ou aussi sur leur poitrine, ou sur leur ventre, ou soit encore sur leur flanc. Mais, s'il tombait seulement sur leurs jambes, ou encore sur leurs épaules, cela ne les tuait pas aussitôt, ils n'étaient pas en danger pour cela, mais plutôt même ils guérissaient. Et, lorsque les Mexicains ont vu comment tombaient les coups des trompettes-à-feu et les flèches en métal, ils n'ont plus fait qu'aller d'un côté et de l'autre; c'était comme s'ils allaient en travers, ils se mettaient en travers; ils étaient devenus très prudents, très avisés.

Et, après avoir combattu pendant quatre jours, les vaillants guerriers ont grimpé, eux, ceux qui avaient été choisis parmi les meilleurs, les élus, ceux qui étaient revêtus d'insignes, ceux qui avaient la guerre sur le visage, et tous ils ont grimpé en haut du temple, ils ont porté en haut deux poutres et de nombreux gros troncs en bois de chêne que l'on nommait le bois des dieux. Ils les avaient portés en haut pour venir les jeter sur eux.

Mais, aussitôt, alors, les Espagnols ont grimpé, se sont portés en haut du temple. Ils sont venus par rangées, ils sont venus par colonnes, les Espagnols. Au-devant d'eux venaient ceux qui portaient les trompettes-à-feu à main, tout doucement ils grimpaient, ils ne s'arrêtaient pas, ils avançaient en faisant tirer les trompettes-à-feu à main, avec elles ils frappaient. Au deuxième rang venaient ceux qui portaient l'arc en métal, ceux qui utilisaient les arcs en métal. Au troisième rang venaient ceux qui avaient des épées en métal. Au quatrième rang venaient ceux qui avaient une lance en métal, ceux qui avaient des lances en chauve-souris.

Et, alors, c'est bien inutilement que les vaillants guerriers se sont rassemblés en bloc pour lancer les bois, les énormes bois de chêne, sur les Espagnols. Ceux-ci les ont tout simplement repoussés avec leurs boucliers; aussitôt, ces bois n'ont servi à rien.

Et, lorsque les Espagnols sont arrivés en haut, aussitôt, alors, ils les ont frappés de tous côtés, ils les ont transpercés, ils les ont fendus de partout. Et les vaillants guerriers, aussitôt, alors, se sont jetés par les escaliers du temple, comme des fourmis noires ils se sont jetés. Et les Espagnols ont précipité hors du temple tous les vaillants guerriers qui y étaient montés, ils les ont tous précipités hors du temple; aussitôt personne ne s'est échappé. Et, après être venus les massacrer, aussitôt, alors, ils sont rentrés, ils sont vite partis s'enfermer.

Codex de Florence. Le récit des informateurs indiens de Tlatelolco recueilli entre 1550 et 1555 par Fray Bernardino de Sahagun, traduit du nahuatl cité in *Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par Georges BAUDOT et Tzvetan TODOROV, Seuil, Paris, 1983, pp. 96-

Récit de Diaz

Au lever du jour, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes avec nos tours (il me semble qu'en d'autres pays, où j'ai fait la guerre et où l'on s'en est servi, on les appelle " mantelets "); les canons, les escopettes, les arbalètes et les cavaliers marchaient devant, poussant de temps en temps une charge. Il est certain que nous tuions beaucoup de nos ennemis, mais cela ne suffisait pas pour leur faire tourner le dos, et si les jours précédents ils avaient valeureusement combattu, aujourd'hui ils se présentaient plus résolus encore et plus nombreux. Malgré tout, dût-il nous en coûter la vie jusqu'au dernier, nous résolûmes d'aller avec nos tours jusqu'au grand temple de Huichilobos. Je ne dirai pas en détail les terribles combats que nous eûmes à soutenir devant une maison fortifiée, située sur le parcours; je ne dirai pas non plus à quel point l'on blessait nos chevaux, tandis que leur concours nous était inutile. Il est vrai que les cavaliers chargeaient les bataillons dans le but de les rompre, mais ils recevaient tant de flèches, de pieux et de pierres qu'il leur était impossible de rien faire de bon avec leurs armes; bien plus, s'ils arrivaient jusqu'à l'ennemi, celui-ci se laissait glisser dans l'eau de la lagune où il était en sûreté, protégé qu'il s'y trouvait contre les chevaux par différents obstacles dont il s'était ménagé l'appui, tandis que beaucoup d'autres Indiens se tenaient prêts à tuer nos montures avec leurs lances. Il en résultait que notre cavalerie nous était inutile.

Impossible de penser à mettre le feu quelque part et à détruire n'importe quoi de leurs défenses, puisque, comme je l'ai dit, les maisons sont dans l'eau et communiquent entre elles par des ponts-levis. Il était d'ailleurs fort dangereux d'essayer quoi que ce fût à la nage, parce qu'on lançait des terrasses trop de pierres et de moellons [...].

Nous arrivons cependant au grand temple des idoles; mais aussitôt plus de quatre mille Mexicains l'envahissent, sans compter les bataillons qui déjà s'y trouvaient, avec de longues lances, des pierres et des pieux. Ils se mettent en défense et nous empêchent pour un moment de monter, sans que tours, canons, arbalètes ni escopettes puissent nous frayer la route. Nos cavaliers se lançaient parfois à la charge, mais les pieds des chevaux glissaient sur les grandes dalles polies dont toute la cour était pavée et ils tombaient. D'autre part, nos adversaires, postés au haut du temple, en défendaient la montée, et des deux côtés des marches leur nombre était si considérable qu'il nous était impossible d'avancer, quoique chaque coup de canon en abattît douze ou quinze et que nous en missions beaucoup hors de combat avec nos estocades.

Nous résolûmes alors d'abandonner nos tours, qui d'ailleurs étaient déjà endommagées; nous revînmes à la charge et réussîmes à atteindre le haut du temple. C'est là que Cortés se montra, comme du reste il le fut toujours, un grand homme de guerre. Oh! quelle bataille nous y eûmes à soutenir! Quel spectacle de nous voir tous ruisseler de sang, criblés de blessures, avec quarante de nos soldats déjà morts! Malgré tout, Notre Seigneur voulut que nous arrivassions à l'endroit occupé par l'image de Notre Dame; mais nous ne l'y trouvâmes pas parce que, nous assura-t-on, Montezuma, à qui elle inspirait ou de la dévotion ou de la crainte, l'avait fait placer en sûreté. Nous mîmes le feu aux idoles et brûlâmes une certaine étendue de la grande salle avec Huichilobos et Tezcatepuca. Nous fûmes très bien secondés par les Tlascaltèques.

DIAZ DEL CASTILLO Bernal : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [1575],* Maspéro-La découverte (coll. la découverte), Paris, 1980, vol. II, pp. 144-145

Cortés et les Indiens

Extraits de la lettre troisième *envoyée par Cortés à Charles Quint et datée de mai 1522.*

Dans une de mes lettres, je disais à Votre Majesté que les habitants de ce pays me paraissaient beaucoup plus intelligents que ceux des îles, et que pour cette raison il paraissait injuste de les astreindre aux mêmes travaux que ceux des îles; et cependant, sans ce travail, les conquérants et les colons de cette Nouvelle-Espagne ne pourraient vivre. Et, pour ne pas assujettir ainsi les Indiens sans que les Espagnols eussent à en souffrir, j'ai pensé que Votre Majesté pourrait appliquer au secours de ces Indiens une partie des rentes qui appartiennent à Votre Altesse, et que ces ressources leur fussent distribuées de la manière la plus équitable, comme j'en ai parlé plusieurs fois à Votre Majesté; mais, vu les grandes et continuelles dépenses qu'entraîne le service de Votre Majesté, dépenses que nous devrions restreindre au lieu de les augmenter; vu le temps qui s'est écoulé dans cette longue campagne, les dettes que nous avons contractées à ce sujet et le retard apporté dans les affaires par les ordres attendus de Votre Majesté; et vu surtout les exigences des officiers de Votre Majesté et de tous les Espagnols, exigences auxquelles je ne pouvais me refuser je me suis trouvé forcé de livrer aux mains de mes compagnons les naturels et les seigneurs de ces contrées pour que, jusqu'à nouvel ordre de votre part, ces naturels et leurs seigneurs livrassent aux Espagnols dont ils devenaient les serviteurs tout ce qui était nécessaire à leur subsistance. Je pris ces décisions sur l'avis de personnes intelligentes et qui avaient l'expérience des choses du pays; et l'on ne pouvait prendre une mesure qui fût plus à propos, tant pour l'entretien des Espagnols que pour le maintien et le bon traitement des Indiens, suivant ce qu'auront à l'expliquer plus au long à Votre Majesté les procureurs qui vont partir de la Nouvelle-Espagne. Pour les habitations et fermes destinées à Votre Majesté, nous avons choisi dans les provinces les plus riches et parmi les villes les plus belles, je supplie Votre Majesté de vouloir bien approuver ce que j'ai cru devoir faire et me mander ce qui lui plaira le mieux.

CORTÉS Hernan : *La conquête du Mexique*, La Découverte, Paris, 1991, pp. 297-298

La conquête des Incas

La capture d'Atahuallpa par Pizarro

Le gouverneur voyant que le soleil allait se coucher, qu'Atabalipa ne bougeait pas et qu'il sortait toujours des troupes de son camp, lui envoya dire par un Espagnol d'entrer dans la place, et de venir le voir avant qu'il fût nuit. Quand le messager fut en présence d'Atabalipa, il le salua, lui fit signe de se rendre près du gouverneur; aussitôt le prince se mit en marche avec ses gens. Ceux qui formaient l'avant-garde avaient des armes cachées sous leurs chemises, c'étaient des espèces de juste-au-corps très-fort rembourrés de coton, des sacs de pierres à des frondes, ce qui prouvait leurs mauvaises intentions. Dès que l'avant-garde commença à entrer dans la place, une troupe d'Indiens, couverts d'une espèce de livrée de diverses couleurs disposées comme les cases d'un échiquier, marchait en tête pour balayer la route. Après eux venaient en chantant et en dansant trois autres pelotons vêtus d'une façon différente, puis une multitude de gens couverts d'armures, portant des couronnes d'or et d'argent. Au milieu d'eux était Atabalipa, dans une litière garnie de plumes de perroquets de toutes sortes de couleurs, et enrichie de lames d'or et d'argent. Un grand nombre d'Indiens le portaient sur leurs épaules; deux autres litières et deux hamacs, dans lesquels étaient les personnages principaux, le suivaient. Une multitude de gens divisés en colonne marchaient ensuite, et portaient des couronnes d'or et d'argent.

Aussitôt que les premiers corps furent entrés dans la place, ils s'éloignèrent et firent place aux autres. Quand Atabalipa fut arrivé au milieu, il fit arrêter tout le monde, et il ordonna que l'on continuât de tenir élevée sa litière et les autres. Il entrait toujours du monde dans la place : un chef indien de l'avant-garde monta à la forteresse où était l'artillerie, et leva deux fois une lance comme pour donner un signal. Dès que le gouverneur le vit, il demanda à frère Vincent de Valverde s'il voulait aller parler à Atabalipa avec un truchement : celui-ci y consentit et s'avança en tenant un crucifix d'une main et la Bible de l'autre. Il passa au milieu des Indiens, parvint jusqu'à Atabalipa, et s'exprima ainsi par la voix de son interprète : “ Je suis un prêtre de Dieu; j'enseigne aux chrétiens les choses du Seigneur, et je viens les enseigner à vous aussi; j'enseigne ce que Dieu nous a appris et ce qui est contenu dans ce livre. C'est en cette qualité que je te prie, de la part de Dieu et des chrétiens, d'être leur ami, car Dieu le veut, et tu t'en trouveras bien. Va parler au gouverneur qui t'attend. ” Atabalipa demanda qu'on lui donnât le livre pour le voir, et on le lui remit fermé. Comme il ne pouvait pas l'ouvrir, le religieux étendit le bras pour lui montrer comment il fallait s'y prendre. Atabalipa lui donna avec dédain un coup sur le bras, ne voulant pas le permettre; et en s'efforçant de l'ouvrir il y réussit. Il ne s'étonna pas de voir les caractères ni le papier, comme la autres Indiens, et il le jeta à cinq ou six pas de lui. Il répondit avec beaucoup d'orgueil et en ces termes au discours que le moine lui avait fait entendre par le truchement : “ Je suis bien instruit de ce que vous avez fait sur votre route, et comment vous avez traité mes caciques et pillé les maisons. ” Le frère Vincent lui répondit : “ Les chrétiens n'en ont pas agi ainsi : quelques Indiens ayant apporté des effets sans que le gouverneur en

fût instruit, il les a renvoyés. ” — “ Eh bien! reprit Atabalipa, je ne bougerai pas d'ici que vous ne m'ayez tout rendu. ” Le religieux retourna près du gouverneur avec cette réponse. Atabalipa se leva sur sa litière, et exhorta les siens à se tenir prêts. Le frère Vincent raconta au gouverneur ce qui s'était passé avec Atabalipa, et qu'il avait jeté à terre la sainte Écriture.

A l'instant même Pizarre revêtit une cuirasse rembourrée de coton, prit son épée, son bouclier, traversa au milieu des Indiens avec les Espagnols qu'il avait gardés près de lui, et courageusement, accompagné de quatre hommes, qui seuls avaient pu le suivre, il parvint jusqu'à la litière d'Atabalipa, puis, sans la moindre crainte il lui saisit le bras gauche en s'écriant : Santiago! Aussitôt l'on entendit les décharges de l'artillerie et le son des trompettes : toute la cavalerie et les fantassins sortirent. Dès que les Indiens virent galoper les chevaux, presque tous quittèrent la place, et s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils enfoncèrent une partie de l'enceinte de la ville, et un grand nombre tombèrent les uns sur les autres. Les cavaliers passèrent sur eux en les tuant et en les blessant, et ils poursuivirent les fuyards. L'infanterie chargea avec tant de furie ceux qui restèrent dans la place, qu'en peu de temps la plupart furent passés au fil de l'épée.

Cependant le gouverneur tenait toujours Atabalipa par le bras, ne pouvant pas le tirer en bas de son brancard parce qu'il était trop élevé. Les Espagnols tuèrent assez de porteurs pour que la litière tombât, et si le gouverneur n'avait pas protégé Atabalipa, cette fois ce barbare aurait expié toutes les cruautés qu'il avait commises. En le défendant il fut légèrement blessé à la main.

Pendant toute l'action aucun Indien ne fit usage de ses armes contre les Espagnols, tant fut grande leur épouvante en voyant Pizarre au milieu d'eux, le galop des chevaux, et en entendant tout à coup les décharges de l'artillerie. C'étaient des choses nouvelles pour eux, et ils cherchèrent plutôt à s'enfuir qu'à combattre.

Ceux qui portaient la litière d'Atabalipa semblaient être des chefs; tous furent tués, ainsi que ceux qui étaient dans les litières et dans les hamacs. Il y avait dans ces litières un grand seigneur qui remplissait près d'Atabalipa l'office d'écuyer, et qu'il estimait beaucoup; les autres étaient aussi des personnages puissants et ses conseillers. Le cacique de Cajamarca fut massacré, un grand nombre de chefs moururent aussi, mais on n'en tint pas compte, car il y en avait une multitude. Tous ceux qui composaient la garde étaient des gens de distinction. Le gouverneur retourna à son habitation avec son prisonnier, dépouillé de ses vêtements que les Espagnols lui avaient arrachés en essayant de le faire descendre de sa litière.

C'est une chose merveilleuse de voir un prince si grand et si puissant fait prisonnier en si peu de temps.

JEREZ Francisco : *Relation véridique de la conquête du Pérou* (1534), ouvrage revu et examiné par ordre de Messieurs les Inquisiteurs Séville [1547], Ed. Métailié, Paris, 1982.

Les Espagnols au Pérou, le témoignage de Marcos de Niza

J'ai entre les mains la déclaration d'un religieux franciscain qui était présent lors des premières expéditions du Pérou; elle est signée de la main et certifiée par l'évêque de Mexico, de même que plusieurs autres exemplaires de la même pièce, que ce missionnaire adressa au gouvernement et à différentes personnes du royaume d'Espagne : je crois qu'elle mérite d'être connue, et je vais l'ajouter à cette partie de mon mémoire.

“ Je soussigné, Marcos de Niza, de l'ordre de Saint-François, commissaire inspecteur des religieux du même ordre dans les provinces du Pérou, l'un des premiers prêtres qui sont entrés avec les premiers chrétiens dans lesdites provinces, déclare ce qui suit, afin de rendre un

véritable témoignage sur ce que j'ai vu dans ce royaume, surtout à l'égard du traitement qu'ont subi les Indiens et des conquêtes qu'on a faites sur eux.

Premièrement, je sais par une expérience bien certaine que les habitants du Pérou sont le peuple le plus bienveillant que j'aie rencontré parmi les Indiens, ainsi que l'allié et l'ami des chrétiens. Je les ai vus donner de l'or en abondance aux Espagnols, ainsi que de l'argent, des pierres précieuses, et tout ce qui leur était demandé lorsqu'ils l'avaient en leur pouvoir; ils ont rendu aux Espagnols toutes sortes de bons services; jamais ils n'ont montré de dispositions hostiles tant qu'on ne les a pas irrités par de mauvais traitements et des cruautés; mais au contraire, ils ont toujours reçu les Espagnols dans leurs villes et villages avec la plus grande bienveillance, et leur ont fourni des vivres, ainsi que tous les esclaves, hommes et femmes, dont ils avaient besoin pour leur service.

Item. J'ai été témoin et je déclare que c'est sans motif que les Espagnols, après avoir pénétré dans le Pérou, extorqué au grand cacique Atabaliba plus de deux millions de castellanos d'or, et s'être établis sans opposition et même avec le consentement des Indiens dans les pays qu'ils avaient conquis, ont fait périr dans le feu ce grand monarque, et son capitaine général Cochilimaca, qui était venu sans armes au-devant des Espagnols avec les principaux sujets de son souverain.

Item. Quelques jours après ils brûlèrent aussi Chamba, l'un des premiers seigneurs de la province de Quito, sans avoir le moindre reproche à lui faire. Ils firent subir, également sans aucun motif, le même supplice à Chapera, seigneur des Canariens.

Item. Ils ont brûlé les pieds et donné la torture à un grand seigneur de Quito, nommé Albis, pour apprendre de lui dans quel endroit le roi Atabaliba avait caché son trésor, quoique selon les apparences il n'en sût rien.

Item. A Quito ils ont fait mourir dans les flammes Cozopanga, gouverneur de toutes la provinces de ce royaume, pour n'avoir pu satisfaire aux réquisitions qui lui furent faites par Sébastien Benalcazar, l'un des capitaines du commandant, ni fournir autant d'or qu'on lui en avait demandé; et beaucoup de caciques et d'habitants considérables ont souffert le même supplice. Les discours que tenaient les Espagnols m'ont prouvé dans cette circonstance qu'ils ne voulaient pas laisser un seul cacique dans le pays.

Item. Les Espagnols arrêtèrent un jour une foule d'Indiens et en remplirent trois grandes maisons; ils y mirent ensuite le feu, et tous ces malheureux y périrent sans avoir rien fait pour mériter un si horrible tourment. Ce fut dans cette circonstance qu'un prêtre espagnol, nommé Ocaña, ayant sauvé des flammes un jeune Indien, un autre Espagnol l'arracha de ses mains et le poussa dans le feu, où il fut consumé avec les autres. Le monstre, retournant le même jour au camp, fut frappé de mort subite sur le chemin : j'opinai pour qu'il fût privé de la sépulture.

Item. J'ai vu des Espagnols lâcher des chiens sur les habitants pour les faire mettre en pièces, et fatiguer ces animaux à cet infâme exercice.

Item. J'ai vu brûler tant de maisons et de villages qu'il me serait impossible d'en dire le nombre.

Item. J'ai vu les Espagnols prendre par les bras les enfants à la mamelle, et les lancer aussi loin qu'ils pouvaient comme des pierres.

Je déclare également qu'ils commettaient d'autres violences sans aucun sujet, ce qui me glaçait d'effroi, et le nombre en est infini.

Item. J'ai vu les Espagnols attirer les caciques et les principaux Indiens en leur promettant paix et sûreté, et les livrer aux flammes lorsqu'ils étaient tombés entre leurs mains.

Ils en ont brûlé deux en ma présence, l'un à Andon et l'autre à Tumbala; et tous mes efforts pour les en détourner furent inutiles.

Je déclare devant Dieu, et suivant ma conscience, que par tout ce qui s'est passé sous mes yeux il m'a paru qu'il ne fallait pas chercher ailleurs que dans ces horribles traitements la cause de la révolte et de l'insurrection des habitants du Pérou, poussés à cette extrémité par tant de causes. On ne leur a jamais tenu compte de la vérité; jamais on n'a été fidèle à la parole qu'on leur avait donnée; mais, au mépris de la raison et de la justice, on les a tyranniquement détruits, eux et leur pays; et à la vue du sort qu'on leur destinait une foule d'entre eux ont mieux aimé se donner la mort que de l'attendre.

Item. J'atteste que, suivant la déclaration des Indiens, il y a plus d'or caché dans la terre qu'entre les mains des ravisseurs : les

injustices et les cruautés dont les Péruviens ont à se plaindre sont cause qu'ils ont toujours refusé de le découvrir, et tant qu'on les maltraitera ils continueront d'en faire un mystère; je suis même persuadé qu'ils suivront l'exemple de ceux qui sont morts avec leur secret. Tout ce qui s'est passé est un grand crime contre Dieu, une félonie et une usurpation envers le roi, puisqu'il en est résulté la perte d'un pays assez riche pour faire vivre l'Espagne tout entière, et qu'il sera, suivant moi, bien difficile de la réparer. ”

Telle est la déclaration de F. Marco de Niza, commissaire provincial des moines franciscains d'Amérique, confirmée par l'évêque même de Mexico, qui y a mis sa signature.

Il faut remarquer que Marcos ne parle ici que des choses qui se sont passées dans une étendue de cent lieues de territoire pendant la première année de l'invasion du Pérou, et qu'il n'y avait alors dans ce pays qu'un très petit nombre d'Espagnols; mais aussitôt que le bruit se fut répandu que cette contrée était très riche en métaux précieux, il se forma un grand nombre d'expéditions espagnoles, dont l'ensemble n'offrait pas moins de cinq mille soldats, qui furent divisés de manière à occuper toutes les provinces de l'immense empire qu'on avait envahi.

Ces bandes, ainsi partagées, ont pillé et ravagé plus de sept cents lieues de pays, et anéanti sa population. Si, pendant la première année, les cent lieues du Pérou dont on vient de parler furent le théâtre de tant de calamités, que l'on juge de ce qu'a dû souffrir tout cet empire pendant dix années d'oppression! Non seulement la férocité des brigands espagnols ne s'est point ralentie avec les années, mais elle a pris de nouvelles forces à chaque nouvelle invasion; aussi je crois fermement que la fureur et la cupidité des conquérants y ont fait périr plus de quatre millions d'hommes. J'ajoute que ce système est encore en vigueur, et cause les mêmes désastres.

Il y a peu de temps qu'après avoir exercé leur tyrannie sur l'Inca [Manco], l'un des rois du Pérou, ils ne lui laissèrent d'autre parti que de se révolter contre le joug qu'ils voulaient lui imposer au nom du roi d'Espagne. Pendant la guerre la femme de ce prince, qui était enceinte et ne pouvait le suivre, tomba entre leurs mains, et les barbares, au mépris de toutes les lois divines et humaines, firent mourir cette reine pour rendre plus cruelles les douleurs de son mari. S'il fallait raconter tout ce que les Espagnols ont commis de barbaries et de crimes dans le Pérou, que de volumes on aurait à écrire! et cependant ces calamités ne sont presque rien si on les compare à ce qu'on avait vu auparavant dans les autres parties de l'Amérique.

DE LAS CASAS Bartolomé : *Très brève relation de la destruction des Indes* (1552), Traduction J. A. Llorente.

Images de la conquête

Conquista • En los baños estaba Atagualpa Inga • Sebastián de Balcázar. (Benalcázar) • Hernando Pizarro • en los baños de Cajamarca.

Conquista • Atagualpa Inga está en la ciudad de Cajamarca en su trono, Usno Almagro • Felipe Indio, lengua • Pizarro • Fray Vicente [Valverde] • Usno, trono. Asiento del Inga • se sienta Atagualpa Inga en su trono.

Conquista • preso Atagualpa Inga • guarda • preso Atagualpa en la ciudad de Cajamarca • Atagualpa Inga dijo a don Francisco Pizarro que leyese un escrito, dijo que no sabia y dijo que leyese un soldado y leyó, dijo Atagualpa [falta una línea en la edición facsimilar].

Conquista • córtanle la cabeza a Atagualpa Inga, umanta cuchun. Murió Atagualpa en la ciudad de Cajamarca.

GUAMAN POMA DE AYALA Felipe : *Nueva coronica y buen gobierno [XVIe]*, Mexico, Fonda de Cultura Economica, 1993, vol. 1, pp. 290, 292, 294, 297

Bilan de la conquête

Las Casas, très brève relation sur la destruction des Indes

Tout ce qu'on a découvert jusqu'en 1541 ressemble à une ruche : on dirait que Dieu a voulu mettre dans ces terres la plus grande quantité de l'espèce humaine.

Tous ces peuples, innombrables, universels, divers, Dieu les a créés simples, sans malveillance ni duplicité, très fidèles envers leurs seigneurs naturels et envers les chrétiens qu'ils servent : plus humbles, plus patients, plus pacifiques et plus tranquilles que quiconque au monde, ils sont ennemis des rixes et du tapage, des querelles et des batailles. Ils n'ont ni rancœur, ni haine, et ne cherchent pas à se venger. Ce sont également des gens d'un tempérament particulièrement délicat, faible, mou : ils supportent difficilement les travaux et meurent très facilement de n'importe quelle maladie. Chez eux, même ceux qui sont de souche paysanne sont d'une santé plus délicate que, chez nous, les fils de princes et de seigneurs, élevés dans l'aisance et la vie facile. Ce sont aussi des gens très pauvres, qui possèdent peu et ne veulent pas posséder de biens temporels : c'est pourquoi ils ne sont ni orgueilleux, ni ambitieux, ni cupides. Leur nourriture est aussi réduite, aussi quelconque, aussi pauvre que celle des saints Pères au désert. Ils vont tout nus et n'ont pour tout vêtement qu'un pagne. Ils se couvrent, au mieux, d'une couverture en coton, d'une aune et demie à deux aunes carrées. Ils couchent sur une natte et, au mieux, ils dorment dans des filets suspendus, appelés hamacs dans la langue de l'île Espagnole. Ils ont l'entendement clair, libre et vivant; ils peuvent recevoir docilement tout bon enseignement. Ils sont très aptes à recevoir notre sainte foi catholique et à adopter des moeurs vertueuses : aucun peuple créé par Dieu dans le monde n'a moins d'obstacles à vaincre en vue de ce résultat. Et, une fois qu'ils commencent à avoir une idée des choses de la foi, à les connaître et à pratiquer les sacrements et, le culte divin, ils deviennent si embêtants que les religieux ont vraiment besoin, pour les supporter, d'être dotés par Dieu d'une dose considérable de patience. Finalement, depuis bien des années et très souvent, j'ai entendu beaucoup d'Espagnols n'appartenant pas au clergé obligés de reconnaître la bonté visible chez ces peuples. Vraiment, si ces gens avaient connu Dieu, ils auraient été les plus heureux du monde.

C'est chez ces douces brebis, pourvues par leur Créateur des qualités citées, que les Espagnols, dès qu'ils eurent appris leur existence, ont pénétré, tels des loups, des tigres et des lions très cruels et n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours. Et, depuis quarante ans, ainsi qu'à l'heure actuelle, ils ne font que les mettre en pièces, les tuer, les plonger dans l'angoisse, les affliger, les tourmenter et les détruire par des actes de cruauté étranges, nouveaux, variés, jamais vus, ni lus, ni entendus. Certains de ces actes seront évoqués par la suite, car il y en a eu tellement que, sur trois millions d'âmes que nous avons vus dans l'île Espagnole, il n'en reste pas deux cents aujourd'hui. L'île de Cuba est presque aussi longue que la distance qui va de Valladolid à Rome : aujourd'hui, elle est presque entièrement dépeuplée. Les îles de San Juan et de la Jamaïque, très grandes, très heureuses et très jolies, sont toutes deux dévastées. Les îles Lucayes, situées au nord de l'Espagnole et

de Cuba, sont une soixantaine avec celles appelées des Géants et d'autres grandes et petites. La pire d'entre elles est plus belle et plus fertile que le jardin du roi de Séville : c'est la meilleure terre du monde. On y trouvait plus de cinq cent mille âmes : aujourd'hui, il n'y a plus un seul être vivant. Tous ont été tués pendant leur transfert à l'île Espagnole ou à la suite de celui-ci, entraîné par la disparition des indigènes de l'île Espagnole [...].

En ce qui concerne la grande Terre Ferme, [...] nous allons donner un chiffre très sûr et très véridique : en quarante ans, par suite de la tyrannie et des actions infernales et injustes des chrétiens, douze millions d'âmes, hommes, femmes et enfants sont morts. Et, à vrai dire, je crois, et je ne pense pas me tromper, qu'il y en a plus de quinze millions.

Ceux qui sont allés là-bas et qui se prétendent chrétiens ont, généralement, deux manières d'extirper et de rayer de la face de la terre ces malheureuses nations. L'une, c'est la guerre, injuste, cruelle, sanglante et tyrannique. Elle tue tous ceux qui pourraient vouloir la liberté, aspirer ou penser à celle-ci, chercher à sortir des tourments subis, c'est-à-dire les seigneurs indigènes et les hommes, car en général la guerre ne laisse la vie sauve qu'aux jeunes et aux femmes. L'autre intervient ensuite : c'est l'esclavage le plus dur, le plus horrible, le plus rude que jamais hommes ou bêtes ont pu supporter. De ces deux formes de tyrannie infernale découlent ou dérivent les autres et différentes manières, qui varient à l'infini, de massacrer ces peuples.

Pourquoi les chrétiens ont-ils tué et détruit un pareil nombre d'âmes? Seulement pour avoir de l'or, se gonfler de richesses en quelques jours et parvenir à des situations très élevées, sans rapport avec leurs personnes [...]. Ils traitent ces gens, je ne dis pas comme des bêtes (plût au ciel qu'ils les eussent traités et considérés comme des bêtes !) mais comme du fumier sur une place de village et même moins que cela. C'est ainsi qu'ils prennent soin de leurs vies et de leurs âmes : aussi tous ces millions de gens cités sont-ils morts sans foi et dépourvus de sacrements. Or, il y a une vérité notoire et vérifiée, connue et reconnue par tous, même par les tyrans et par les assassins : c'est que jamais les habitants de toutes les Indes n'ont fait le moindre mal aux chrétiens. Bien au contraire, ils les ont considérés comme venus du ciel jusqu'au moment où les chrétiens leur ont fait subir, maintes fois, d'innombrables maux, des vols, des morts, des violences, des vexations [...].

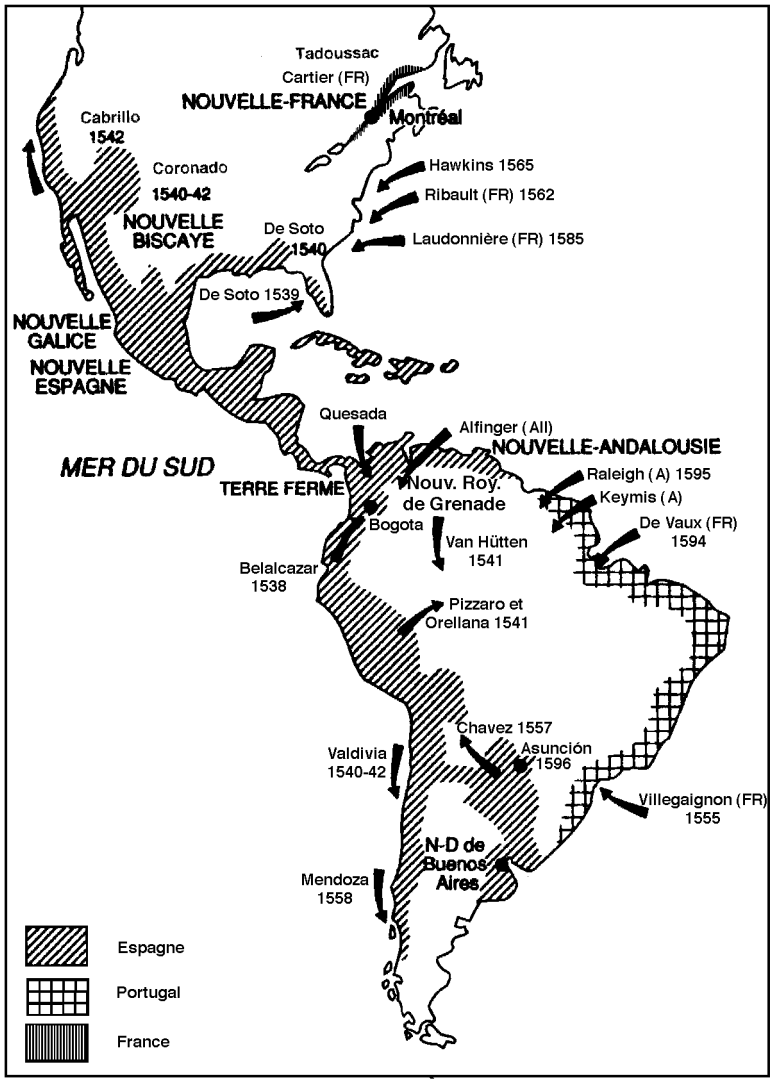
Les Indiens ont alors commencé à chercher le moyen de chasser les chrétiens de leurs terres; ils se sont armés, mais leurs armes sont plutôt faibles, peu offensives, peu résistantes, encore moins défensives : aussi toutes leurs guerres sont-elles à peine plus que des joutes, voire des jeux d'enfants, d'ici. Les chrétiens, avec leurs chevaux, leurs épées et leurs lances, ont commencé les tueries et les actes cruels, étrangers aux Indiens. Ils entraient dans les villages et ils éventraient et mettaient en pièces les enfants, les vieillards, les femmes enceintes ou accouchées, sans négliger personne comme s'ils attaquaient des agneaux réfugiés dans leurs bergeries. Ils faisaient des paris à qui fendrait un homme en deux d'un coup de couteau, à qui couperait une tête d'un coup de pointe ou à qui mettrait à nu des entrailles. Ils arrachaient les bébés du sein de leurs mères, les prenaient par les pieds et leur fracassaient la tête contre les rochers. D'autres jetaient les bébés dans les fleuves en les lançant par-dessus leurs épaules; ils riaient, s'esclaffaient et, lorsque le bébé tombait dans l'eau, ils disaient : “ Tu frétilles, mon bon? ” Parfois, ils embrochaient mère et enfant ensemble en y ajoutant tous ceux qui se trouvaient devant eux. Ils faisaient de longues potences, où les pieds touchaient presque terre et, par groupes de treize, en l'honneur de notre Rédempteur et des douze Apôtres, ils mettaient du bois et du feu et brûlaient vifs les Indiens. D'autres attachaient de la paille sèche au corps des Indiens, y mettaient le feu et les brûlaient de la sorte. A d'autres et à tous ceux qu'ils voulaient prendre en vie, ils coupaient les deux mains. Et ces Indiens avaient les deux mains pendantes et ils s'entendaient dire : “ Allez porter les lettres ”, c'est-à-dire de communiquer les nouvelles aux gens qui s'étaient enfuis dans les bois. Les nobles et les seigneurs étaient généralement tués de cette manière : sur des grils faits de baguettes posées sur des fourches, ils étaient attachés. Les chrétiens mettaient dessous un feu doux : les suppliciés, poussant des cris au milieu de ces tortures affreuses, rendaient l'âme peu à peu.

DE LAS CASAS Bartolomé : *Très brève relation sur la destruction des Indes [1541-1552]*, Mouton

(Archontes 2), Paris, La Haye, 1974, pp. 23 ss

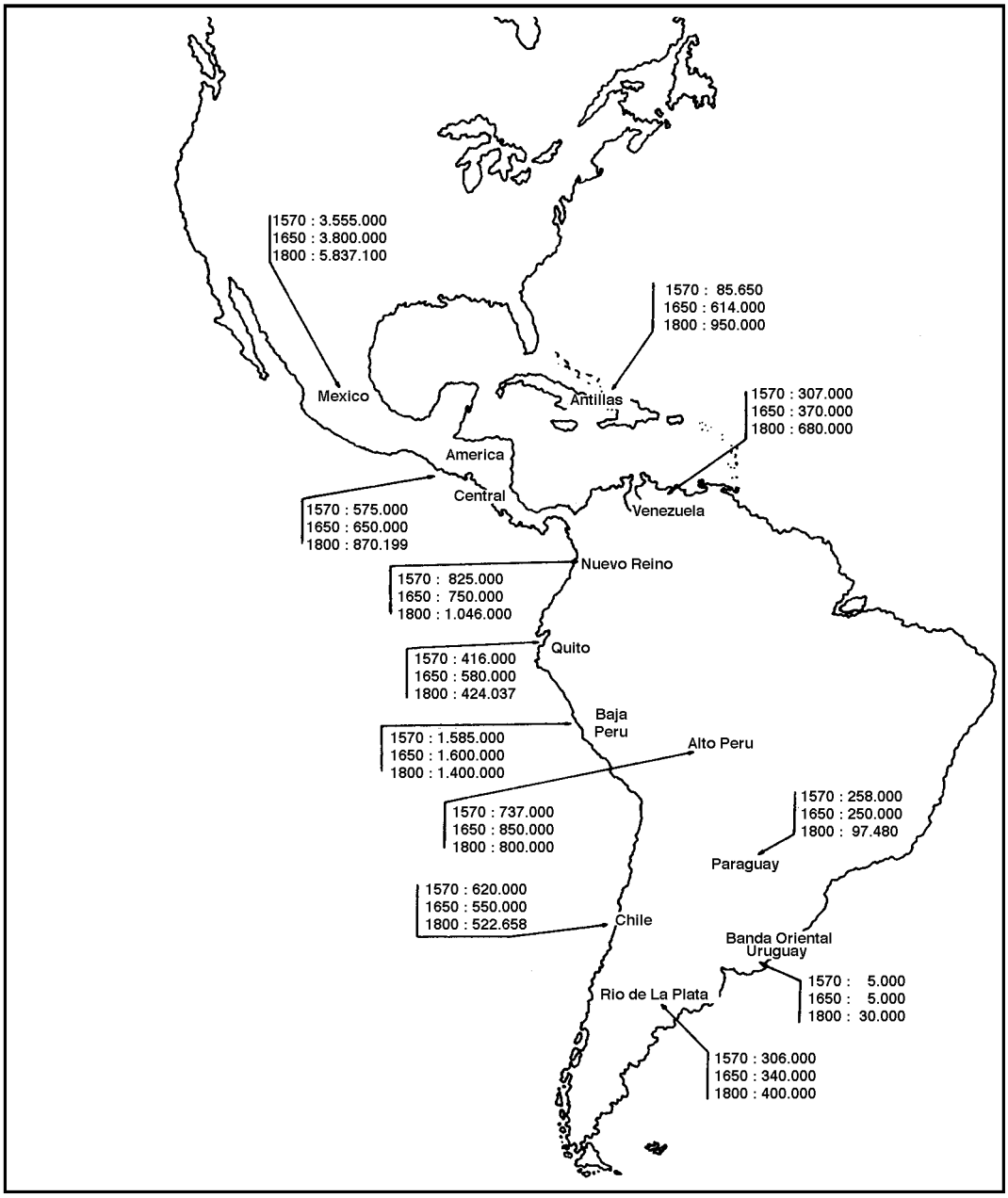
La colonisation

La présence européenne en Amérique vers 1560



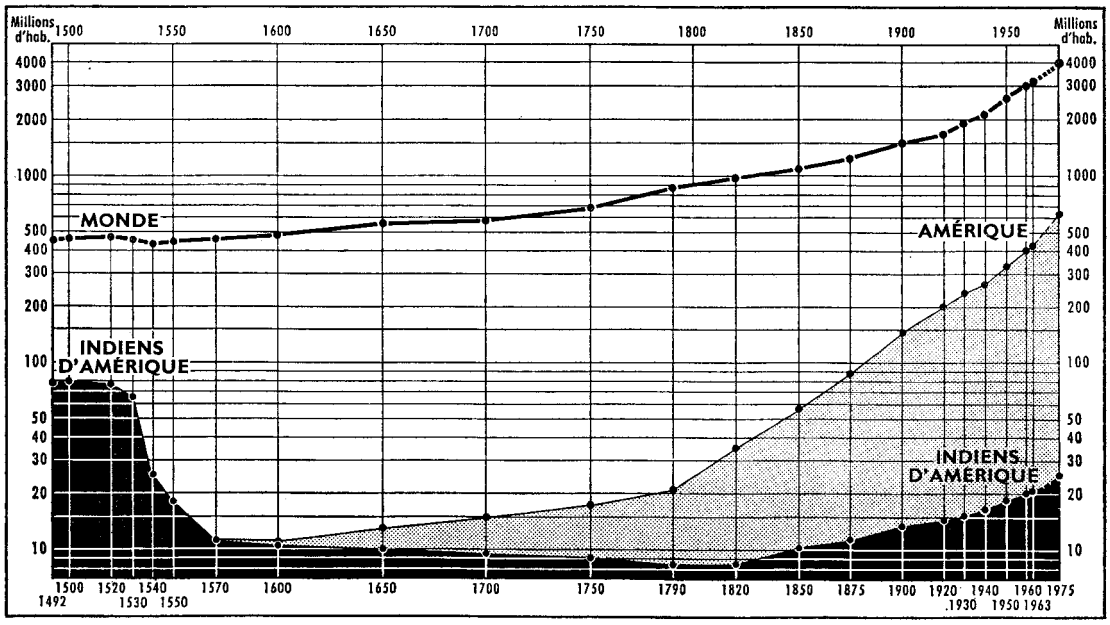
GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 246

Évolution démographique des centres de peuplement espagnol en Amérique



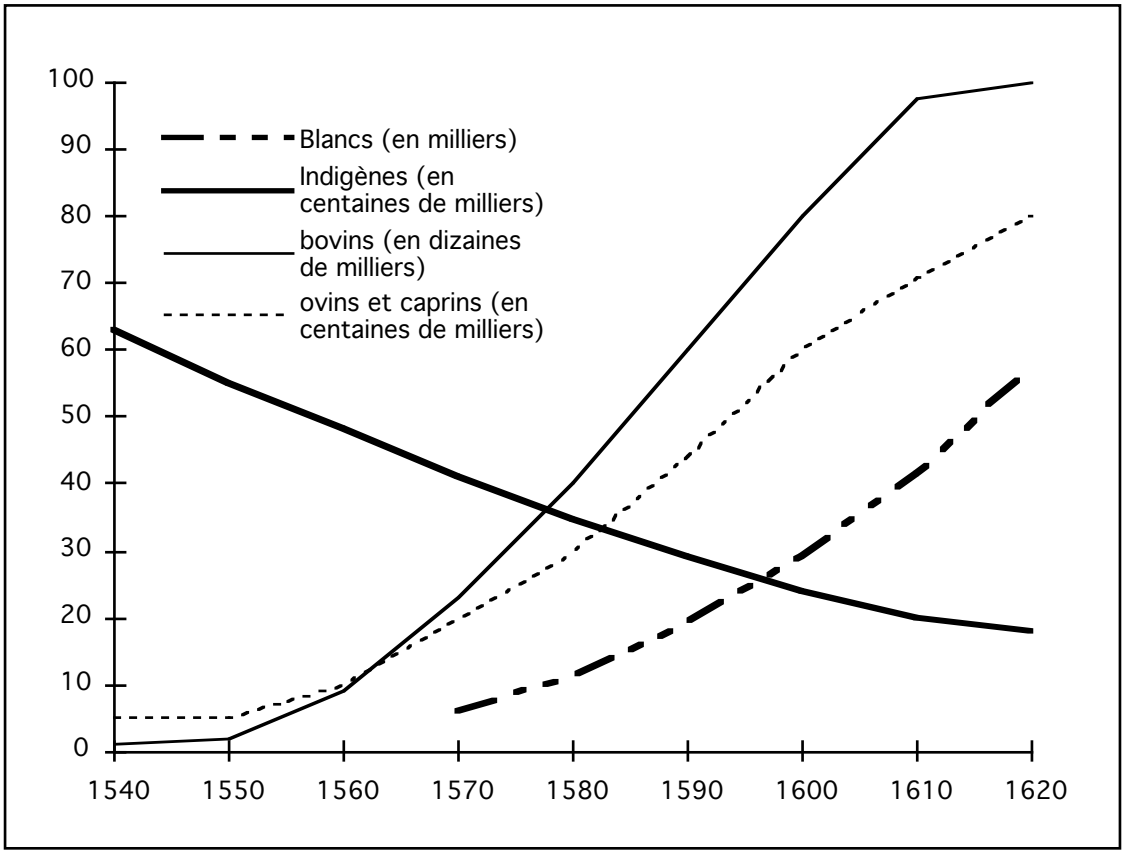
GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 248

Évolution comparée de la population en Amérique et dans le monde



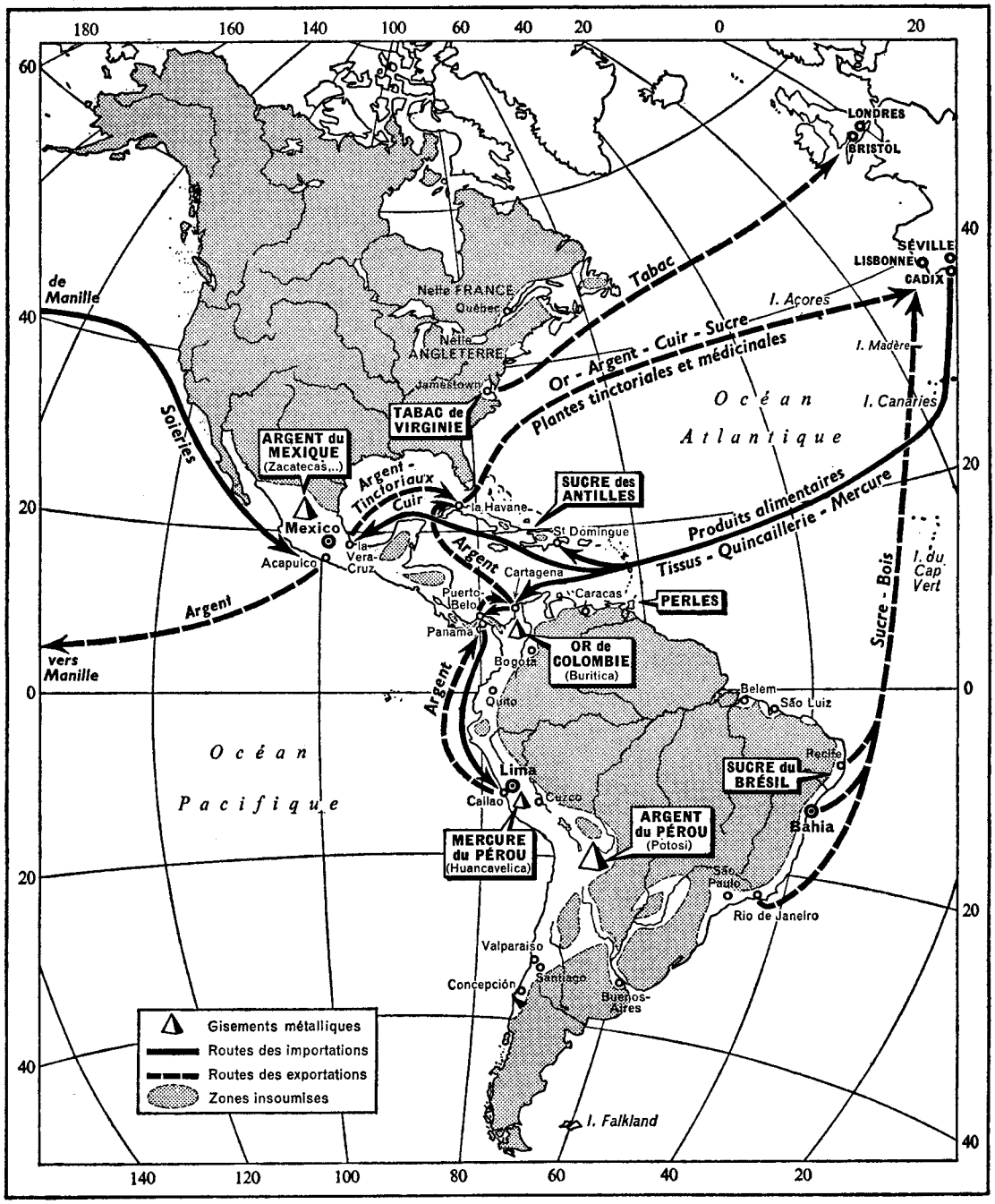
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 22

Le bétail chasse l'homme



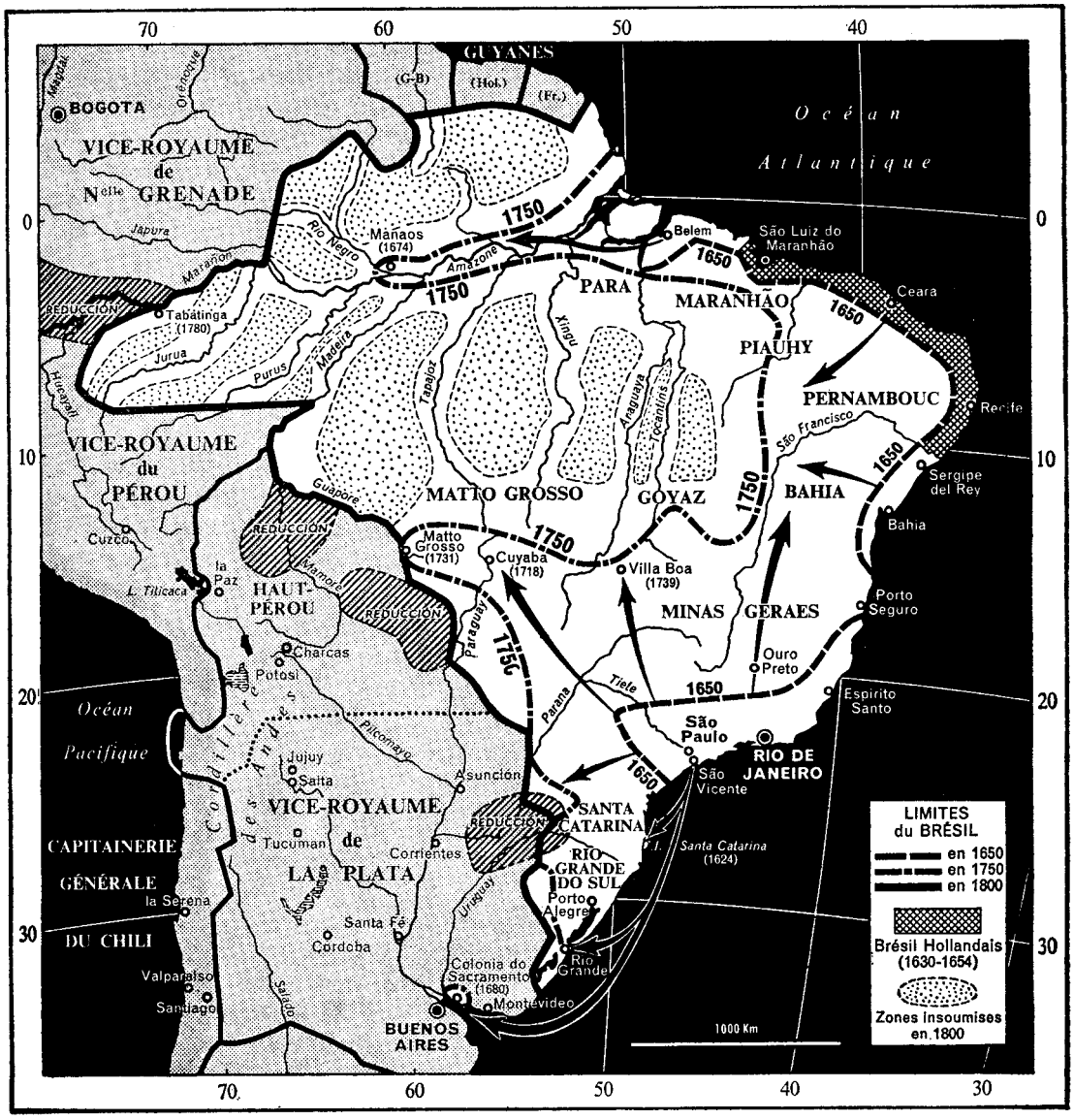
CHAUNU Pierre : *Les Amériques*, A. Colin (U Prisme), 1976, p. 139

L'économie coloniale de l'Amérique vers 1620



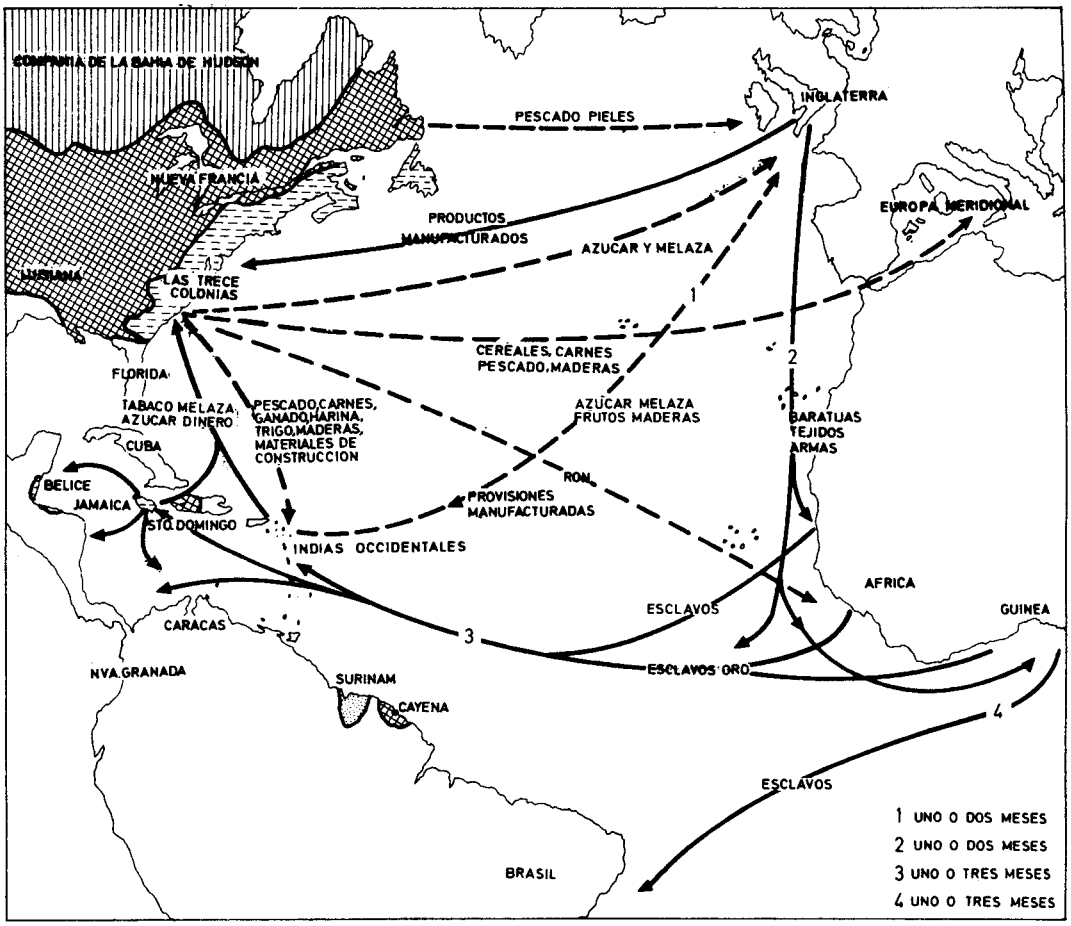
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 105

L'expansion brésilienne



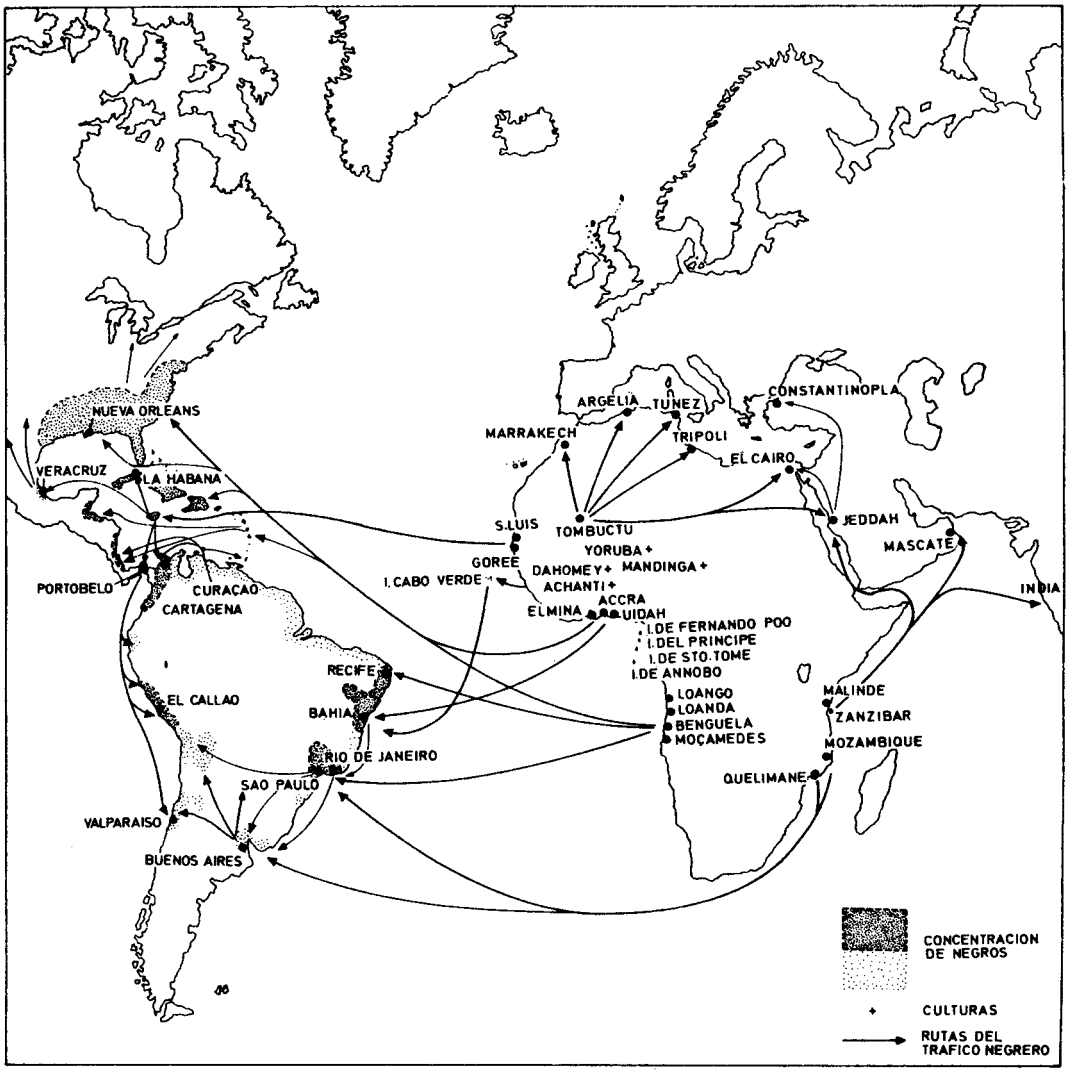
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 135

Le commerce triangulaire



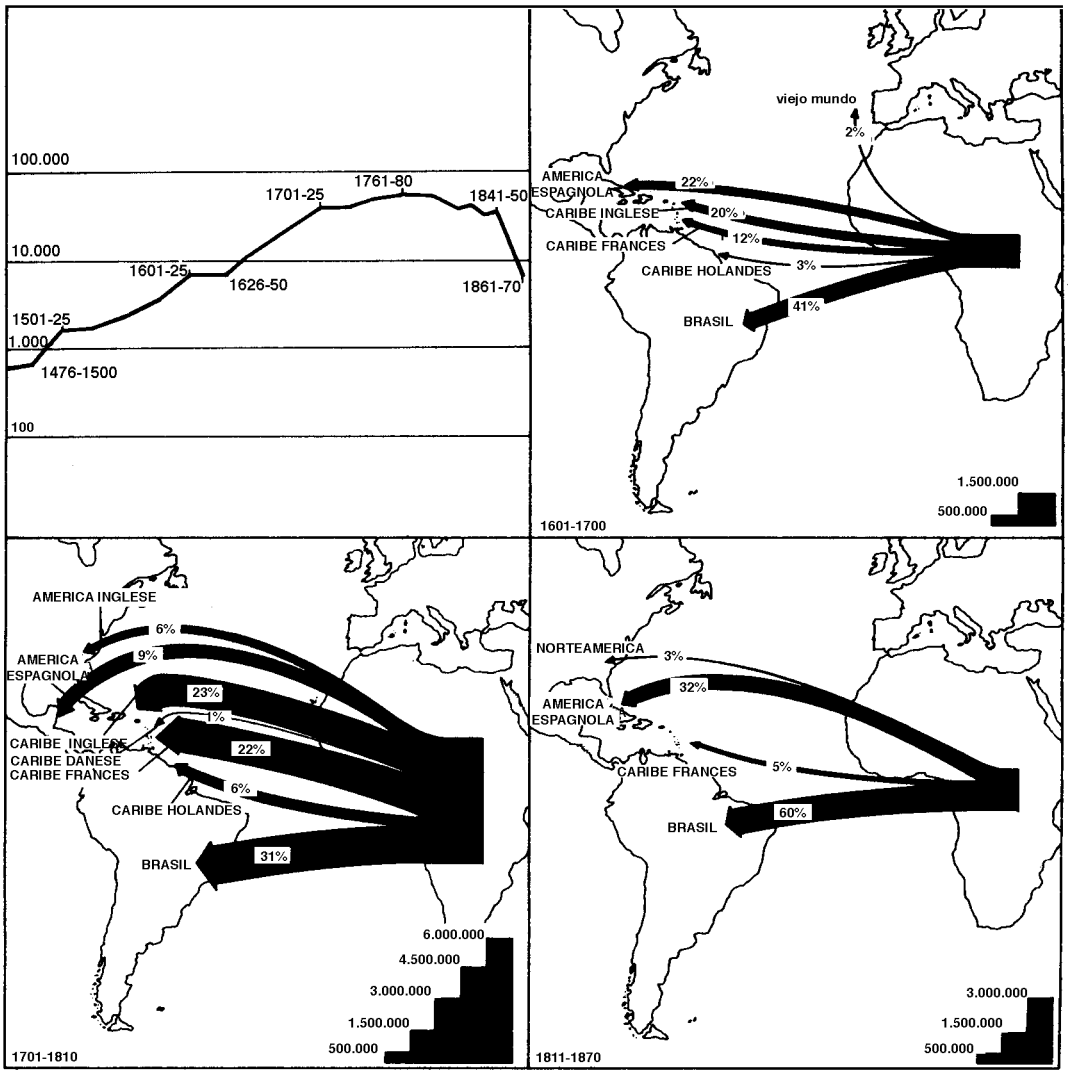
GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 250

Routes du commerce négrier



GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 251

Volume du trafic négrier



d'après Philip Curtin in *The Atlantic Slave Trate* cité in GOMEZ Thomas, ITAMAR Olivares : *La formation de l'Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 249

L'Amérique vers 1800

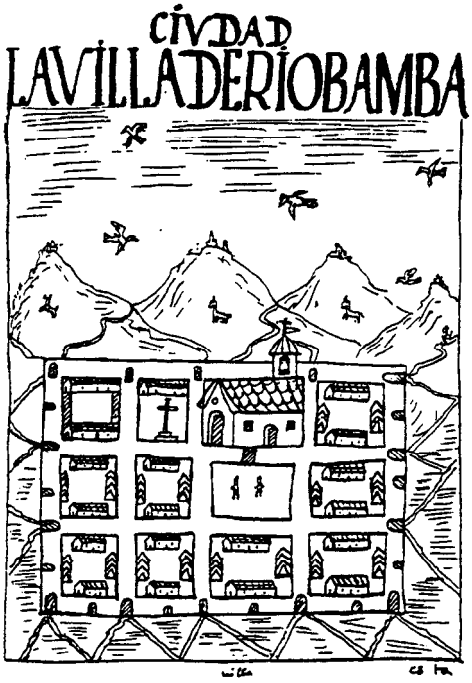
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 167

Images de l'acculturation

Padre • Fraile dominico, muy colérico y soberbioso, que ajunta solteras y viudas, diciendo que están amancebadas, las ajunta en su casa, y las hace hilar, tejer ropa de cumbe y auasca, en todo el reino, en las doctrinas • doctrina.

Padre • los padres de la Compañía de Jesús, santos hombres en todo el mundo, que aman y hacen caridad, y dan lo que tienen a los pobres, más en este reino • confiésame padre de todos mis pecados, no me preguntes de las guacas, ídolos y por amor de Jesucristo y de su madre Santa María, absólveme y no me eches por la puerta, ten misericordia de mi ánima • si los dichos Reverendos Padres fuesen doctrinando evangelios, y predicasen pasiones de Jesucristo, y de la Virgen María, y de todos los santos, y día del juicio, y de la sagrada escritura, no se huirían los indios, pero tratan de si acas(...) [texto incompleto].

Maestros • Los maestros de coro y de escuela de este reino, tributario, • Francisco de Palacios de Lunaguaná [recuadro: 'sepan cuantos'] • doctrina.



Ciudad • la villa de Riobamba • villa.

GUAMAN POMA DE AYALA Felipe : *Nueva coronica y buen gobierno [XVIe]*, Mexico, Fonda de Cultura Economica, 1993, vol. 2, pp. 522, 515, 544, 821

La conversion des Indiens

“ Nous nous sommes rendu compte, amis bien-aimés, non par ouï-dire mais par ce que nous avons vu de nos propres yeux, que vous ne connaissez pas le seul vrai Dieu, principe de toute vie, que vous ne le craignez ni ne le respectez. Qui plus est, chaque jour et chaque nuit vous l'offensez de mille et une manières. Pour cette raison, vous avez encouru son ire et sa disgrâce. Il est rempli de courroux à votre encontre. C'est pour cela qu'il a envoyé au-devant de vous ses vassaux, les Espagnols, pour qu'ils vous châtient et vous fassent souffrir le prix de vos innombrables péchés passés et présents.

Quant à nous, le grand Prêtre du monde entier nous a envoyés ici pour que nous vous apprenions comment apaiser le seul vrai Dieu afin qu'il ne vous détruise pas. S'il nous a envoyés, ce n'est aucunement dans un but temporel; c'est seulement pour l'amour qu'il vous porte, c'est seulement pour vous accorder sa miséricorde. Nous n'attendons aucune rétribution de votre part, nous ne voulons pas nous enrichir, car tel est le commandement de notre Seigneur Dieu : aimons-nous les uns les autres et entraidons-nous dans le désintéressement total [...].

C'est le contenu de ce livre divin que nous venons vous prêcher; car vous qui habitez ce pays, vous n'en avez jamais entendu parler. Et sachez que par le monde il n'existe aucune autre doctrine ni aucun autre enseignement susceptible d'apporter le salut aux hommes [...]. ”

Quand les douze religieux eurent fini ce premier discours adressé aux seigneurs de Mexico, l'un d'entre eux se leva et avec la plus grande courtoisie et la plus grande civilité répondit en ces termes :

“ Seigneurs soyez les bienvenus. Nous nous réjouissons de votre venue en notre ville; nous sommes tous vos serviteurs et nous vous offrons tout ce que nous avons; nous savons que vous êtes venus des nuées, d'entre le nuage du ciel [...].

Qu'allons-nous pouvoir dire en votre présence? Quelles paroles allons-nous pouvoir vous adresser qui soient dignes d'être entendues de personnes telles que vous? [...] Ne soyez pas peinés, seigneurs, de notre désir d'examiner avec délicatesse et curiosité les divins secrets, car nous désirons effectivement, non sans une certaine témérité, entrouvrir le coffret aux richesses pour regarder à la dérobée ce qu'il y a dedans.

Vous nous avez dit que nous ne connaissons pas celui par qui nous vivons et existons et qui est le Seigneur du ciel et de la terre. De même, vous dites que ceux que nous adorons ne sont pas des dieux. Cette façon de parler est pour nous tout à fait neuve et nous paraît fort scandaleuse. Nous sommes épouvantés d'entendre dire de telles choses. En vérité, nos parents qui nous ont engendrés et éduqués ne nous ont jamais dit ça. Au contraire, cela fait longtemps que nos ancêtres nous ont légué la coutume d'adorer nos dieux; et ils y ont cru et ont été fidèles à leur culte aussi longtemps qu'ils ont vécu sur la terre. Ce sont eux qui nous ont appris la façon de les honorer. Et toutes les cérémonies, tous les sacrifices que nous faisons, ce sont eux qui nous les ont enseignés. Ils nous ont toujours dit que c'est grâce à ces dieux que nous vivons et existons et que ces dieux ont bien mérité que nous leur ayons été dévoués depuis d'innombrables siècles, avant même que ne commence à resplendir le soleil. Nos ancêtres nous ont appris que ces dieux que nous adorons nous procurent toutes les subsistances nécessaires à la vie corporelle : le maïs, les haricots, l'amarante, la sauge, etc. C'est à eux que nous demandons la pluie pour que croissent les produits de la terre.

Ces dieux qui sont les nôtres sont fort riches; ils jouissent de toutes les délices et possèdent toutes les richesses. Ils habitent des lieux enchanteurs, toujours remplis de fleurs, de verdure et d'ombrages, où l'on ignore la faim, la pauvreté et la maladie. (Ce lieu inaccessible aux humains s'appelle Tlalocan). Ce sont eux qui confèrent les honneurs et les dignités, qui

octroient le pouvoir et les royaumes, l'or et l'argent, les pierres fines et les plumes précieuses.

Nul ne sait quand ces dieux ont commencé à être honorés, adorés et révérés; la mémoire de ce temps s'est effacée. Peut-être était-ce il y a un siècle ou deux, à cette époque reculée où le temps n'était pas encore compté et où commencèrent à briller des lieux devenus fameux par les miracles qui s'y produisirent, ces lieux sacrés qui ont nom Tula, Uapalcalco, Xochatlapan, Tamoanchan, Youalli ichan, Teotihuacan[1] . Les habitants de ces lieux ont régné sur le monde entier, ils ont fait rayonner l'honneur et la gloire de leurs royaumes.

Ce serait pure déraison de détruire nous-mêmes les lois et les coutumes anciennes que nous ont léguées les premiers habitants de cette terre, les Chichimèques, les Toltèques, les Colhua, les Tépanèques. Nous sommes nés dans la foi de ces dieux, nous avons été élevés dans ce culte. Nous y sommes habitués et nous avons cette croyance imprimée dans nos cœurs [...]. "

Les Douze leur répondirent en ces termes : " Vous ne devez point être peinés, ni épouvantés par ce que nous vous avons dit, chers amis, bien qu'il soit pour vous cruel d'entendre dire qu'aucun de ceux que vous adorez n'est le véritable Dieu.

Mais prêtez donc attention à ce que nous allons vous dire. Chers amis, si ceux que vous adorez étaient des dieux, nous les adorerions nous aussi, et nous leur demanderions tout ce qui nous est nécessaire pour la vie; et s'ils étaient des dieux, ils seraient reconnus et adorés comme tels dans le monde entier. Ce que nous vous avons dit, nous ne l'avons pas inventé de toutes pièces. Soyez bien persuadés que nous savons qui sont ceux que vous tenez pour dieux, nous connaissons leur origine et la nature de leur être, nous savons à quel office ils se livrent. Tout cela, nous pouvons vous l'apprendre dans le détail si vous désirez l'entendre; en ce domaine nous pouvons vous satisfaire pleinement car nous avons l'Écriture Sainte qui contient tout ce que nous sommes amenés à vous dire et qui est la parole de celui qui donne l'être et la vie à toutes les choses. Cette Écriture Sainte, que nous avons mentionnée à plusieurs reprises devant vous, est extrêmement ancienne. Elle consigne des paroles de vérité tout à fait certaines et dignes de foi. Là-bas, dans les contrées d'où nous venons, contrées qui forment un monde et qui comptent des personnes fort savantes, fort saintes et fort puissantes, où il y a des seigneurs, des rois, des hommes riches et des personnes hautement estimables, tout le monde connaît l'Écriture Sainte, tout le monde en a entendu parler.

La raison pour laquelle vous ne voulez pas abandonner vos dieux mais au contraire persévérer dans leur culte et leur adoration tient au fait que vous n'avez pas eu jusqu'alors l'occasion d'entendre la parole de Dieu. Comme vous n'avez aucun de ses écrits, jamais vous n'avez eu connaissance de la doctrine du Seigneur du ciel et de la terre. Vous avez vécu comme des aveugles, enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance; c'est pourquoi vos erreurs passées sont excusables. Mais maintenant, si vous vous refusez à entendre les paroles divines que Dieu même vous envoie, si vous ne voulez pas les croire et leur accorder le respect qui s'impose, vos erreurs n'ont plus d'excuses. Et Notre Seigneur Dieu qui a commencé à vous détruire pour châtier vos péchés pourrait vous anéantir. "

SAHAGUN Bernardino (de) : Colloques [de 1524] et doctrine chrétienne qui permirent aux douze frères de Saint-François envoyés par le Pape Adrien VI et l'Empereur Charles Quint convertir les Indiens de la Nouvelle-Espagne en langue mexicaine et espagnole [1564], in DUVERGER Christian : *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, Paris, 1987, pp. 69 ss

---

1 Des six grandes cités préhispaniques nommées, seules trois sont passées à la postérité: Tula, Teotihuacan et Tamoanchan. Cette dernière, toutefois, demeure largement mythique: elle est souvent mentionnée dans les textes anciens, mais son emplacement n'a pu, à ce jour, être identifié. La double référence à Tula et Teotihuacan est, en revanche, riche de signification: en faisant remonter l'origine de leurs dieux à Teotihuacan, les Aztèques annexent cette grande culture classique à leur patrimoine culturel. Doit-on y voir la volonté de récupérer en raison de son prestige une tradition qui leur est étrangère ou l'affirmation de la "nahuatlité" de la culture de Teotihuacan? Quant à la capitale toltèque, elle fait traditionnellement partie des origines revendiquées par les habitants de Mexico. (Note de Duverger)

Des moyens auxquels la Divine Providence eut recours pour faire pénétrer la religion chrétienne aux Indes

Je veux terminer cette histoire des Indes en déclarant le moyen admirable par lequel Dieu y disposa et prépara l'entrée de l'Évangile, ce que l'on doit bien considérer, afin de louer et de rendre hommage au savoir et à la bonté du Créateur. Au propos et au discours que j'ai tenus dans ce livre, n'importe qui pourra comprendre que, tant au Pérou que dans la Nouvelle-Espagne à l'époque où les chrétiens y pénétrèrent, ces royaumes étaient parvenus au faîte de leur puissance et de leur splendeur. Car les Incas possédaient au Pérou un territoire qui s'étendait depuis le royaume du Chili jusqu'au-delà de celui de Quito, soit mille lieues; et ils étaient tout aussi riches en or, argent et autres richesses. Et à Mexico, Moctezuma régnait sur un empire allant de la mer Océane du Nord jusqu'à la mer du Sud, et y était craint et adoré, non comme homme, sinon comme dieu. C'est à ce moment que le Très Haut jugea que cette pierre de Daniel, qui brisa les royaumes et les monarchies du monde, devait également briser ceux de ce Monde Nouveau. Et, de même que la loi du Christ s'imposa lorsque la monarchie de Rome était parvenue à son sommet, de même en fut-il dans les Indes Occidentales. Et cela fut véritablement une suprême providence du Seigneur; car le fait qu'il y eut sur terre un chef et seigneur temporel (comme le remarquent les docteurs sacrés) fit que l'Évangile put se communiquer aisément à tant de gens et nations. Et la même chose se produisit aux Indes, où le fait que la nouvelle du Christ fût parvenue aux chefs de tant de nations et de gens, lui permit de se propager aisément dans toutes ces dernières. Et l'on peut même remarquer une chose notable : à mesure que les seigneurs de Mexico et du Cuzco allaient conquérant des terres, ils introduisaient également leur langue. Car, bien qu'il y eût et qu'il y ait encore une très grande diversité de langues propres et particulières, la langue de la cour du Cuzco couvrit et couvre encore de nos jours plus de mille lieues, et celle de Mexico tout juste un peu moins. Ce qui n'eut pas une mince importance pour faciliter la prédication, à l'époque où les prédicateurs ne reçoivent plus, comme dans l'antiquité, le don des langues. Que celui qui voudra savoir combien grande a été, pour la prédication et la conversion des gens, l'aide de la grandeur de ces deux empires, considère quelle a été l'extrême difficulté de ramener à Dieu certains Indiens qui ne se reconnaissaient pas de maître. Que l'on pense à la Floride et au Brésil, aux Andes et à cent autres régions où l'on n'a pas obtenu autant de choses en cinquante années qu'en moins de cinq au Pérou et en Nouvelle-Espagne. Si l'on prétend que c'est parce que cette terre était riche, je ne le nierai pas; mais il eût été impossible de trouver cette richesse et de la conserver s'il n'y avait pas eu de monarchie.

Et à l'époque où nous, prédicateurs, sommes si peu inspirés et si dénués d'entendement, Dieu a voulu qu'il y ait des marchands et des soldats qui, en proie à la convoitise et au désir de commander, cherchent et trouvent de nouveaux peuples chez lesquels nous passons ensuite avec notre propre marchandise. […]

Ce fut également une grande providence du Seigneur que, lors de l'arrivée des premiers Espagnols, ceuxsi trouvèrent de l'aide chez les Indiens eux-mêmes, du fait de grandes dissensions et de panialités. Au Pérou, il est clair que la scission entre les deux frères Atahualpa et Huascar — une fois mort le grand roi Huaynacapac — facilita l'entrée du Marquis don Francisco Pizarro et des Espagnols, chacun des deux voulant en devenir l'ami, et les deux frères étant occupés à se faire la guerre l'un à l'autre. En Nouvelle-Espagne, il n'est pas moins vérifié que l'aide de ceux de la province de Tlaxcala, en raison de la perpétuelle inimitié qu'ils entretenaient à l'égard des Mexicains, donna au marquis don Fernando Cortés et aux siens la victoire et seigneurie du Mexique, qu'il eût été impossible d'obtenir sans eux, sans parler de se maintenir dans le pays.

Celui qui tient les Indiens en peu d'estime, et juge qu'en raison de l'avantage qu'avaient les Espagnols, tant en hommes qu'en chevaux, en armes offensives et défensives, l'on peut conquérir n'importe quelle terre et nation d'Indiens, celui-là se trompe grandement. Le Chili est là pour le prouver, ou pour mieux dire les deux vallées d'Arauco et de Tucapel, où les Espagnols n'ont pas réussi à gagner un pied de terre, bien qu'il y ait plus de vingt-cinq ans qu'ils y font la guerre chaque année sans s'y épargner. Car, une fois passée la crainte des chevaux et des arquebuses, et ayant compris que l'Espagnol aussi tombe sous les pierres et les flèches, les barbares s'enhardissent et attaquent. […]

Et la servitude et l'assujettissement au démon, à ses tyrannies et à son joug si pesant, furent également un excellent terrain pour la Divine Écriture, qui tire profit des maux eux-mêmes à bonne fin, et du mal que le démon a semé, recueille les fruits du bien. Il est évident qu'aucun peuple des Indes Occidentales n'a été et n'est plus apte pour recevoir l'Évangile que ceux qui ont été les plus assujettis à leurs seigneurs, et qui ont été écrasés par les plus lourdes charges, tant en tributs et services qu'en coutumes et rites sanglants. Tous les peuples appanenant aux rois mexicains et à ceux du Pérou sont aujourd'hui les plus chrétiens, et ce sont eux qui s'opposent le moins au gouvernement politique et ecclésiastique. Nous avons déjà dit plus haut que les Indiens euxmêmes étaient déjà si las du joug trop pesant et insupponable des lois de Satan, des sacrifices et des cérémonies, qu'ils se consultaient entre eux pour trouver une autre loi et d'autres dieux. Aussi la loi du Christ leur parut-elle et leur paraît-elle toujours juste, douce, nette, bonne, égale et bénéfique. […]

A la vérité, si l'on gouvernait ces gens temporellement et spirituellement, selon la loi, la charge et le joug légers que le Christ leur a donnés, et que l'on ne leur imposât pas un fardeau plus lourd que celui qu'ils peuvent naturellement porter, comme les édits du bon Empereur le prescrivent et le commandent, et si on employait à les aider dans leur salut seulement la moitié du soin qu'on met à profiter de leur pauvre sueur et de leur peine, ce serait la chrétienté la plus paisible et la plus heureuse du monde. Mais bien souvent nos péchés ne nous permettent pas de passer outre. Malgré cela, je dis que c'est une vérité pour moi très certaine que, bien que la première pénétration de l'Évangile en de nombreuses parties du monde ne se soit pas faite avec la sincérité et les moyens chrétiens requis, la bonté de Dieu a tiré le bien de ce mal, et a fait en sorte que la sujétion des Indiens fût leur sauvegarde et leur salut. […]

Tout ce qui est écrit dans les sept livres de cette *Histoire Naturelle et Morale des Indes* est soumis à l'appréciation et à l'assentiment de la Sainte Église catholique romaine, en tout et pour tout. A Madrid, le 21 février 1589.

ACOSTA Jospeh de : *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*, [1589], Payot, Paris, 1979

L'interdiction de l'esclavage par l'empereur Charles Quint

Don Carlos, par la divine clémence Empereur semper augustus, Dona Juana, sa mère, [etc]. A vous tous, présidents et auditeurs de nos Audiences et Chancelleries royales […].

Sachez que dès le commencement de la découverte et du peuplement selon nos ordres de ces Indes – îles et terres continentales de la mer Océane – et jusqu'à présent, les rois catholiques nos aïeux, conformément à des causes et des considérations justes, avaient permis que l'on fît la guerre à certains Indiens qui refusaient la prédication de notre sainte foi catholique et résistaient par les armes aux prêcheurs, et que ces Indiens fussent réduits à l'esclavage par ceux de nos sujets qui leur faisaient la guerre et les capturaient. Nous avons toléré cela nous-même, car nous le considérions conforme au droit et aux lois de nos royaumes, et nous jugions que nous ne commettions en cela aucune faute. Nous avons

autorisé ainsi nous-même les chrétiens espagnols partis peupler les Indes à racheter et à garder pour eux les Indiens aborigènes déjà réduits à l'esclavage par leurs propres congénères indiens, en conséquence des guerres qu'ils se faisaient selon leurs usages et coutumes.

Mais considérant l'immensité et la gravité des dams qui résultent quotidiennement de cela, au grand préjudice de Dieu et au nôtre, par la cupidité effrénée des conquérants et d'autres personnes qui ont fait la guerre aux Indiens, et en ont asservi d'innombrables qui n'étaient pas esclaves auparavant, ce qui a constitué un préjudice énorme pour la population de ces Indes, îles et terres continentales de la mer Océane; considérant que lesdits naturels n'ont pas seulement été réduits à l'esclavage, mais qu'ils ont supporté des assassinats, des vols et des dommages sur leurs personnes et sur leurs biens; que, sous prétexte que les Indiens soumettent leurs prisonniers à l'esclavage au cours des guerres, les Espagnols ont soumis à l'esclavage d'innombrables Indiens et aborigènes qui vivaient en paix, qui n'avaient jamais fait ni ne faisaient la guerre à nos sujets, ni rien d'autre donnant prétexte ni à mériter l'esclavage ni à perdre la liberté qu'ils avaient et qu'ils ont de droit naturel [...].

Par conséquent, nous ordonnons qu'à partir de maintenant et tant qu'il plaira à notre grâce et à notre bon vouloir, et tant que nous ne révoquerons ni ne suspendrons expressément le contenu de cette charte le mentionnant de façon explicite, aucun gouverneur, capitaine, alcalde, personne de quelque état, dignité, rang et condition qu'il soit, n'ose en temps de guerre, fût-elle juste et ordonnée par nous ou par un détenteur de notre pouvoir, ni captiver les Indiens desdites Indes, îles et terres continentales de la mer Océane découvertes et à découvrir, ni les réduire à l'esclavage, quand bien même ils seraient naturels de ces îles ou de ces terres dans lesquelles il a été déclaré de par notre autorité ou de par celle de nos lieutenants qu'il était permis de leur faire la guerre en toute justice, et de les tuer ou de les capturer et les réduire à l'esclavage. Et nous suspendons et révoquons toutes licences et déclarations antérieures ou à venir pour tout ce qui concerne cette possibilité de captiver et réduire à l'esclavage les Indiens [...].

Et pour éviter toutes réticences et parer à toutes les ruses et obstacles que l'on pourrait opposer (au respect de cet ordre), nous ordonnons qu'à partir du jour où notre charte ou sa copie signée d'un notaire public sera publiée par ban dans la ville de Séville, puis dans les principales villes et cités habitées par des chrétiens dans lesdites Indes, îles et terres continentales de la mer Océane, personne ne devra oser réduire à l'esclavage aucun Indien, ni au cours d'une guerre ni en temps de paix; ni garder aucun Indien en esclavage sous prétexte d'acquisition par guerre juste, ou de rachat, ou d'achat, ou de troc ni sous quelque titre ou prétexte que ce soit, même s'il s'agissait de ces Indiens que les aborigènes de ces îles et ces terres continentales considèrent eux-mêmes comme des esclaves. Celui qui y contreviendrait et que l'on saurait posséder des captifs ou des esclaves, sera dépossédé de tous ses biens au bénéfice de notre fisc Et les Indiens seront aussitôt, et aux frais de ceux qui les auraient captivés et réduits à l'esclavage, renvoyés à leurs propres régions. Nous vous conjurons, vous, nos officiers de justice, d'enquêter scrupuleusement sur cela et de sévir avec une extrême rigueur, conformément à cette charte, sous peine de perte de vos fonctions et d'une amende de 100'000 maravédis au bénéfice de notre Chambre pour ceux d'entre vous qui ne respecteraient pas ces ordres ou se montreraient négligents dans l'application de notre charte [...].

Fait à Madrid, le 2 août de l'an du Seigneur 1530. Moi, Juan de Samano, secrétaire, le fis établir par ordre de Sa Majesté.

Cité par : ZAVALA Silvio : *Amérique latine : philosophie de la conquête*, Mouton (Archontes 11), Paris, La Haye, 1977, pp. 152-155

L'“ encomienda ”au Chili

Rodrigo de Quiroga, gouverneur et capitaine général de ces provinces du Chili, de Nouvelle Estremadure jusqu'au détroit de Magellan au nom de Sa Majesté, etc.

Pour ce qui se réfère à vous, “ licenciado ” Julian Gutierrez Altamirano, je sais que vous êtes venu d'Espagne aux Indes pour servir Sa Majesté il y a vingt-trois ans, que vous avez été maître de camp du Vice Roy Blasco Nunez Vela, dans le Royaume de Tierra Firme contre l'avis de Gonzalo Pizarro et qu'ensuite vous êtes passé au Pérou pour servir Sa Majesté avec le “ licenciado ” Pedro Gasca contre le susdit Pizarro et que jusqu'au moment où il fut battu, pris et tué, vous avez suivi l'étendard royal. Ayant laissé le Pérou en paix et quiétude, afin de servir encore [le roi] vous êtes venu il y a plus de quinze ans dans cette province du Chili et vous y avez pris part à la découverte, à la colonisation et à la conquête de toutes les villes qui s'y trouvent, depuis Santiago jusqu'au dernier lieu habité vers le susdit détroit de Magellan et dans bon nombre de ces villes vous y avez été comme lieutenant ou capitaine et vous y avez fait bien des dépenses au service de Sa Majesté pour les lui conserver. Vous avez été capitaine et maître de camp général de toutes ces provinces et vous avez toujours servi avec vos armes, vos chevaux, vos fidèles et vos esclaves avec de grandes dépenses et en mettant en grand danger, risque et incertitude, votre propre personne, comme d'habitude le font et sont habitués à le faire les chevaliers “ hijosdalgo ” de votre rang et qualité, et que comme tel vous êtes considéré et jugé. En raison de cela vous vous retrouverez maintenant très pauvre et endetté d'une grande quantité de pesos d'or, pour avoir œuvré au maintien et pacification de ces provinces. Partant, pour ce que j'ai dit et pour d'autres raisons encore que je renonce à exposer ici — qui me sont bien connues et toutes à votre avantage — à titre de récompense partielle du grand nombre de services, travaux et dépenses, par cette présente, au nom de Sa Majesté, je confie (encomiendo) à vous, ledit“ licenciado ” Julian Gutierrez Altamirano, la tribu appelé Millapoa, avec le cacique du nom de Reuqueande, les autres caciques, les indiens seigneurs (principales) et tous les sujets de ladite tribu afin que vous vous en serviez selon les recommandations et ordonnances royales et par lesquelles vous êtes tenu à bien les traiter, à rechercher leur augmentation, leur conservation et leur multiplication et à les endoctriner dans notre sainte foi catholique, loi naturelle et bon ordre. Et si vous avez quelque négligence en cette tâche, que les conséquences en retombent sur votre personne et sur votre conscience et non pas sur Sa Majesté ou sur moi qui vous les confie (encomiendo). En percevant les tributs et autres avantages dosdits Indiens vous devez respecter l'ordre et le tarif (tasa) qui est établi ou qui sera établi. Et vous devez avoir armes et chevaux et servir Sa Majesté en cas de révolte. Et vous aurez la charge des ponts et des chemins royaux qui se trouvent à l'intérieur de ladite encomienda et vous devrez faire tout ce qui au nom de Sa Majesté vous sera commandé.

3 juin 1566

Cité in ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs, n° 256), Paris, 1972, pp. 84-86

L'“ encomienda ” à Lima

Le document qui attribuait les Indiens s'appelait un titre “ titulo ”, mais il était considéré comme une procuration “ provision ” gouvernementale. Le document comportait les rubriques suivantes, toutes essentielles : le nom de l'“ encomendador ” et son pouvoir d'octroyer; le bénéficiaire “ encomendero ” et ses mérites et services; les personnes attribuées “ encomendados ” avec leur chef; la faculté du bénéficiaire de prendre possession et de se servir de son “ encomienda ”; le lieu, la date, la signature de l'“ encomendador ” et éventuellement de son secrétaire. […] D'après tous les titres d'“ encomiendas ”, nous savons que l'“ encomendador ” était le voisin qui, depuis sa maison construite en pierre, accourait avec ses armes et son cheval chaque fois que l'exigeait le vice-roi, sur la “ Plaza Mayor ” ou la “ Plaza de Armas ”, au cri d'alarme de “ al arma ” (aux armes). C'était sa principale obligation en cas de danger. Mais son devoir habituel était — en échange d'un tribut — de veiller au bien-être, à la conservation et à la christianisation de ses Indiens.

DEL BUSTO DUTHURBU José Antonio : *Historia General del Peru - Descubrimento y Conquista*, Studium, Lima, Libreria 1978.

L'“ encomienda ” en Amérique centrale

Voici donc ce que sont ces *encomiendas* d'Indiens, bien différentes de l'institution du même nom dans les ordres de Calatrava, Alcantara, Santiago. Cela a commencé aux Indes en l'année 1504, et cela dure jusqu'à nos jours. On a livré de la sorte aux Espagnols ces populations douces, humbles, pacifiques, ces habitants libres, qui vivaient dans leurs royaumes sous des seigneurs et des rois légitimes. Après les avoir subjugués par des guerres cruelles, sans aucun motif légitime, alors qu'ils étaient dépourvus de chevaux, de fer, d'artillerie et d'armes pour se défendre, on les a “ répartis ” sans distinction de sujets, vassaux, rois, réduits à la servitude la plus dure, les mettant dans l'impossibilité de vivre comme des hommes doués de raison, et encore plus de pratiquer la foi chrétienne.

Je n'en veux pour témoin que ce Fernand Cortès, que l'on a fait depuis marquis del Valle. Voici comment il rédigeait les cédules des *encomiendas* qu'il donnait : “ Par la présente, je remets entre vos mains, Pedro Martin Aguado, le seigneur et les habitants des villages de Tantogube, Guanchimar et Tancucei, afin que vous vous serviez d'eux et de leur travail pour vos exploitations, conformément aux ordonnances en vigueur; à charge pour vous de les instruire des choses de la foi catholique avec le plus de soin et de vigilance possible. Fait à Santisteban del Puerto, le 1er mars 1523 ”. Votre Paternité peut se figurer le genre de doctrine que ce Pedro Martin Aguado était capable d'enseigner à des païens qui devaient recevoir les rudiments de la foi !

[…] Toutes ces raisons militent pour qu'en aucun cas d'aucune façon, malgré tous les adoucissements trompeurs sous lesquels on essaie de déguiser lesdites *encomiendas,* le roi ne puisse faire de telles concessions (et ceux qui les acceptent encourent la damnation). Et qu'on ne vienne pas dire, Père, qu'ici, en Espagne, les *caballeros* eux-aussi ont des vassaux, car c'est là un rapprochement diabolique. […] Les Indiens ont leurs propres rois et seigneurs immédiats, auxquels on n'a le droit de porter

aucun tort. Et la juridiction supérieure des rois de Castille ne peut être tolérée qu'en raison de la prédication de la foi. [...]
J'affirme même que l'utilité et le bien spirituel et temporel des Indiens, seule raison légitime qu'aient les rois de Castille d'intervenir aux Indes, doivent passer avant les intérêts de l'Espagne, et à plus forte raison des Espagnols qui partent là-bas [...].

DE LAS CASAS Bartholomé : *Lettre à Maître Barthélemy Carranza y Miranda* (Août 1555); cité in BILLACOIS François, HERVÉ Jean-Claude, ROBIN Régine, ZINK Anne : *Documents d'histoire moderne, tome 2*, A. Colin, Paris, 1970, pp. 166-167

Querelle de Martin Llapa contre don Francisco Fernandez

Ce document de 1750 conservé dans les archives de Quito est une des très nombreuses plaintes adressées par les Indiens aux tribunaux compétents pour protester contre les abus des propriétaires fonciers espagnols ou métis.

Martin Llapa, Indien naturel du lieu-dit los Azogues, sujet de don Matias Tenempaguay, cacique principal des Indiens de la faction nommée Mageo soumise dans ledit village [...], je dis que don Francisco Fernandez, voisin de ladite ville, sans avoir le moindre titre ni droit à une répartition d'Indiens au service de son hacienda, Tarque, et sans que j'eusse été désigné par mon cacique déjà cité, de sa propre autorité et main puissante, intempestivement me prit dans ma maison et avec la pire ignominie, rigueur et tyrannie, me mena à son hacienda déjà citée, me disant qu'il avait autorité à m'obliger à le servir autant d'années qu'il le voudrait, et il l'exécuta ainsi, et me remit promptement à un troupeau de moutons sans me donner lieu de disposer de ma pauvre maison et petites semailles que j'avais qui étaient mûres, et à cueillir les fruits, et tout ceci fut perdu à cause de lui, ce qu'il m'est dû de récupérer sans la moindre peine, et moi, Indien ignorant et timide, considérant que mon cacique m'avait assigné au service, je lui obéis et m'abaissai à le servir un an et deux mois injustement, car je n'avais pas du tout été désigné, où il commit un délit contre mon cacique en usurpant son droit et contre moi et me faisant travailler sans la moindre prime, car il ne me donna même pas le tiers d'un tribut de toute l'année, somme que je dois à l'encaisseur, et qui doit nécessairement être payée par lui, pour avoir été causée alors que je travaillais pour lui, et encore moins me donna les aides mensuelles, car il ne me donna le premier mois que deux fanegas et demi d'orge, et en toute l'année et deux mois il n'y eut pas d'autre aide que ce que je viens d'affirmer, et bien que je lui demandasse l'aide, il la refusait âprement. Il ne me donna non plus le camail qui me revenait de droit, disant que l'Indien de service de répartition ne devait demander ni aide ni vêtement, et voyant qu'en tout il y avait résistance et misère, je survivais tout ce temps en empruntant péniblement les aides à plusieurs Indiens, lesquelles je dois également parce que ma maison était à une distance de plus d'une journée de marche, ce qui ne pouvait faciliter ma survie; à ceci s'ajoutaient des préjudices plus grands, tels qu'alors que don Francisco m'avait confié le troupeau, il prévint son majordome de me sortir tous les jours pour labourer, semer et désherber, et pour les autres tâches habituelles de l'hacienda, sans m'indiquer le moindre salaire, alors que cela doit avoir une prime différente, et si par hasard je refusais, je recevais promptement le châtiment des coups et du fouet, pour cause de cela toute l'année s'écoula à servir au champ, et je laissai la charge du troupeau à ma malheureuse femme, à qui il se doit d'accomplir en plus son travail personnel, comme il est juste, qui fut mise aussi à la tâche du filage de fibres de laine et de coton par doña Petrona Abad, femme légitime dudit don Francisco Fernandez, disant qu'en tant que maîtresse elle avait le pouvoir et l'autorité de lui faire filer tout ce qu'elle lui donnait, et si elle ne remettait pas le travail fini dans les huit jours,

la majordome avait l'ordre de prendre le travail et sinon de la punir, ordre que de fait ladite majordome exécutait avec la plus grande cruauté, lui infligeant des coups et des coups de fouet, et nous voyant ainsi si fatigués de cette forme de travail et de traitement si inhumain, qu'on ne pratique nulle part dans le monde contre les misérables Indiens, je me retirai de ladite hacienda et j'accourus vers mon cacique déjà cité lui dire les tâches que par sa cause ma femme et moi avions souffertes [...]. Et il vient à ma nouvelle que le ci-dit don Francisco, par vengeance contre ma fuite de son hacienda, formule des accusations injustes de perte de moutons, pour me rendre ainsi esclave à son service, car même dans le cas où il manquerait quelques moutons, je ne suis pas obligé de lui payer le moindre *real* si mon travail n'est pas d'abord payé, et celui de ma femme, par rapport au fait que j'occupais plus de temps au labeur des champs, quand les Indiens gardent le bétail, ils ne doivent s'occuper à rien d'autre pour pouvoir être responsable d'une éventuelle perte, et bien que ledit troupeau était à la charge de ma femme, celle-ci, comme elle avait la tâche des filages, ne pouvait les faire paître librement, mais tout en danger, n'ayant même pas un fils pour l'accompagner, et voulant que je le paye, il a pris ma pauvre mère qui est d'un âge avancé, et on m'assure qu'il la tient prisonnière dans ladite hacienda, sans en faire part à aucun juge [...].

Cité in : BERNAND Carmen : *Les Incas, peuple du Soleil*, Gallimard (coll. Découvertes), Paris, 1988

Le travail forcé au Guatémala

Les Espagnols qui demeurent en ce pays-là ont représenté que tout leur commerce et leur labeur tendant au bien de l'État, et n'y ayant pas assez d'Espagnols pour faire tous les ouvrages qui sont nécessaires [...], tous n'ayant pas aussi les moyens d'acheter des esclaves et des nègres, qu'ils avaient besoin nécessairement du service des Indiens en leur donnant un salaire raisonnable.

C'est pourquoi il fut ordonné qu'on partagerait un certain nombre de laboureurs indiens tous les lundis ou les dimanches l'après-dînée, qui seraient distribués entre les Espagnols selon la qualité de leurs fermes ou de leurs emplois [...]. De sorte qu'en chaque ressort il y a un officier pour cela qu'ils appellent *Juez Repartidor*, qui selon la liste qu'il a des maisons et des fermes des Espagnols, est obligé de leur fournir un certain nombre d'Indiens toutes les semaines.

Les Indiens des villages doivent aussi de leur côté tenir tout prêts le nombre de gens de travail qu'ils sont obligés de fournir chaque semaine et qui sont conduits au lieu de rassemblement général par une officier indien de leur même village. Et lorsqu'ils sont arrivés en ce lieu-là avec tous leurs outils pour travailler, comme bêches, pelles, pics et haches et des vivres pour se nourrir une semaine, qui sont pour l'ordinaire des gâteaux secs de maïs, quelques morceaux de viande froide pour un jour ou deux, avec leur lit sur le dos qui n'est autre chose qu'une grosse mante de laine, on les enferme dans la Maison de Ville en donnant à l'un quelques coups de bâton et aux autres des soufflets ou des coups de pied, s'ils ne veulent pas rentrer.

Après qu'on les a tous rassemblés, l'officier appelle les Espagnols selon l'ordre de la liste et en même temps autant d'Indiens que les autorités lui en ont ordonné. Il y en a qui en ont trois ou quatre, d'autres quinze ou vingt [...]. Ce partage étant fait, les Espagnols prennent une mante ou un outil à chacun de leurs Indiens pour leur servir de gage, de peur qu'ils s'enfuient, et donnent à l'officier qui a fait ce partage-là une demie réale de cinq sols pour chaque Indien, ce qui lui fait beaucoup par an car il y a des officiers qui ont trois ou quatre cents Indiens à distribuer chaque semaine.

Si un Espagnol vient à se plaindre que quelqu'un de ses Indiens s'est échappé et ne l'a pas servi de toute la semaine entière, on le fera chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, et puis on l'attachera par les bras à un poteau dans la place du marché où il sera fustigé publiquement sur le dos.

Mais si un pauvre Indien se plaint que les Espagnols l'ont trompé et lui ont dérobé sa pelle, sa hache, son pic, sa mante ou ses gages, l'on ne fera aucune justice à l'Espagnol [...]. Les gages qu'on donne aux Indiens sont tels qu'à grand-peine les peuvent-ils nourrir [...] n'ayant que vingt-cinq sols par semaine en tout [...].

GAGE Thomas , prêtre irlandais renégat, 1625.

Réunion du Conseil des Indes à propos du travail intolérable dont souffrent les Indiens dans les mines de mercure du Pérou

Dans une supplique anonyme qui a été donnée à Sa Majesté, et qui m'avait été remise à moi le Président, l'auteur — d'après ce que l'on sait c'est un prêtre qui a été curé de Guancavelica où se trouvent les mines de mercure du Pérou [...]— dit que, pour la mise en valeur et l'exploitation desdites mines, on amène des provinces voisines deux mille Indiens forcés et contraints, les risques pour leur vie étant bien connus, à tel point que, après 3 ou 4 [séjours] de deux mois, beaucoup d'entre eux meurent et ceux qui en réchappent fuient de leurs réductions et vont à Loyunga qui est une montagne couverte de forêts et voisine des Indiens insoumis, où ils vivent comme des sauvages privés de l'administration des sacrements, dépeuplant leurs villages d'une manière telle qu'il ne reste dans ceux-ci que quelques vieux Indiens, ce qui oblige les femmes à courtiser et enjôler les voyageurs pour avoir des relations avec eux et [assurer] leur propagation; c'est d'après ces considérations que moi le Président, étant Vice-Roi de ces provinces, avec l'accord et l'approbation des personnes doctes et honnêtes, j'ai ordonné la fermeture de ladite mine — ce qui fut fait — la laissant à 80 *estados* de profondeur jusqu'à la reprise de l'exploitation, à la suite d'avis défavorables auprès de Sa Majesté, la mine arrivant [alors] à 140 *estados* de profondeur et s'étant ébranlée. [L'auteur] dit [aussi] que dans celle-ci les Indiens travaillaient autour d'une grande mare d'eau apparue à la suite de la ruine de ladite mine, et que pour l'exploiter d'autres indiens l'assèchent et que de la vapeur et de la chaleur qu'il y a [...] il leur vient une maladie dont ils meurent irrémédiablement. [...] On a beaucoup discuté de ce sujet au Conseil et aussi du fait qu'on a pris toutes les précautions possibles pour essayer de soulager les Indiens des travaux et services personnels, mais l'exécution [de ces décisions] en est rendue difficile parce qu'avec 1000 quintaux de mercure on affine les minerais dont on tire un million de barres, et on ne peut faire ce travail sans les Indiens; d'autre part, leur conservation est très importante, puisqu'en l'absence de ceux sur lesquels repose tout le poids des mines, tout doit s'achever et disparaître; mais à ces motifs si importants et qui tiennent tellement en suspens la décision finale, le Conseil préfère obéir à sa conscience car, ces Indiens étant libres par leur nature et les lois royales, il n'y a aucune raison pour les contraindre à des travaux si intolérables auxquels on condamne des criminels pour de très graves délits et à cause desquels, d'après les raisons données par la supplique, il est sûr qu'ils sont en train de disparaître très rapidement; d'ailleurs, la solution est aussi facile que le danger est grave, car en exploitant les mines d'Almaden, comme on l'a proposé à différentes reprises à Sa Majesté, on en peut tirer des mercures suffisamment pour répondre non seulement aux besoins du Pérou, mais aussi de toutes les autres Indes. C'est pourquoi ce Conseil se trouve dans l'obligation de supplier Sa Majesté, comme il le fait, qu'elle veuille bien ordonner que l'on s'occupe de cela. [...]

Sa Majesté ayant lu a décidé et ordonné [...] [qu'il en soit ainsi].

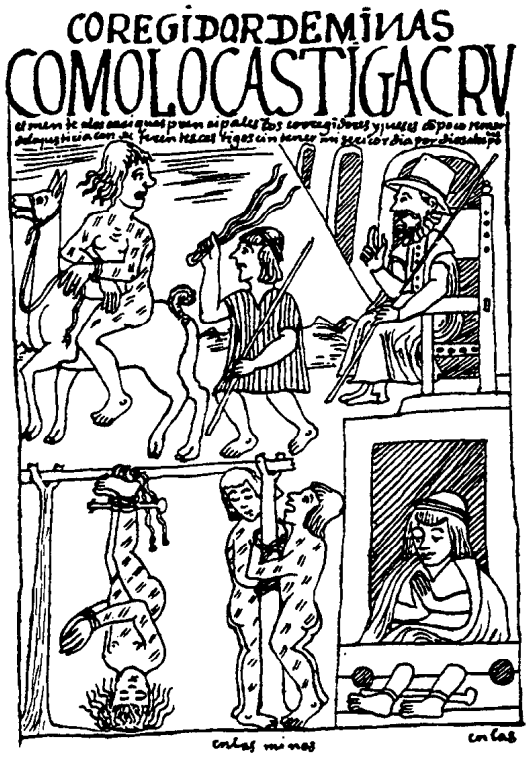
Madrid, 15 février 1616.

Cité in BILLACOIS François, HERVÉ Jean-

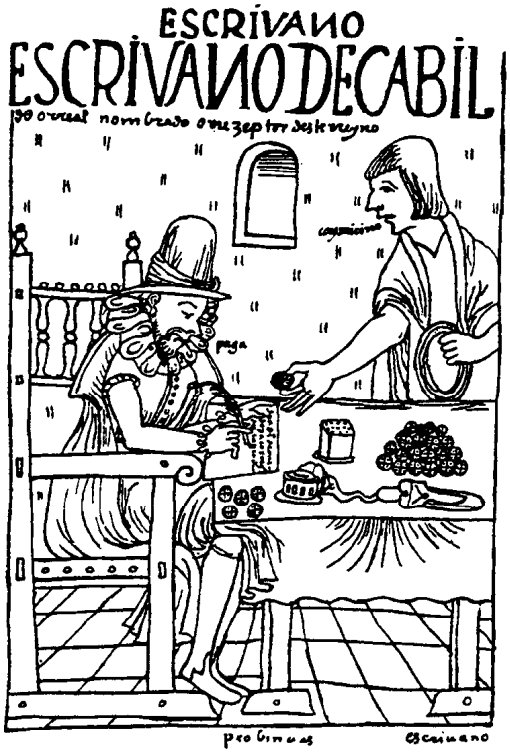
Claude, ROBIN Régine, ZINK Anne : *Documents d'histoire moderne, tome 2*, A. Colin, Paris, 1970, pp. 167-169

Images de l'économie

Encomendero • Los encomenderos piden, china, muchacho, ama, yanaconas, labradores, hortelanos y pongos, despenseros, de los indios • encomendero.



Corregidor de minas • como lo castiga cruelmente a los caciques principales, corregidores y jueces con poco temor de la justicia, con diferentes castigos, sin tener misericordia por Dios a los pobres • en las minas.



Escribano • Escribano de Cabildo, o real, nombrado o receptor de este reino E caimi cino • paga • provincias [en la carta: Don Diego de Mendoza, corregidor de esta provincia].

Negros • Cómo llevan en tanta paciencia y amor de Jesucristo los buenos negros y negras, y el bellaco de su amo no tiene caridad y amor de prójimo • soberbioso.

GUAMAN POMA DE AYALA Felipe : *Nueva coronica y buen gobierno [XVIe]*, Mexico, Fonda de Cultura Economica, 1993, vol. 2, pp. 440, 408, 405, 577

Le luxe de la société coloniale

Hommes et femmes dépensent extraordinairement à se vêtir, et leurs vêtements sont d'ordinaire en soie, n'usant point de drap, ni d'étoffe de laine, ni de tissus semblables. Les pierres précieuses et les perles y sont tant en usage et ils y mettent tant de vanité, qu'on n'y voit que trop de cordons et de boucles en diamants sur les chapeaux des seigneurs. (...) Mêmes les noires et les esclaves colorées ont leurs bijoux et il n'y en a pas qui ne paraisse sans son collier et ses bracelets en perles, ou ses boucles d'oreille avec quelque pierre précieuse.

Témoignage d'un religieux irlandais renégat, Thomas Gage en 1625 cité in BAUDOT Georges : *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II*, Hachette (coll. La vie quotidienne), Paris, 1981, p. 179

La prodigalité de la société coloniale

Le luxe et la prodigalité des propriétaires de mines est une chose merveilleuse à voir. Leurs vêtements et ceux de leurs femmes ne peuvent se comparer qu'à ceux des nobles. Quand les femmes sortent de chez elles pour aller à l'église ou ailleurs, elles vont avec autant de pompe et autant de valets et de servantes que la femme d'un seigneur. Je garantis avoir vu une femme de mineur aller à l'église accompagnée de cent hommes et de vingt duègnes et servantes. Les propriétaires de mines tiennent maison ouverte et tous ceux qui le veulent peuvent y entrer pour y manger. On sonne la cloche pour les dîners et les soupers. Ils sont princes pour le train de maison et prodigues en tout.

Témoignage d'un Anglais, Henry Hawks, en 1572 cité in BAUDOT Georges : *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II*, Hachette (coll. La vie quotidienne), Paris, 1981, p. 229

Le système économique colonial

Tout comme le Brésil est un fief du Portugal, les Indes de Castille sont un fief de la Castille, mieux encore, de l'Andalousie, qui a fourni les premiers capitaux. Établie à Séville en 1503, lors de sa création, la *Casa de la Contratación* a fortement contribué au maintien du privilège andalou. Tous les navires en partance ou en provenance d'Amérique devaient passer par Séville[1].

[...] Le Nouveau Monde fournit à l'Espagne ses matières premières, en l'occurrence l'or et surtout l'argent. Aucune marchandise ne se prête plus aisément à la contrebande (valeur maximale sous volume minimal). C'est pour rendre le contrôle plus aisé, partant, plus efficace, que Madrid a maintenu si longtemps le monopole exclusif de Séville, puis de Cadiz. La logique du système exige l'interdiction du commerce entre les différentes provinces des Indes de Castille; cette interdiction est maintenue à de rares exceptions près jusqu'au grand acte libérateur de 1778. 1778 brise le monopole andalou au profit de l'Espagne tout entière, et permet les contacts entre les divers royaumes des Indes. Mais jusqu'en 1766, c'est vers Séville, puis Cadiz et Séville que s'acheminent exclusivement les galions chargés de l'argent du Nouveau Monde.

Cet argent est le fruit du *quinto*[2] royal; il est reçu aussi en paiement des marchandises que

l'Espagne expédie aux Indes aux prix élevés que lui permet le monopole; il sert à combler le déficit de la balance commerciale des colonies espagnoles. Pour amener jusqu'aux rives du Guadalquivir cette marchandise précieuse entre toutes, proie trop tentante pour pirates et adversaires de l'Espagne, tout un système de convois a été mis sur pied.

Pour assurer la protection de ces richesses, pour pallier le manque de pilotes qualifiés, un système de navigation en convois s'est instauré dans la réalité avant d'être mentionné dans la loi des Indes.

[...] Il ne faudrait pas mettre dans le système espagnol, plus de logique que le Gouvernement espagnol n'en a mis. Madrid n'est jamais allé jusqu'à la prohibition de l'industrie coloniale au profit de l'industrie métropolitaine, en règle générale jusqu'à la prohibition de toutes les activités économiques coloniales susceptibles de concurrencer les activités métropolitaines analogues. C'était bien ainsi que l'Anglais l'entendait. Le Gouvernement espagnol s'est acharné contre les plantations de vignes et d'oliviers, que les colons s'étaient efforcé de développer au Pérou, parce que leur production risquait de concurrencer celle de l'Andalousie. Il n'a rien fait, par contre, pour entraver le développement d'une industrie artisanale active, en grande partie d'ailleurs l'héritage de la période précolombienne. Ceci ne peut nous surprendre puisque la Métropole se trouvait dans l'incapacité de subvenir à tous les besoins des multiples marchés locaux.

CHAUNU Pierre : *Histoire de l'Amérique latine*, PUF (coll. QSJ n° 361), Paris, 1991 (1ère édition 1949), pp. 45-47

---

1 Séville, au fond de l'estuaire du Guadalquivir, fermé par la barre de San Lucar, conserva un privilège de prime abord absurde jusqu'en 1680, date à laquelle elle fut détrônée par son avant-port, Cadiz. En 1717, le transfert de la Casa de la Contratación à Cadiz entérinait cette déchéance, mais le principe restait le même, Cadiz avait remplacé Séville; Cadiz héritait du privilège de Séville. En 1765, Cadiz perdait son monopole, ou plus exactement elle le partageait avec neuf ports nouveaux. 1765 annonçait le grand acte de 1778. En 1778, Charles III brisait ce qu'il restait du monopole andalou, libérant de ses entraves le commerce entre les Indes et l'Espagne. Mais même après 1778, le principe subsistait, les Indes, chose de l'Espagne, ne pouvaient avoir de communications avec le reste du monde qu'à travers l'écran espagnol.
CHAUNU Pierre : op. cit., p. 45

2 Quinto : impôt représentant le cinquième de la valeur des marchandises.

Le bétail en Argentine et en Uruguay au XVIIIe siècle

Au moment de sa découverte, l'Amérique Latine n'avait ni vaches ni chevaux. Les Espagnols et les Portugais, qui en avaient besoin pour leurs transports et leur alimentation, se hâtèrent d'en amener et, en moins d'un siècle, ces animaux se répandirent du Mexique à l'Argentine. Le bétail prit dans certains pays une importance telle que les événements remarquables de la conquête ne sont pas comme en Amérique du Nord les défrichements mais les " lâchers de bêtes " dont on commémore encore les anniversaires et les auteurs. C'est en Argentine et en Uruguay, de part et d'autre du Rio de la Plata, que les troupeaux trouvèrent les conditions les plus favorables à leur existence : l'absence d'hiver leur assurait constamment de l'herbe. Vaches et chevaux lâchés sans surveillance et sans propriétaire se multiplièrent rapidement et, au XVIIIe siècle, on les comptait par millions. Le

prix d'un cheval, qui dépassait 2'000 pesos au moment de la conquête, était tombé à moins de 10 pesos un siècle plus tard. Au XVIIIe siècle, à Montevideo, même les mendiants allaient à cheval et l'expression “ ne pas avoir de quoi mettre sa selle ” indiquait le comble de la pauvreté.

Les vaches furent d'abord abattues pour leur cuir qui était alors la seule valeur transportable et exportable. Munis d'un permis délivré par le gouvernement de Buenos Aires, des groupes de trente à quarante hommes partaient à cheval à la chasse aux vaches. Les peaux étaient séchées, salées et transportées à Buenos-Aires. Avec ces chasseurs se développa une véritable civilisation du cuir : leurs vêtements étaient en cuir. Pour passer les rivières, ils se servaient d'outres de cuir. Leur lit était composé d'une peau tendue sur quatre piquets. Et pour oreiller on se servait d'une selle de cuir. Le premier Montevideo avait un quartier de tentes de cuir; les portes des maisons étaient aussi en cuir et même les serrures et aussi les premiers éléments de fortification de la ville. Le crime principal était le vol de bétail, et on punissait le coupable en le cousant dans une peau fraîche qui l'étouffait lentement en se rétrécissant.

A “ l'âge du cuir ”, la viande était abandonnée aux chiens sauvages, aux pumas et aux condors.

Au XVIIIe siècle, on entreprit de la conserver en la séchant ou en la salant; elle servit à nourrir les mineurs des Andes et les esclaves des Antilles. Du coup l'intérêt que présentaient les troupeaux augmenta; des chasseurs se les approprièrent et les marquèrent; ils se rendirent également propriétaires du territoire sur lequel pâturaient les bêtes; ainsi se constituèrent vers 1750 d'immenses *estancias*. Le chasseur était devenu propriétaire et éleveur. Il faisait surveiller ses troupeaux par des *gauchos* à cheval.

Les gens vivaient dans l'*estancia* sur un plan d'égalité. Tous se nourrissaient également de vaches; on en abattait une par repas, en ne consommant que les meilleurs morceaux; la vache n'avait pas grande valeur, on en tuait même simplement pour attacher son cheval aux cornes, en guise de piquet.

DEFFONTAINES Pierre : *Histoire du bétail dans les pays de la Plata*, 1953.

Le Brésil à la fin du XVIe siècle

Cette province du Brésil fut sans doute découverte en 1500 par Pedro Alvarez Cabral, alors qu'il allait aux Indes Orientales; il aborda cette terre dans une rade qu'il appela Porto Seguro, il y déposa une grande pierre au nom du Portugal et appela ce pays province de Santa Cruz. Cette province est distante de Lisbonne de 1500 lieues environ. On l'a divisée en huit capitaineries : Itamaraca, Pernambuco, Bahia, Illeos, Puerto Seguro, Espiritu Santo, Rio de Janeiro et San Vicente. Ce sont tous des ports de mer ou des villes appartenant à des seigneurs, les *donatarios*, sauf deux, Bahia et Rio de Janeiro, qui sont villes de Sa Majesté. Bahia est la capitale où réside le gouverneur, l'auditeur général, le *proveedor*, le trésorier et autres officiers du roi. Cette province du Brésil n'a qu'un seul évêque qui réside aussi à Bahia; dépendent de lui directement quatre capitaineries, soit Itamaraca, Pernambuco, Bahia et Illeos. Quant aux quatre autres capitaineries, dans le Sud, elles sont visitées par un administrateur ecclésiastique qui joue le rôle d'évêque; il réside d'ordinaire à Rio de Janeiro.

Les frères de la compagnie [de Jésus] sont venus sur ordre du Roi Jean III de bonne mémoire; ils arrivèrent avec le premier gouverneur du Brésil, Tome de Sousa, qui vint coloniser ce pays en 1549. Dans cette province du Brésil, nous avons huit maisons, dont trois collèges (à Pernambuco, Bahia - où il y a aussi le séminaire - et Rio de Janeiro). Nous y sommes 140 : dont 68 pères, 37 étudiants et 35 coadjuteurs [...]

BAHIA- Bahia, qui est à treize degrés et demi sous l'Equinoxtial, est distante de cent lieues de Pernambuco. On l'appelle encore “ Cité du

Sauveur ". Elle est plutôt mal située sur une montagne; elle a une vue paisible vers l'ouest et l'est. La baie a douze lieues de largeur, trente de circonférence : on l'appelle " Baie de tous les Saints ". Sur ce circuit que fait la mer, arrivent de l'intérieur des terres plusieurs fleuves importants; de grandes forêts longent la côte, apportant une notable fraîcheur.

On trouve à Bahia 46 moulins à sucre. La ville n'est pas très grande, car la majeure partie de la population vit à l'extérieur dans les moulins et les *haciendas*. Dans toute la région il y a peut-être deux mille foyers portugais — soit 10 à 12'000 personnes —, et pour le service des moulins et *haciendas*, il y a trois mille esclaves de Guinée, et au moins huit mille Indiens christianisés, esclaves ou libres. Parmi les Indiens libres, quelques-uns vivent dans les maisons des Portugais, la majeure partie dans trois villages dont nos Pères prennent soin, et de là, ils vont servir les Portugais moyennant un salaire [...].

RIO DE JANEIRO - C'est la capitainerie du Roi, on y trouve un gouverneur dépendant de celui de Bahia. On appelle la ville plus exactement Saint-Sébastien car elle a été fondée par le Roi Sébastien de bonne mémoire (après le départ des Français) [...]. C'est un port de mer installé sur une baie très belle et large, remplie en son milieu d'îlots qui sont faciles d'accès; c'est la baie la plus agréable et aérée qu'il y a dans tout le Brésil; le port est si profond que les navires les plus grands ont encore, à la proue, 14 brasses d'eau. Cette ville possède une forteresse remplie de bonne artillerie, sans compter trois ou quatre forts qui la rendent très défendable. On y compte cent cinquante foyers de Portugais [...]. C'est un pays de grandes montagnes, de grandes pentes, et à l'entrée du goulot on voit un rocher très grand en forme de pain de sucre — on l'appelle d'ailleurs ainsi : il a plus de cent brasses de haut, c'est chose admirable.

L'hiver est très agréable ici, c'est comme le printemps en Europe. L'été il pleut beaucoup, presque chaque jour. C'est un pays riche, bien fourni de bétail, de farine et autres approvisionnements. On y trouve trois moulins à sucre, mais aussi de la muscade, non si fine qu'en Inde orientale, mais d'une odeur très suave. [...]. Le cèdre, l'arbre de santal y abondent. On y apporte du raisin, du blé et autres choses du Portugal. Le poisson y est très abondant.

Description d'un père jésuite, 1585.

Le Mexique au début du XVIIe siècle

Mexico est une des plus riches villes qui soient au monde pour le commerce, parce que par la mer du Nord il y a plus de vingt grands navires qui viennent d'Espagne tous les ans aborder à Saint-Jean de Ulhua, chargés non seulement des meilleures marchandises d'Espagne, mais aussi de tous les autres pays de la chrétienté, qu'on transporte par terre à Mexico.

Par la mer du Sud, elle trafique dans tous les endroits du Pérou; mais surtout son négoce est très considérable dans les Indes Orientales, d'où elle tire des marchandises non seulement des lieux qui sont habités par les Portugais, mais aussi du Japon et de la Chine, par l'entrepôt des Philippines, où l'on envoie tous les ans deux grands galions avec deux autres moindres vaisseaux et en même temps il en revient un pareil nombre à Acapulco, où ils déchargent leurs marchandises pour les apporter par terre à Mexico, comme on fait de celles qui sont déchargées à Saint-Jean de Ulhua.

Il y a aussi dans la ville une Monnaye, où l'on fabrique en espèces l'argent que l'on y apporte en barres et en lingots des mines de Saint-Louis de Sacatecas, qui est quatre-vingts lieues au nord de Mexico.

Les Espagnols se sont encore avancés plus de cent lieues au-delà de Sacatecas, où ils ont assujetti beaucoup d'Indiens et découvert quantité de mines, ce qui les a obligés d'y bâtir une ville qu'ils ont nommée la Nouvelle Mexico [...].

Il y de plus une fort belle université à Mexico, que le Vice-Roi Dom Antoine de Mendoza a fait bâtir.

Cette ville est le siège de l'Archevêché et la demeure du Vice-Roi, qui d'ordinaire est un grand seigneur d'Espagne, dont le pouvoir s'étend à faire des lois et des ordonnances, donner les ordres nécessaires et terminer les procès et les différends qui arrivent dans le pays, à la réserve des causes qui sont d'une telle importance qu'on les juge d'être réservées au Conseil d'Espagne.

Quoiqu'il y ait dans ce pays-là plusieurs gouvernements et divers gouverneurs, ils dépendent pourtant tous de ce Vice-Roi, en sorte qu'il y a plus de quatre cents lieues de pays qui dépendent du siège royal de Mexico […] . Outre le Vice-Roi, il y a encore six juges et un procureur du Roi, qui ont chacun douze mille ducats par an, et deux présidents qui avec le Vice-Roi jugent toutes les causes civiles et criminelles […]

GAGE Thomas , prêtre irlandais renégat, 1625.

Réglementation concernant les esclaves des Antilles françaises

Comme nous devons également tous nos soins à tous les peuples que la Divine Providence a mis sous notre obéissance, nous avons bien voulu faire examiner, en notre présence, les mémoires qui nous ont été envoyés par nos officiers de nos îles de l'Amérique, par lesquels ayant été informé du besoin qu'ils ont de notre autorité et de notre justice pour y maintenir la discipline de l'Église catholique apostolique et romaine, et pour y régler ce qui concerne l'état des esclaves de nos dites îles; et désirant y pourvoir et leur faire connaître qu'encore qu'ils habitent des climats infiniment éloignés de notre séjour ordinaire, nous leur sommes toujours présent, non seulement par notre puissance, mais encore par la promptitude de notre application à les secourir dans leurs besoins. A ces causes, […] voulons et nous plaît ce qui ensuit : […]

Article 2.- Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion catholique. Enjoignons aux habitants qui achètent des nègres nouvellement arrivés, d'en avertir dans huitaine au plus tard, le gouverneur et l'intendant des dites îles […].

Article 4.- Ne seront préposés aucuns commandeurs à la direction des nègres, qu'ils ne fassent profession de la religion catholique […].

Article 6. - Enjoignons à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'observer les jours de dimanche et fêtes qui sont gardés par nos sujets de la religion catholique […] Leur défendons de travailler, ni de faire travailler leurs esclaves aux dits jours, depuis l'heure de minuit jusqu'à l'autre minuit, à la culture de la terre, à la manufacture des sucres, et à tous autres ouvrages, à peine d'amende et de confiscation arbitraire contre les maîtres, et de confiscation tant des sucres que des esclaves […].

Article 9. - Les hommes libres qui auront un ou plusieurs enfants de leur concubinage avec des esclaves, ensemble les maîtres qui l'auront souffert, seront chacun condamnés à une amende de deux mille livres de sucre; et s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu lesdits enfants, voulons, outre amende, qu'ils soient privés de l'esclave et des enfants, et qu'elle et eux soient adjugés à l'hôpital, sans pouvoir être jamais affranchis.

Article 12. - Les enfants qui naîtront des mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves, et non à ceux de leurs maris, si le mari et la femme ont des maîtres différents.

Article 13. - Voulons que si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants tant mâles que filles soient de la condition de leur mère, et soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur père; et que si le père est libre et la mère esclave, les enfant soient esclaves pareillement […].

Article 15. - Défendons aux esclaves de porter aucune arme offensive, ni de gros bâtons, à peine du fouet.

Article 16. - Défendons aux esclaves appartenant à différents maîtres de

s'attrouper, le jour ou la nuit, sous prétexte de noces ou autrement, soit chez un de leurs maîtres, ou ailleurs, et encore moins sur les grands chemins ou lieux écartés, à peine de punition corporelle, qui ne pourra être moindre que du fouet ou de la fleur de lys [...].

Article 22. - Seront tenus les maîtres de faire fournir, pour chaque semaine, à leurs esclaves âgés de dix ans et au-dessus, pour leur nourriture, deux pots et demi mesure de Paris de farine de manioc, ou trois cassaves pesant chacune deux livres et demi au moins, avec deux livres de boeuf salé ou trois livres de poissons; et aux enfants, depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans, la moitié des vivres ci-dessus [...].

Article 25. - Seront tenus les maîtres de fournir à chaque esclave, pour chacun, un ou deux habits de toile, ou quatre aunes de toile, au gré des dits maîtres [...].

Article 38. - L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées, et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule, et s'il récidive un autre mois à compter du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé et sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule; et la troisième fois, il sera puni de mort [...].

Extrait du " *Code Noir touchant la police des îles de l'Amérique* ", édicté par Louis XIV en 1685.

Une vente d'esclave à la Martinique

Au nom du roi, la loi et la justice,

On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra, que le dimanche 26 du courant, sur la place du marché du bourg de Saint-Esprit, à l'issue de la messe, il sera procédé à la vente aux enchères publiques de :

l'esclave Suzanne, négresse âgée d'environ quarante ans, avec ses six enfants, de treize, onze, huit, sept, six et trois ans.

Provenant de saisie-exécution. Payable comptant.

L'huissier du domaine, J. Chatenay

Journal officiel de la Martinique du 22 juin 1840.

La condition des esclaves en Guadeloupe

Déposition de M. de Jabrun, propriétaire d'une plantation de canne à sucre.

Demande.- Combien de noirs avez-vous sur votre habitation ?

Réponse. - Cent cinquante-quatre.

D.- Pourriez-vous les distinguer par âge ?

R.- Oui : trente-cinq au-dessous de quatorze ans, cent-quatre de quatorze ans à soixante et quinze au-dessus de soixante ans.

D.- Dans quelles proportions sont les sexes ?

R.- Dans une proportion à peu près égale.

D.- Parmi les enfants, y en a-t-il qui soient employés sur l'habitation, et à quels services sont-ils employés ?

R. - Ils sont d'abord employés à garder leurs jeunes frères. Quand ils sont un peu plus grands, on les emploie à garder les bestiaux; à l'âge de douze ans on commence à leur faire faire de petits travaux; mais ils ne sont pas employés utilement pour la canne avant seize ans.

D.- Les vieillards se rendent-ils utiles, et pour quels services ?

R.- Ils sont employés à la garde des vivres, des cannes et des bâtiments.

D.- Comment distribuez-vous, pour le travail, les cent-quatre noirs de quatorze à soixante ans ?

R.- Soixante-cinq pour la culture, deux commandeurs, trois maçons, deux charpentiers, deux tonneliers, deux cabrouettiers, deux raffineurs, trois gardiens de boeufs et de mulets, six domestiques, deux gardes-malades,

quatre malades à l'hôpital, huit femmes enceintes ou en couches.

D.- Quelle espèce de nourriture donnez-vous à vos noirs ?

R.- De la farine de manioc, de la farine de maïs et de la morue salée. Nous donnons aux malades du boeuf salé et un peu de farine de France.

D.- Dans quelle proportion en faites-vous la distribution ?

R.- Aux enfants, quatre livres de manioc ou de maïs, et deux livres de morue par semaine; aux noirs, cinq livres de farine de manioc ou de maïs, et deux livres de morue par semaine.

D.- Quelle espèce de vêtements donnez-vous à vos noirs ?

R.- Je donne aux nègres mâles valides, deux pantalons, deux chemises, un bonnet de laine et une capote de drap; aux enfants, deux chemises seulement; aux femmes, deux jupons, deux chemises, un mouchoir et un bonnet. Tous ces objets viennent de France [...].

D.- Quelle est la perte en nègres que vous faites annuellement, en sus du renouvellement qui s'opère par la naissance ?

R.- Dans mon habitation, la reproduction est égale à la perte [...].

D.- A quel âge les vieillards cessent-ils de faire partie du grand atelier ?

R.- A soixante ans, terme moyen.

D.- Quel est le régime auquel sont soumises les femmes enceintes ?

R.- Du moment qu'elles se déclarent enceintes, elles sont retirées du grand atelier, et vont travailler avec les enfants : deux mois avant le terme, elles cessent tout travail, et elles se reposent deux mois après leurs couches. Celles qui ont eu sept enfants sont affranchies de tout travail.

D.- N'est-il pas en usage, dans quelques parties de la colonie, de remplacer la nourriture des nègres par l'abandon du samedi pour leur propre travail ?

R.- En général, il en est autrement.

D.- Y a-t-il profit pour l'habitant à donner le samedi en remplacement de la nourriture ?

R.- Non; mais le défaut d'aisance ou de crédit, et par suite la difficulté de se procurer de la nourriture en temps opportun, déterminent certains habitants à faire l'abandon du samedi.

D.- Vous avez dit que vingt mètres carrés de votre habitation étaient employés en jardins pour les nègres. Quel temps donnez-vous aux nègres pour la culture de ces jardins ?

R.- Une heure par jour, outre l'intervalle nécessaire dans le travail de l'habitation, les fêtes et dimanches, et, de temps en temps, quelques permissions particulières quand l'atelier est moins occupé.

D.- Quel est aujourd'hui, dans la colonie, le prix d'un noir valide ?

R.- Généralement 1'800 francs.

D.- Quel est le prix d'une négresse ?

R.- A peu près le même.

D.- Le mode de culture s'est-il amélioré dans la colonie depuis 1822, et en quoi consistent ces améliorations ?

R.- Il s'est amélioré beaucoup. Ces améliorations consistent premièrement dans l'emploi d'une plus grande quantité d'engrais, tels que la boue de mer, la poudrette, le sel et le sang de boeuf desséché venant des abattoirs de Paris; et secondement dans la substitution de la charrue à la houe, partout où le terrain s'y prête. Par cette substitution, la nègre est délivré du fouillage qui est le travail le plus pénible.

D.- De combien de nègres pensez-vous que le travail soit représenté par l'emploi d'une charrue ?

R.- Un nègre valide et deux enfants.

D.- Doit-on conclure de ces deux dernières réponses que l'emploi d'une charrue dispense d'employer, pour le labour d'une certaine quantité de terres, quinze nègres sur dix-huit qui étaient auparavant nécessaires ?

R.- Oui.

Ministère francais du Commerce : *Enquête sur les sucres*, 1828.

La naissance du créole

En demandant dans son testament de 1547 que, s'il venait à mourir en Espagne, ses restes fussent ramenés au Mexique et ensevelis dans le monastère des religieuses franciscaines de la Conception, dans sa ville de Covoya, Hernan Cortez est bien le premier des créoles à juger que sa vraie patrie est le Mexique.

Cette identification à une terre autre que celle de ses ancêtres constitue le premier indice d'un écart qui va se creuser entre les métropolitains et ceux qu'on appelle les créoles. Chez ceux-ci, Espagnols d'origine, au Mexique, l'imprégnation du milieu, de sa culture, de multiples traits, s'effectue de façon imperceptible et pas nécessairement assumée. Ainsi, avec une grande finesse, Solange Alberro, dans *Les Espagnols dans le Mexique colonial*, observe que la couleur de l'habit des franciscains change au Mexique; alors que le beige traditionnellement y existe, précisément pour le froc des pauvres, ils choisissent le bleu, la couleur que les Mexicains associaient symboliquement au Dieu guerrier du Soleil, Huizilopotchli, dont le temple en ruine servit de base aux premières fondations franciscaines. Cette colonisation inversée se traduit par toutes sortes d'emprunts, depuis la tunique de coton matelassée, l'ichcahuipilli hispanisé en escaubil, jusqu'aux mets de bouche, dont l'inventaire est bien connu : le chocolat, le tabac, le haricot, etc., la tortilla de maïs surtout, car sa récolte, sa mouture, sa préparation demandent bien moins de travail que le pain de froment; et sa consommation contribue à cette “ paresse ” dont l'Espagnol s'imprègne sans effort.

Dans les villages isolés, plus qu'ailleurs, mais dans les villes aussi, les habitudes indiennes “ contaminent ” ainsi les Espagnols, dont les petits sont élevés le plus souvent par des nourrices indigènes et que servent aussi des cuisinières du pays […]. L'emploi du temps traditionnel se trouve donc sollicité par toutes sortes d'habitudes nouvelles : ainsi, note-t-on dès le XVIIIe siècle, le créole mange presque toute la journée; il prend du chocolat le matin, déjeune à neuf heures, mange quelque chose à onze, et peu après midi fait un repas. Après la sieste, il reprend du chocolat et dîne plus tard. Cette habitude généralisée d'une consommation à répétition s'associe à des conditions qui, à la différence de l'Europe, excluent la conservation — peu de salaisons, peu de fumaisons. Le créole vit ainsi de fruits, légumes et produits frais, et non dans l'organisation d'une production destinée à l'avenir. Il vit au présent, dans le temps court, pas dans le temps long comme son cousin l'Espagnol.

Autre trait : on reconnaît le créole à son costume, celui-ci traduisant une appartenance sociale et ethnique. Alors que la plupart des Indiens sont nus, que certains d'entre eux qui veulent être assimilés aux métis portent des bas et des souliers et que les Noirs et mulâtresses recherchent de somptueux atours pour se distinguer, l'Espagnol de sang doit multiplier les surenchères, porter des armes et se couvrir de bijoux. Ce luxe ostentatoire fait contraste avec la simplicité indienne, mais il est aussi la réplique nécessaire aux anciennes cours aztèques ou incas. Par ailleurs, vis-à-vis de la métropole, il doit, débarquant à Cadix, marquer la munificence des Amériques par rapport à l'Espagne.

Ainsi, aux Amériques, le créole se différencie peu à peu du métropolitain, à la fois par des traits que son statut exige, et par des emprunts, conscients ou non, à la civilisation des vaincus.

Sans doute les Indiens ont-ils été bien convertis, mais ils ne sont pas restés seulement idolâtres, ils ont pu contaminer les individus de sang mêlé et même, quelquefois, les créoles et leurs prêtres — de sorte qu'il s'est mis en place un mécanisme de colonisation inversée.

Est-ce un hasard si les pères d'une identité créole, idéologues des mouvements d'indépendance, ont parfois été des curés, tels Hidalgo et Morelos au Mexique, plus proches que d'autres des Indiens et des métis ?

FERRO Marc : *Histoire des colonisations, des*

conquêtes aux indépendances XIIIe-XXe siècle, Seuil (coll. l'univers historique), Paris, 1994, pp. 155-156

Le Vénézuela au début du XIXe siècle

Ce pays, que le gouvernement espagnol désigne sous le nom de Capitainerie générale de Caracas ou des provinces réunies du Vénézuéla, a près d'un million d'habitants parmi lesquels 60'000 esclaves [...].

On trouve d'abord des terrains cultivés le long du littoral et près de la chaîne des montagnes côtières, puis des savanes ou des pâturages; enfin au-delà de l'Orénoque, une troisième zone, celle des forêts, dans lesquelles on ne pénètre qu'au moyen des rivières qui les traversent [...].

Les moines missionnaires et quelques soldats occupent ici, comme dans toute l'Amérique, des postes avancés sur les frontières du Brésil [...] Les moines tâchent d'augmenter leurs petits villages de missions en profitant des dissensions des indigènes. Les militaires, destinés à protéger les moines, vivent en querelle avec eux [...].

Dans la seconde région, dans les plaines et les pâturages, la nourriture n'est pas variée, mais elle est très abondante; les hommes, hors de l'enceinte de quelques villes éparses, n'en restent pas moins isolés les uns des autres [...]. L'agriculture, qui seule affermit les bases de la société, occupe le littoral.

Caracas est le siège d'une *Audiencia* (Haute Cour de Justice) et d'un des huit évêchés dans lesquels est divisée toute l'Amérique espagnole. Sa population en 1800, d'après des recherches que j'ai faites sur le nombre des naissances, était à peu près de 40'000 et de 50'000 en 1812. On compte à Caracas 8 églises, 5 couvents et une salle de spectacles qui peut renfermer 1'500 à 1'800 personnes [...]. Les rues de Caracas sont larges, bien alignées, et se coupent en angles droits comme dans toutes les villes fondées par les Espagnols en Amérique. Les maisons sont spacieuses [...].

Il existe à Caracas, comme partout où il se prépare un grand changement dans les idées, deux races d'hommes, on pourrait dire deux générations très distinctes. L'une, qui est restée peu nombreuses, conserve un vif attachement aux anciennes coutumes, abhorrant ce que l'on appelle les lumières du siècle; elle conserve avec soin, comme une partie de son patrimoine, ses préjugés héréditaires. L'autre, moins occupée même du présent que de l'avenir, a un penchant souvent irréfléchi pour les habitudes et les idées nouvelles [...].

DE HUMBOLDT Alexandre : *Essai Politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne*, 1814

L'Amérique vers 1830

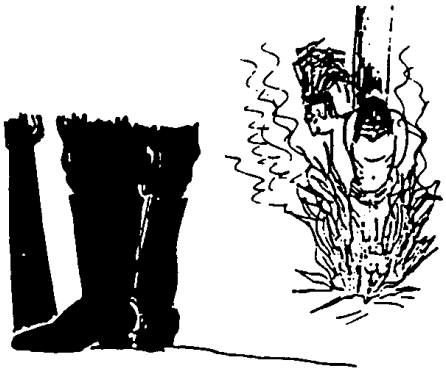
CHAUNU Pierre : *L'Amérique et les Amériques, de la Préhistoire à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1964, p. 229

Un bilan

Nos hiceron la guerra

* Desde entonces nos sometieron a duros trabajos.

* Mataron a nuestros jefes, los Aj Pop.



* Nos obligaron a bautizarnos para hacernos conformistas y para obedecer lo que los españoles mandaban.

In *Clamor y resurreccion del pueblo maya*, pastoral indigena de Guatemala, 1992

De la légitimité de la conquête

C'est en plein droit que les Espagnols règnent sur ces barbares du Nouveau Monde et des îles attenantes. En prudence comme en adresse, et en vertu comme en humanité, ces barbares sont aussi inférieurs aux Espagnols que les enfants aux adultes et les femmes aux hommes; entre eux et les Espagnols, autant de différence qu'entre des gens féroces et cruels et des gens d'une extrême clémence, entre des gens prodigieusement intempérants et des êtres tempérants et mesurés; et j'oserais dire autant de différence qu'entre des singes et des hommes [...].

Qu'aurait-il pu arriver de plus opportun et salutaire à ces barbares que de se trouver soumis à l'empire de ceux dont la prudence, la vertu, la religion les transformeront nécessairement de barbares qu'ils étaient – et tels, qu'ils méritaient à peine le nom d'êtres humains – en hommes civilisés, dans la mesure où ils peuvent l'être; d'idiots et libidineux en probes et honnêtes; d'impies et démonolâtres en chrétiens et adorateurs du vrai Dieu? Ils commencent déjà à accueillir la religion chrétienne grâce à la prévoyance empressée de Charles César, prince religieux et magnifique; on leur a donné des précepteurs publics en humanités et en sciences et, ce qui est bien plus méritoire, des maîtres en religion et en bonnes mœurs. Nombreuses donc sont les raisons, et très graves, obligeant les barbares à accepter l'empire des Espagnols conformément aux lois de la nature. Et ils en profiteront bien davantage que les Espagnols, car la vertu, l'humanité et la vraie religion sont plus précieuses que l'or et l'argent [...].

Mais pour affirmer le caractère juste de cette guerre et de cette domination, [il faut] condamner la témérité, la cruauté et l'avarice de beaucoup et [ajouter] que la faute de ces crimes perpétrés par les soldats et les capitaines retombe sur les princes mêmes et qu'ils auront à en rendre compte devant le tribunal divin, s'ils ne mettent pas tout en œuvre pour que ces hommes, ennemis de la justice, cessent de commettre de semblables délits.

SEPULVEDA Gines (de) : Democrates alter (1544) cité in ZAVALA Silvio : *Amérique latine : philosophie de la conquête*, Mouton (Archontes 11), Paris, La Haye, 1977, pp. 46-48, 134-135

Des avantages de la colonisation

Chapitre CCVIII : Comme quoi les Indiens de toute la Nouvelle-Espagne avaient l'habitude des sacrifices et des vices honteux que nous les obligeâmes à abandonner, tandis que nous les instruisîmes dans les choses saintes de la bonne doctrine.

Puisque j'ai déjà rendu compte de nos actes dans ce livre, il est juste que je fasse maintenant ressortir les bénéfices qui ont été la conséquence de nos conquêtes pour le service de Dieu et de Sa Majesté, malgré le nombre considérable d'existences qu'elles coûtèrent à mes valeureux compagnons d'armes. Un bien petit nombre d'entre nous est encore vivant, et ceux qui sont morts ont péri sacrifiés, leurs cœurs et leur sang ayant été offerts aux idoles mexicaines, Tezcatepuca et Huichilobos. C'est donc le cas de parler ici des nombreux établissements de sacrifices humains que nous trouvâmes dans les villes et les provinces conquises, qui toutes étaient infestées de cette barbare coutume et de mille méchantes choses encore. Je voudrais dire combien de victimes étaient sacrifiées chaque année. D'après le calcul que firent certains religieux franciscains

venus les premiers à la Nouvelle-Espagne, après fray Bartolomé de Olmedo, trois ans et demi avant l'arrivée des dominicains qui furent d'excellents moines, on trouva qu'à Mexico, y compris quelques villages voisins édifiés dans la lagune, il était offert aux idoles, annuellement, environ deux mille cinq cents personnes de tout âge. Avec ce qui se passait dans d'autres provinces, le compte en monterait considérablement plus haut.

Les pratiques adoptées étaient cruelles et variées en si grand nombre que je n'en donnerai point ici les descriptions détaillées; je me bornerai à faire mémoire de ce que je vis moi-même ou dont j'entendis parler. Les Indiens avaient l'habitude de sacrifier la peau du front, les oreilles, la langue, les lèvres, les bras, les jambes, et en général les parties molles et charnues. Dans certaines provinces, on écorchait les victimes au moyen de couteaux d'obsidienne fabriqués dans ce but. Les temples, qu'on appelait *cues,* étaient si nombreux que je les voue à la malédiction. Je pourrais dire, ce me semble, qu'on les voyait dans ce pays comme parmi nous en Castille se voient nos saintes églises, nos paroisses, nos ermitages et nos emblèmes sur la voie publique. C'est bien ainsi, en effet, qu'on avait édifié dans la Nouvelle-Espagne les maisons d'idoles pleines de démons et de figures diaboliques. Outre ces temples, tous les Indiens, hommes ou femmes, possédaient chacun deux autels : l'un à côté de leur lit, l'autre à la porte d'entrée de leur maison; et, dans l'intérieur du domicile, des coffrets et des armoires pleins d'idoles menues et grandes, avec de petites pierres, des morceaux d'obsidienne, des livrets d'un papier fait avec des écorces d'arbre, qu'ils appellent *amatl,* et sur lesquels ils écrivaient en caractère du temps les événements passés.

Outre ce qui précède, j'ai à dire que la plupart des Indiens étaient honteusement vicieux, surtout ceux qui vivaient vers les côtes et les parties chaudes du pays : ils s'adonnaient presque tous à faire des sodomies. Pour ce qui est de manger de la chair humaine, on peut dire qu'ils en faisaient usage absolument comme nous de la viande de boucherie. Dans tous les villages, ils avaient l'habitude de construire des cases de gros madriers, en forme de cages, pour y enfermer des hommes, des femmes, des enfants, les y engraisser et les envoyer au sacrifice quand ils étaient à point, afin de se repaître de leur chair. En outre, ils étaient sans cesse en guerre, provinces contre provinces, villages contre villages, et les prisonniers qu'ils réussissaient à faire, ils les mangeaient après les avoir préalablement sacrifiés. Nous constatâmes la fréquence de la pratique honteuse de l'inceste entre le fils et la mère, le frère et la sœur, l'oncle et les nièces. Les ivrognes étaient nombreux, et je ne saurais dire les saletés dont ils se rendaient coupables[1]. Ils prenaient autant de femmes qu'ils en désiraient, et ils avaient du reste une grande quantité d'autres vices et méchantes habitudes.

Or, toutes ces turpitudes par moi racontées, ce fut nous, les véritables conquistadores, échappés à tant de guerres, de batailles et de dangers de mort, ce fut nous qui y mîmes fin grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ et au secours d'en haut. A la place de ces pratiques honteuses, nous établîmes les bonnes coutumes et nous instruisîmes ces peuples dans la sainte doctrine. Il est vrai de dire que deux ans après nous, lorsque déjà la plus grande partie du pays était pacifiée et que les moeurs et manières de vivre imposées par nous existaient partout, vinrent à la Nouvelle-Espagne d'excellents moines franciscains qui donnèrent l'exemple et prêchèrent les saintes vérités. Trois ou quatre ans après eux sont venus également de bons frères dominicains qui ont achevé de déraciner les vices en recueillant les meilleurs fruits de la propagation de la sainte doctrine et des idées chrétiennes parmi les naturels [...].

Chapitre CCIX : Comme quoi nous inspirâmes de bonnes et saintes doctrines aux Indiens de la Nouvelle-Espagne. – De leur conversion, et comment ils furent baptisés. – Ils acceptèrent notre sainte foi. – Et nous leur enseignâmes les métiers de Castille et l'habitude de pratiquer la justice.

Après que nous eûmes détruit dans le pays les idolâtries et les vices qui y étaient répandus, grâce à Notre Seigneur Dieu, grâce aussi à la bonne fortune et à la sainte chrétienté des très chrétiens Empereurs don Carlos de glorieuse mémoire, et de notre Roi, très heureux seigneur et Roi très invincible des Espagnes, don Felipe, notre maître, son bien-aimé et cher fils – à qui Dieu donne un grand nombre d'années de vie

avec augmentation de ses royaumes, dont puissent jouir dans ces temps heureux lui et ses descendants! –, on a baptisé depuis notre conquête toutes les personnes qui existaient dans le pays, hommes, femmes, enfants, et celles qui sont nées après nous, dont les âmes auparavant allaient se perdre dans les enfers. Aujourd'hui, il y a un grand nombre de bons religieux du seigneur saint François, de saint Dominique, de Notre Dame de la Merced et d'autres ordres encore qui parcourent les villages en y prêchant et en baptisant toute créature qui se trouve dans l'âge prescrit par notre sainte mère l'Eglise de Rome. Il résulte des saints sermons qui leur sont faits que l'Evangile s'enracine dans leurs cœurs; ils se confessent chaque année et on donne la communion à ceux qui ont une connaissance plus éclairée de notre sainte foi.

En outre, ils ont des églises richement pourvues d'autels et de tout ce qui sert au saint culte divin : des croix, des candélabres, des cierges, des calices, des patènes, des plateaux grands et petits, des encensoirs, le tout en métal d'argent. Ils sont bien fournis aussi de chapes, chasubles et frontaux; les villes et les villages riches possèdent même des ornements en velours, damas, satin, taffetas de couleurs et dessins variés, avec des fourreaux pour les croix, très bien travaillés en or et soie, quelquefois ornés de perles […].

Une autre bonne chose due à l'enseignement des religieux, c'est que tous les Indiens, hommes, femmes et enfants en âge d'apprendre, savent dans leur propre langue toutes les prières qu'ils sont obligés de dire. Ils ont acquis aussi une excellente coutume, qui indique le respect des choses saintes du christianisme : c'est, lorsqu'ils passent devant l'image d'un saint, un autel ou une croix, de courber la tête avec humilité, tomber à genoux et réciter un Pater ou un Ave. Nous les conquistadores, nous leur enseignâmes à entretenir des cierges de cire allumés devant les saints autels et les croix; car, avant nous, ils n'avaient pas appris à faire usage de la cire dans ce but […].

Continuons encore pour dire que la plupart des Indiens de ce pays ont très bien appris tous les métiers qui sont en usage parmi nous en Castille. Ils ont pour cela leurs ateliers, leurs ouvriers, et ils en retirent leurs moyens d'existence. Les orfèvres qui travaillent l'or et l'argent, soit au marteau, soit à la fonte, sont des artisans très adroits. Les lapidaires et les peintres ne sont pas moins estimables. Les ciseleurs exécutent les travaux les plus délicats avec leurs fins instruments d'acier, spécialement sur l'émeri, où très souvent ils représentent toutes les scènes de la Passion de Notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, et cela avec une telle perfection que si je ne l'avais vu de mes propres yeux, je n'aurais jamais pu croire que ce fût là l'ouvrage de simples Indiens. Je me figure qu'Apelles, ce peintre si renommé de l'Antiquité, et ceux de notre temps, Berruguete et Michel-Ange […] ne réussiraient pas à faire, avec leurs pinceaux les plus délicats, quelque chose de comparable aux travail sur l'émeri et aux reliquaires qui sortent des mains de trois Indiens mexicains, passés maîtres dans cet art, qu'on appelle Andrès de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo. En outre, la plupart des fils d'Indiens de qualité savent la grammaire, et ils s'y seraient instruits excellemment si cela ne leur avait été défendu par le saint synode qui fut tenu par ordre du Révérendissime archevêque de Mexico. Beaucoup de ces jeunes gens savent lire, écrire et copier des livres de plain-chant […].

Il y a deux choses seulement qu'ils n'ont pu apprendre, malgré le soin qu'ils y ont apporté : faire du verre et de la pharmacie. Mais j'ai une si bonne idée de leur intelligence que je garde l'espoir de les y voir réussir, car quelques-uns d'entre eux sont déjà chirurgiens et herboristes. Ils sont d'ailleurs prestidigitateurs, joueurs de marionnettes et fabricants de bonnes mandolines. Quant à être laboureurs, ils l'étaient d'instinct avant que nous fussions arrivés à la Nouvelle-Espagne.

Actuellement, ils élèvent du bétail de toute espèce; ils domestiquent des bœufs, labourent leurs champs, sèment du blé, l'approprient quand il est mûr et le portent aux marchés; ils en font du pain et du biscuit. Ils ont planté sur leurs terres et leurs héritages tous les arbres fruitiers que nous avons apportés d'Espagne et ils en vendent les produits. Ils en ont tant aujourd'hui qu'ayant cru reconnaître que les pêches sont mauvaises pour la santé, et que les plants de bananiers portent trop d'ombrage, ils se sont résolus à supprimer partout ces espèces et à les remplacer par des cognassiers, des pommiers et des poiriers pour lesquels ils ont une plus grande estime.

Je raconterai maintenant comme quoi nous leur avons enseigné à respecter et à faire observer la justice. Il en résulte qu'ils élisent chaque année leurs alcaldes ordinaires, les regidores, les greffiers, les alguazils, les fiscales et les syndics. Ils ont des maisons municipales avec leurs concierges et s'y réunissent deux fois par semaine; ils y administrent la justice, prenant soin de veiller au règlement de ce qu'ils se doivent entre eux et châtiant de la peine du bâton certains faits criminels; mais s'il y a eu mort d'homme ou faute grave, ils renvoient l'affaire devant les gouverneurs toutes les fois qu'il n'y a pas sur place un haut tribunal royal [...].

Ils sont bons cavaliers, surtout à Chiapa des Indiens; les caciques, comme j'ai dit, ont presque tous des chevaux; quelques-uns possèdent même des troupeaux de juments et de mules; ils s'en servent pour le transport du bois à brûler, du maïs, de la chaux et autres produits qu'ils vont offrir en vente. Beaucoup d'Indiens sont muletiers de profession, de la même manière que nous le voyons en Castille. Pour tout dire en un mot, ils s'adonnent avec perfection à tous les métiers jusqu'à faire même de la tapisserie.

Chapitre CCX : De plusieurs autres avantages qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes et de nos travaux.

On a lu dans les précédents chapitres ce que je raconte des bienfaits qui ont suivi nos illustres hauts faits et nos conquêtes. Je dois mentionner actuellement l'or, l'argent, les pierres précieuses, la cochenille, les laines, la salsepareille elle-même et les cuirs d'animaux, qui de la Nouvelle-Espagne ont été envoyés en Castille à notre Roi et seigneur, soit pour son quint royal, soit à l'occasion des nombreux présents que nous Lui avons fait offrir depuis que nous nous sommes rendus maîtres de ce pays; sans compter les quantités considérables de produits qu'emportent les passagers et les marchands. C'est au point que, depuis que le sage roi Salomon fit édifier le temple sacré de Jérusalem avec l'or et l'argent qu'on lui envoya de Tarsis, d'Ophir et de Saba, on n'a jamais entendu parler, dans aucune histoire de l'Antiquité, de plus d'or et d'argent qu'il n'en est allé de ce pays en Castille [...].

Que l'on considère au surplus combien de villes, de bourgs et de villages de ce pays sont aujourd'hui peuplés d'Espagnols. Leur nombre est déjà si grand que je l'ignore, et que, n'en pouvant déterminer toute l'importance, j'aime mieux n'en pas dire un mot de plus. Qu'on remarque bien aussi les évêchés actuellement établis : il y en a dix, sans compter l'archevêché de l'insigne ville de Mexico. Il y a trois audiences royales, ainsi que je l'expliquerai plus longuement, de même que je dirai les gouverneurs, les archevêques et les évêques qui ont déjà existé dans le pays. Voyez aussi les saintes églises cathédrales et les monastères qui comptent tant de dominicains, franciscains, rédemptoristes et augustins! Considérez encore les hôpitaux et les grandes indulgences qui y sont attachées, l'édifice sacré de Notre-Dame de Guadalupe qui s'élève sur les terrains de Tepeaquilla, où était situé le campement de Gonzalo de Sandoval alors que nous prîmes Mexico; admirez les saints miracles qui s'y sont faits et s'y renouvellent encore chaque jour, et rendons grâces à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie pour tous ces biens, en pensant que de là nous vinrent la grâce et l'appui qui nous firent conquérir ces contrées où le christianisme est déjà si florissant.

Mettez encore en ligne de compte qu'il existe, à Mexico, un collège universitaire où l'on apprend la grammaire, la théologie, la rhétorique, la logique, la philosophie et autres arts et sciences. Il y a déjà des caractères et des maîtres imprimeurs pour le latin comme pour la langue castillane, et l'on peut y acquérir des diplômes de licencié et de docteur. Je pourrais encore parler de bien d'autres magnificences; je pourrais mentionner, par exemple, les riches mines d'argent qu'on a découvertes et que l'on découvre chaque jour, par lesquelles notre Castille est devenue prospère, s'attirant l'estime et le respect de tous.

DIAZ DEL CASTILLO Bernal : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [1575]*, Maspéro - La découverte (coll. la découverte), Paris, 1980, vol. II, pp. 235-247

---

1 Manque, dans cette édition, une "description" présentée en latin dans l'édition de 1877 et que l'on trouve presque mot pour mot dans un texte (peut-être apocryphe), *Le Conquistador Anonyme*, paru en Italie en 1556 et traduit en français en 1986 aux Ed. J. Millon : "Dans cette province de Panuco, les hommes sont de grands sodomites et de grands poltrons, et ivrognes à tel point que lorsqu'ils

sont fatigés de boire le vin par la bouche, ils se couchent et, levant les jambes en l'air, ils se le font introduire par en bas à l'aide d'une canule, jusqu'à ce que le corps n'en puisse plus contenir." (p. 77)

Des grands bienfaits apportés par les Espagnols

Les Espagnols ont payé les Indiens de tout ce qu'ils leur ont pris par de grands bienfaits; et à ce propos, tout ce qui de bon se produit en Espagne, on le produit là-bas [au Pérou] : blé, orge, plantes et herbes potagères, légumes de toutes sortes, par les soins des Espagnols; oranges, citrons, pamplemousses et tous fruits de ce genre, dont à certains endroits il y a profusion, puisque la plus grande partie du Pérou est terre chaude et humide. On a produit aussi des pêches [...]. Les brebis, les vaches, les chèvres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens, les chats, etc., n'existaient pas au Pérou; on les a importés d'Espagne; ils se sont beaucoup multipliés et ont constitué un grand bienfait, tout particulièrement la poule de Castille, dont les Indiens ont retiré le plus grand bien.

HERRERA Y TORDESILLAS A.: *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Oceano*, cité in ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs nº 256), Paris, 1972, p. 95

La destructuration du monde indigène

Dans l'Empire inca, les principes de réciprocité et de redistribution réglaient le fonctionnement de l'économie. Après la Conquête, la communauté subsiste et propose encore le modèle de la réciprocité. Au contraire, la redistribution étatique est ruinée avec la mort de l'Inca. Les Espagnols, au sommet de la hiérarchie sociale, remplacent l'ancienne caste dirigeante et fondent l'économie sur l'exploitation des Indiens.

[...] La ruine de l'ancien système de redistribution provoque tout d'abord une réorientation fondamentale de l'espace économique. On se rappelle qu'au temps de l'Empire de Cuzco figurait le point de convergence et de divergence des richesses. Or l'espace se trouve désormais décentré : la capitale est établie à Lima, et les mines de Potosi constituent bientôt l'autre aire d'attraction du pays. Entre ces deux pôles, Cuzco, ancien centre du monde, ne joue plus qu'un rôle de relais. Si l'on songe que le système économique de l'Empire inca se prolongeait en une représentation religieuse et cosmologique, qui en retour lui donnait sens, on conçoit la profondeur de la rupture coloniale.

La désorientation de l'espace se manifeste également à l'échelle régionale et même locale. La complémentarité verticale de l'économie andine, qui associait des cultures étagées du niveau de la mer à une altitude de plus de 4'000 mètres, subit elle-même de graves altérations.

[...] Mainmise des Espagnols sur l'eau, mais aussi sur la terre : la domination coloniale signifie, pour les Indiens, la dépossession des moyens essentiels de production. Le processus est tout d'abord favorisé par la chute démographique et l'extension des friches. Mais comme les Espagnols recherchent eux aussi les meilleurs sols, leur prise de possession se traduit toujours, en définitive, par le refoulement des Indiens. C'est ainsi que dans la région de Huanuco, en 1562, le *curaca* Cristobal Xulea Condor se plaint que les terres dont disposent maintenant ses sujets “ ne sont pas aussi bonnes que celles qu'ils avaient coutume de cultiver autrefois, parce que les Espagnols prirent les bonnes quand ils fondèrent cette ville ”. L'un des premiers

moyens d'acquisition consiste en effet, pour les Espagnols, à se faire attribuer des terres, très officiellement, par la municipalité de la ville dont ils sont *vecinos*. Mais il s'agit alors, généralement, d'étendues proches de la ville en question, et cette procédure régulière s'avère bientôt insuffisante : car la population blanche augmentait rapidement, et la possession de vastes domaines suscitait un intérêt de plus en plus vif au fur et à mesure que s'ouvrait un marché pour les produits agricoles, avec le développement du réseau urbain et de l'économie minière.

[...] La destructuration que subit le monde indigène, dans les quarante années qui suivent la Conquête, se manifeste à tous les niveaux : démographique, économique, social, religieux. Certaines structures survivent, mais par fragments isolés de leur ancien contexte. Chronologiquement, la combinaison des facteurs de destructuration suggère la distinction de deux phases successives :

1° 1532-1550 environ. Les guerres, les abus et surtout le choc microbien provoquent une chute démographique brutale. La redistribution étatique disparaît, mais les Espagnols se substituent à l'Inca et fondent leur domination sur certaines institutions préexistantes *(mita,* service des *Zambos,* etc.). Les anciennes modalités de perception du tribut se prolongent, bien que les nouveaux maîtres tendent à exiger non seulement du travail, mais aussi des produits; ceux-ci proviennent souvent des terres de communauté des Indiens ou sont obtenus au moyen du troc. L'*ayllu* constitue le noyau résistant de la société indigène, bien que des conflits internes tendent à l'altérer (despotisme des *curaca,* multiplication des *yana).* Le culte officiel de l'Inca et du Soleil est mort avec Atabalipa, les missionnaires détruisent les *huaca;* cependant les croyances traditionnelles persistent.

2° Vers 1550 — vers 1570. La dépopulation continue, mais suivant une pente sans doute moins rapide. L'emprise espagnole se manifeste plus directement (outre l'exercice de la violence), avec la diminution du pouvoir des *curaca,* la politique — lente — de stabilisation des *yana* et le début des regroupements de villages. Surtout, les taxations officielles, et notamment le développement du tribut en argent, obligent les Indiens à participer à l'économie monétaire, mais selon des modalités artificielles : de nouvelles activités (travail salarié) sont imposées au monde indigène, préjudiciables aux activités traditionnelles. Les Espagnols ne se contentent pas de se substituer à l'Inca, ils créent un nouveau secteur économico-social (développement des villes, des mines, des cultures et de l'élevage de type européen, etc.), dont la domination sur le secteur indigène définit la situation coloniale Cependant l'*ayllu* résiste toujours, dans la mesure où l'entraide communautaire, principe fondamental, survit. Enfin l'évangélisation entretient la lutte contre les croyances indigènes.

WACHTEL Nathan : *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Gallimard (coll. Folio Histoire n° 47), Paris, 1971, pp. 153, 155, 210-211

Tradition et acculturation

Dans l'ensemble, les résultats de l'acculturation, vers les années 1570, restent limités. Malgré la crise de désintégration qui résulte de l'impact avec la civilisation occidentale, la masse indienne présente une relative “ rigidité culturelle ” et refuse la plus grande partie de l'apport espagnol. Dans le jeu de la continuité et du changement, on peut conclure que la tradition l'emporte sur l'acculturation. Lorsque les Indiens empruntent des éléments étrangers, ils ne font généralement que les surajouter aux éléments anciens, ou les utiliser comme une sorte de camouflage : il ne s'agit pas (sauf dans le cas des *curaca)* d'une conversion à la culture espagnole. Une civilisation constitue un tout qui ne se décompose pas en atomes isolés, dont la somme restituerait un ensemble cohérent.

[...] Survivance donc de la tradition, mais nous savons d'autre part que celle-ci, considérée

globalement, subit les effets destructeurs de la domination espagnole : la décomposition de la société indigène n'est pas compensée par un autre type d'organisation. Il y a déculturation sans véritable acculturation. Si bien que deux mondes restent face à face, l'un dominant, l'autre dominé. Si le traumatisme de la Conquête " continue " pendant la période coloniale, c'est parce que se renouvelle tous les jours la coexistence de deux systèmes de valeurs, l'un vainqueur et oppressif, l'autre vaincu et altéré. Seule la frange des *curaca* (ou partiellement le groupe des *yana,* ou enfin la catégorie marginale des prostituées) se rapproche du pôle dominant. Au total, la société coloniale se caractérise par le fossé qui sépare Espagnols et Indiens : soit une situation de *disjonction.* Il n'est pas étonnant que ce thème imprègne le folklore péruvien.

[…] Vision des vaincus : vraiment vaincus? Oui, bien sûr, si l'on se réfère au sort des armes et à la situation coloniale. Mais nous savons que les révoltes indigènes revêtent, suivant le contexte où elles se développent, des formes très différentes. Les Araucans adoptent certains éléments de la culture européenne comme un instrument de combat, car la faiblesse relative des Espagnols du Chili leur permet, si l'on peut dire, de s'offrir ce luxe. Au contraire les Indiens du Pérou manifestent une fidélité acharnée à leur tradition : sans doute parce qu'aucune autre forme de révolte ne s'y avère possible (sinon dans l'imaginaire). Or Manco Inca, dès le début de sa rébellion, indique le sens de cette fidélité : précisément la résistance à l'Espagnol. Résistance passive, certes, par force d'inertie, mais force voulue et cultivée, inertie farouchement défendue. C'est la tradition qui constitue ici le moyen du refus : un refus silencieux, obstiné, à chaque génération renouvelé. Et dans la mesure où des débris de l'ancienne civilisation inca ont traversé les siècles jusqu'à nos jours, on peut dire que même ce type de révolte, cette praxis impossible, a d'une certaine manière triomphé. Les vaincus remportent ainsi dans leur défaite une émouvante victoire.

WACHTEL Nathan : *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Gallimard (coll. Folio Histoire nº 47), Paris, 1971, pp. 240, 241, 314

Aimé Césaire, colonisation et civilisation

L'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, d'entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point : ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de *Dieu,* ni extension du *Droit;* d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli,* ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant Cambaluc), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur; qu'ils tuent; qu'ils pillent; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités; que les baveurs sont venus plus tard; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation; paganisme = sauvagerie,* d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien; que marier des mondes différents est excellent; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même,

s'étiole; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact ?* ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'*établir le contact,* était-elle la meilleure ?

Je réponds *non.*

Et je dis que de la *colonisation* à la *civilisation,* la distance est infinie; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine. [...]

Où veux-je en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation – donc la force – est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.

Colonisation : tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation [...] .

Je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre *la bête,* s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même *en bête.* C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler.

Partialité ? Non. Il fut un temps où de ces mêmes faits on tirait vanité, et où, sûr du lendemain, on ne mâchait pas ses mots. Une [...] citation; je l'emprunte à un certain Carl Siger, auteur d'un *Essai sur la Colonisation (Carl Siger :* Essai sur la Colonisation, *Paris, 1907) :*

" Les pays neufs sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles, violentes, qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et réglée de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer, par suite, leur valeur. Ainsi, les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de sûreté à la société moderne. Cette utilité serait-elle la seule, elle est immense. "

En vérité, il est des tares qu'il n'est au pouvoir de personne de réparer et que l'on n'a jamais fini d'expier.

Mais parlons des colonisés.

Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes et que ni Deterding, ni Royal Dutch, ni Standard Oil ne me consoleront jamais des Aztèques ni des Incas.

Je vois bien celles – condamnées à terme – dans lesquelles elle a introduit un principe de ruine : Océanie, Nigéria, Nyassaland. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

Sécurité ? Culture ? Juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.

A mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification.*

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de " réalisations ", de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes,

de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle *d'économies* naturelles, d'*économies* harmonieuses et viables, *d'économies* à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens – très réels – on en a superposé d'autres – très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

On me parle de civilisation, je parle de prolétarisation et de mystification.

Pour ma part, je fais l'apologie systématique des civilisations para-européennes.

Chaque jour qui passe, chaque déni de justice, chaque matraquage policier, chaque réclamation ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé, chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S., chaque policier et chaque milicien nous fait sentir le prix de nos vieilles sociétés.

C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns.

C'étaient des sociétés pas seulement antécapitalistes, comme on l'a dit, mais aussi *anticapitalistes.*

C'étaient des sociétés démocratiques, toujours.

C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles.

Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme.

Elles étaient le fait, elles n'avaient aucune prétention à être l'idée, elles n'étaient, malgré leurs défauts, ni haïssables, ni condamnables.

Elles se contentaient d'être. Devant elles n'avaient de sens, ni le mot *échec,* ni le mot *avatar*. Elles réservaient, intact, l'espoir.

CESAIRE Aimé : *Discours sur le colonialisme*, Ed. Présence africaine, Paris, 1955, pp 6-8, 14-21

Le point de vue créole sur la conquête

Par ailleurs, je crois que se disputer pour savoir s'il eût été préférable que les Européens ne débarquent pas en Amérique, et ce qui se serait produit si les cultures indigènes avaient pu continuer à évoluer libres de toute interférence, est un exercice d'imagination et de dialectique fallacieux. Les choses ne se sont pas produites ainsi, mais autrement, et de cet autrement sont issus nos pays [latino-américains] et ce que nous sommes aujourd'hui. C'est la réalité, et cette réalité nous ne pouvons la changer. Le bon sens indique donc qu'il nous faut aller de l'avant.

VARGAS LLOSA Mario : “ Hommage tardif à mes ancêtres venus d'Espagne ”, in *Le Temps stratégique*, septembre 1992

Aller au-dela d'un simple constat

L'historien peut-il se permettre de porter un “ jugement ” ? Peut-il “ prendre parti ” ? Question oiseuse, puisque l'on juge toujours et que l'on prend toujours parti… mais il y a l'hypocrisie de prendre position en silence et l'honnêteté de l'avouer… Se taire n'est pas faire preuve d'objectivité; c'est tout simplement entretenir les uns dans l'ignorance, et pousser les autres à faire la sourde oreille. On pourra peut-être reprocher à ces pages d'avoir fait de la “ légende noire ”, mais taire les motifs de la “ légende noire ” n'est-il pas une manière de faire de la “ légende rose ” ?

Au-delà des préoccupations morales, il y a un autre niveau de raisonnement qui est extrêmement important, et c'est un jugement général sur le monde enfanté par la conquista. Qu'il soit grand, important, épique même, comment le contester ? Mais un historien n'a-t-il pas le droit — et même le devoir — d'aller au-delà d'un simple constat ? Ne doit-il pas essayer d'aller au-delà des “ faits ” qui se présentent à lui pour chercher une argumentation plus profonde et peut-être plus vraie que celle qu'il peut tirer du simple événement ? Ne peut-il juger si le prix payé est proportionnel au résultat obtenu ? Si ce droit lui est accordé, il se permettra de dire alors que les conquistadores ont créé, sur une base assurément épique, les prémices d'un monde fragile, malsain, vermoulu. Que de grandes et magnifiques villes aient été bâties, comment le nier ? Que des écoles de peinture comme celles de Cuzco et Quito aient donné des œuvres dignes de figurer dans les plus grands musées du monde, comment le contester ? Que des formes culturelles d'une très grande valeur aient émergé du monde américain, comment l'oublier ? Mais que tout cela ait coûté un prix exorbitant est une réalité que nul ne peut taire. Encore pourrait-on dire qu'il est difficile d'établir le prix d'une civilisation en termes de valeurs *matérielles;* mais on remarquera alors qu'au simple niveau des biens matériels, la conquista a jeté certaines (rien que certaines) prémisses d'un système économique dont tous les défauts, les inconsistances, les contradictions aujourd'hui encore sont flagrantes. La faillite des conquistadores se fait encore sentir au niveau social et économique.

ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs n° 256), Paris, 1972, p. 95

Europe et altérité : l'universalisme en question

Claude Lévi-Strauss, cultures et échanges

Les Espagnols du XVIe siècle se sont jugés et montrés supérieurs aux Mexicains et aux Péruviens parce qu'ils possédaient des bateaux capables de transporter des soldats outre-océan, des chevaux, des cuirasses et des armes à feu; et [...], suivant le même raisonnement, l'Européen du XIXe siècle s'est proclamé supérieur au reste du monde à cause de la machine à vapeur et de quelques autres prouesses techniques dont il pouvait se targuer. Qu'il le soit effectivement sous tous ces rapports et sous celui, plus général, du savoir scientifique qui est né et s'est développé en Occident, cela semble d'autant moins contestable que, sauf de rares et précieuses exceptions, les peuples assujettis par l'Occident, ou contraints par lui à le suivre, ont reconnu cette supériorité et, leur indépendance une fois conquise ou assurée, se sont donné pour but de rattraper ce qu'ils considéraient eux-mêmes comme un retard dans la ligne d'un commun développement. De ce que cette supériorité relative, qui s'est affirmée dans un laps de temps remarquablement court, existe, on ne saurait pourtant inférer qu'elle révèle des aptitudes fondamentales distinctes, ni surtout qu'elle soit définitive. L'histoire des civilisations montre que telle ou telle a pu, au cours des siècles, briller d'un éclat particulier. Mais ce ne fut pas nécessairement dans la ligne d'un développement unique et toujours orienté dans le même sens. Depuis quelques années, l'Occident s'ouvre à cette évidence que ses immenses conquêtes dans certains domaines ont entraîné de lourdes contreparties; au point qu'il en vient à se demander si les valeurs auxquelles il a dû renoncer, pour s'assurer la jouissance d'autres, n'eussent pas mérité d'être mieux respectées. A l'idée, naguère prévalente, d'un progrès continu le long d'une route sur laquelle l'Occident seul aurait brûlé les étapes, tandis que les autres sociétés seraient restées en arrière, se substitue ainsi la notion de choix dans des directions différentes, et tels que chacun s'expose à perdre sur un ou plusieurs tableaux ce qu'il a voulu gagner sur d'autres. L'agriculture et la sédentarisation ont prodigieusement développé les ressources alimentaires et, par voie de conséquence, permis à la population humaine de s'accroitre. Il en a résulté l'expansion des maladies infectieuses, qui tendent à disparaître quand la population est trop réduite pour entretenir les germes pathogènes. On peut donc dire que, sans le savoir sans doute, les peuples devenus agricoles ont choisi certains avantages, moyennant des inconvénients dont les peuples restés chasseurs et collecteurs sont mieux protégés [...].

La croyance en l'évolution unilinéaire des formes vivantes est apparue dans la philosophie sociale bien plus tôt qu'en biologie. Mais c'est de la biologie qu'au XIXe siècle elle reçut un renfort qui lui permit de revendiquer un statut scientifique, en même temps qu'elle espérait ainsi concilier le fait de la diversité des cultures avec l'affirmation de leur inégalité [...].

Cependant, un remarquable retournement devait se produire chez les biologistes eux-mêmes [...]. En même temps que des sociologues invoquaient la biologie [...], les biologistes eux-mêmes s'apercevaient que ce qu'ils avaient pris pour une évolution soumise à quelques lois simples recouvrait en fait une histoire très compliquée [...].

Or, c'est bien à une vue analogue que convie l'ethnologie, pour peu qu'une connaissance directe des sociétés les plus différentes de la nôtre permette d'apprécier les raisons d'exister qu'elles se sont données à elles-mêmes, au lieu de les juger et de les condamner selon des raisons qui ne sont pas les leurs. Une civilisation qui s'attache à développer ses valeurs propres paraît n'en posséder aucune, pour un observateur formé par la sienne à reconnaître des valeurs toutes différentes. Il lui semble que chez lui seulement il se passe quelque chose, que sa civilisation seule détient le privilège d'une histoire ajoutant constamment des événements les uns aux autres. Pour lui, il n'y a que cette histoire qui

offre un sens, en prenant ce terme dans la double acception de signifier et de tendre vers un but. Dans tous les autres cas, croit-il, l'histoire n'existe pas; à tout le moins, elle piétine [...].

Dès la naissance [...] les êtres et les choses qui nous entourent montent en chacun de nous un appareil de références complexes formant système : conduites, motivations, jugements implicites que, par la suite, l'éducation vient confirmer par la vue réflexive qu'elle nous propose du devenir historique de notre civilisation. Nous nous déplaçons littéralement avec ce système de référence, et les ensembles culturels qui se sont constitués en dehors de lui ne nous sont perceptibles qu'à travers les déformations qu'il leur imprime. Il peut même nous rendre incapables de les voir [...].

Qu'une plante soit tenue pour un être respectable qu'on ne cueille pas sans motif légitime, et sans avoir au préalable apaisé son esprit par des offrandes; que les animaux qu'on chasse pour se nourrir soient placés, selon l'espèce, sous la protection d'autant de maîtres surnaturels qui punissent les chasseurs coupables d'abus en raison de prélèvements excessifs ou parce qu'ils n'épargnent pas les femelles et les jeunes; que règne, enfin, l'idée que les hommes, les animaux et les plantes disposent d'un capital commun de vie, de sorte que tout abus commis aux dépens d'une espèce se traduit nécessairement, dans la philosophie indigène, par une diminution de l'espérance de vie des hommes eux-mêmes, ce sont là autant de témoignages peut-être naïfs, mais combien efficaces, d'un humanisme sagement conçu qui ne commence pas par soi-même, mais fait à l'homme une place raisonnable dans la nature au lieu qu'il s'en institue le maître et la saccage, sans même avoir égard aux besoins et aux intérêts les plus évidents de ceux qui viendront après lui [...].

J'ai souligné à plusieurs reprises que la fusion progressive de populations jusqu'alors séparées par la distance géographique, ainsi que par des barrières linguistiques et culturelles, marquait la fin d'un monde qui fut celui des hommes pendant des centaines de millénaires, quand ils vivaient en petits groupes durablement séparés les uns des autres et qui évoluaient chacun de façon différente, tant sur le plan biologique que sur le plan culturel. Les bouleversements déclenchés par la civilisation industrielle en expansion, la rapidité accrue des moyens de transport et de communication ont abattu ces barrières. En même temps ont disparu les chances qu'elles offraient pour que s'élaborent et soient mises à l'épreuve de nouvelles combinaisons génétiques et des expériences culturelles. Or, on ne peut se dissimuler qu'en dépit de son urgente nécessité pratique et des fins morales élevées qu'elle s'assigne, la lutte contre toutes les formes de discrimination participe de ce même mouvement qui entraîne l'humanité vers une civilisation mondiale, destructrice de ces vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles qui donnent son prix à la vie, et que nous recueillons précieusement dans les bibliothèques et dans les musées parce que nous nous sentons de moins en moins capables de les produire.

Sans doute nous berçons-nous du rêve que l'égalité et la fraternité régneront un jour entre les hommes, sans que soit compromise leur diversité. Mais si l'humanité ne se résigne pas à devenir la consommatrice stérile des seules valeurs qu'elle a su créer dans le passé, capable seulement de donner le jour à des ouvrages bâtards, à des inventions grossières et puériles, elle devra réapprendre que toute création véritable implique une certaine surdité à l'appel d'autres valeurs, pouvant aller jusqu'à leur refus sinon même à leur négation. Car on ne peut, à la fois, se fondre dans la jouissance de l'autre, s'identifier à lui, et se maintenir différent. Pleinement réussie, la communication intégrale avec l'autre condamne, à plus ou moins brève échéance, l'originalité de sa et de ma création. Les grandes époques créatrices furent celles où la communication était devenue suffisante pour que des partenaires éloignés se stimulent, sans être cependant assez fréquente et rapide pour que les obstacles, indispensables entre les individus comme entre les groupes, s'amenuisent au point que des échanges trop faciles égalisent et confondent leur diversité.

LÉVI-STRAUSS Claude : *Le regard éloigné*, Plon, Paris, 1983, pp. 27-35, 46-48

Claude Lévi-Strauss, le regard éloigné

Il faudra admettre que, dans la gamme des possibilités ouvertes aux sociétés humaines, chacune a fait un certain choix et que ces choix sont incomparables entre eux : ils se valent. Mais alors surgit un nouveau problème : car si [...] nous étions menacés par l'obscurantisme sous forme d'un refus aveugle de ce qui n'est pas nôtre, nous risquons maintenant de céder à un éclectisme qui d'une culture quelconque, nous interdit de rien répudier : fût-ce la cruauté, l'injustice et la misère contre lesquelles proteste parfois cette société même, qui les subit. Et comme ces abus existent aussi parmi nous, quel sera notre droit de les combattre à demeure, s'il suffit qu'ils se produisent ailleurs pour que nous nous inclinions devant eux ? [...]

On découvre alors qu'aucune société n'est foncièrement bonne; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité dont l'importance paraît approximativement constante et qui correspond peut-être à une inertie spécifique qui s'oppose, sur le plan de la vie sociale, aux efforts d'organisation [...].

Mais surtout, nous devons nous persuader que certains usages qui nous sont propres, considérés par un observateur relevant d'une société différente, lui apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation. Je pense à nos coutumes judiciaires et pénitentiaires. A les étudier du dehors, on serait tenté d'opposer deux types de sociétés : celles qui pratiquent l'anthropophagie, c'est-à-dire qui voient dans l'absorption de certains individus détenteurs de forces redoutables le seul moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre à profit; et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu'on pourrait appeler l'*anthropémie* (du grec *émein,* vomir); placées devant le même problème, elles ont choisi la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du corps social en les tenant temporairement ou définitivement isolés, sans contact avec l'humanité, dans des établissements destinés à cet usage. A la plupart des sociétés que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde; elle nous marquerait à leurs yeux de la même barbarie que nous serions tentés de leur imputer en raison de leurs coutumes symétriques.

Des sociétés, qui nous paraissent féroces à certains égards, savent être humaines et bienveillantes quand on les envisage sous un autre aspect. Considérons les Indiens des plaines de l'Amérique du Nord qui sont ici doublement significatifs, parce qu'ils ont pratiqué certaines formes modérées d'anthropophagie, et qu'ils offrent un des rares exemples de peuple primitif doté d'une police organisée. Cette police (qui était aussi un corps de justice) n'aurait jamais conçu que le châtiment du coupable dût se traduire par une rupture des liens sociaux. Si un indigène avait contrevenu aux lois de la tribu il était puni par la destruction de tous ses biens : tente et chevaux. Mais du même coup, la police contractait une dette à son égard; il lui incombait d'organiser la réparation collective du dommage dont le coupable avait été, pour son châtiment, la victime. Cette réparation faisait de ce dernier l'obligé du groupe, auquel il devait marquer sa reconnaissance par des cadeaux que la collectivité entière – et la police elle-même – l'aidait à rassembler, ce qui inversait de nouveau les rapports; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, au terme de toute une série de cadeaux et de contre-cadeaux, le désordre antérieur fût progressivement amorti et que l'ordre initial eût été restauré. Non seulement de tels usages sont plus humains que les nôtres, mais ils sont aussi plus cohérents, même en formulant le problème dans les termes de notre moderne psychologie : en bonne logique, l'“ infantilisation ” du coupable impliquée par la notion de punition exige qu'on lui reconnaisse un droit corrélatif à une gratification, sans laquelle la démarche première perd son efficacité, si même elle

n'entraîne pas des résultats inverses de ceux qu'on espérait. Le comble de l'absurdité étant, à notre manière, de traiter simultanément le coupable comme un enfant pour nous autoriser à le punir, et comme un adulte afin de lui refuser la consolation; et de croire que nous avons accompli un grand progrès spirituel parce que, plutôt que de consommer quelques-uns de nos semblables, nous préférons les mutiler physiquement et moralement.

De telles analyses, conduites sincèrement et méthodiquement, aboutissent à deux résultats : elles instillent un élément de mesure et de bonne foi dans l'appréciation des coutumes et des genres de vie les plus éloignés des nôtres, sans pour autant leur conférer les vertus absolues qu'aucune société ne détient. Et elles dépouillent nos usages de cette évidence que le fait de n'en point connaître d'autres – ou d'en avoir une connaissance partielle et tendancieuse – suffit à leur prêter […].

Les autres sociétés ne sont peut-être pas meilleures que la nôtre; même si nous sommes enclins à le croire, nous n'avons à notre disposition aucune méthode pour le prouver. A les mieux connaître, nous gagnons pourtant un moyen de nous détacher de la nôtre, non point que celle-ci soit absolument ou seule mauvaise, mais parce que c'est la seule dont nous devions nous affranchir : nous le sommes par état des autres. Nous nous mettons ainsi en mesure d'aborder la deuxième étape qui consiste, sans rien retenir d'aucune société, à les utiliser toutes pour dégager ces principes de la vie sociale qu'il nous sera possible d'appliquer à la réforme de nos propres mœurs, et non de celles des sociétés étrangères : en raison d'un privilège inverse du précédent, c'est la société seule à laquelle nous appartenons que nous sommes en position de transformer sans risquer de la détruire; car ces changements viennent aussi d'elle, que nous y introduisons.

LÉVI-STRAUSS Claude : *Tristes tropiques*, Plon (Terre humaine), Paris, 1955, pp. 445-454

Albert Jacquard, comment définir les races ?

Et pourtant c'est au nom de leur “ nature ” que certains hommes sont méprisés et d'autres glorifiés. C'est essentiellement au XIXe siècle que la justification de ces attitudes a été recherchée dans la réalité concrète des hommes. Auparavant il suffisait d'admettre que le roi était roi “ par la grâce de Dieu ” et que chacun devait rester à la place où Dieu l'avait mis; c'était plus notre âme, émanant d'un autre monde, que notre corps inséré dans les réalités concrètes de ce monde, qui provoquait une hiérarchie. Le développement d'une attitude “ scientiste ” a rendu ces arguments insuffisants. Des travaux innombrables ont tenté de classer les hommes selon leur nature, chaque unité de ce classement constituant une race. La définition des diverses races humaines était l'objectif principal des anthropologues. Ils ont accumulé des observations portant sur les populations les plus diverses, ils ont imaginé de subtils traitements statistiques, ils ont mis au point de multiples techniques de classification, mais ils ne sont pas parvenus au moindre accord sur les frontières à tracer entre les races.

En fait, leur effort ne pouvait aboutir, car une donnée essentielle leur manquait : la connaissance du processus par lequel les caractéristiques des individus sont transmises de parents à enfants. On avait bien noté, depuis longtemps, une ressemblance entre les générations successives, mais on ignorait la cause biologique de cette ressemblance. Ce n'est qu'en 1865 que le mystère de la procréation à deux, le mécanisme étrange grâce auquel deux êtres en produisent un, a été, pour la première fois, élucidé. Gregor Mendel a avancé l'hypothèse apparemment extravagante, mais finalement réaliste, d'une double commande de chaque fonction biologique.

Mendel apportait ainsi une révolution conceptuelle profonde, car il admettait que les parents ne transmettent pas à leurs enfants leurs caractéristiques apparentes, mais la moitié des facteurs, les gènes selon la

terminologie d'aujourd'hui, qui en eux gouvernent ces caractéristiques.

Cette révolution était si décisive que personne ne l'a comprise sur le moment; il a fallu attendre le début du XXe siècle pour que la découverte des chromosomes présents dans les noyaux des cellules et surtout la constatation de leur étrange comportement lors de la multiplication de ces cellules obligent à admettre que le processus de transmission était bien celui proposé par Mendel. Pour caractériser une population, il ne s'agit plus, depuis Mendel, de décrire les traits apparents : couleur de la peau, taille, tour de tête, indice céphalique..., paramètres qui avaient tant passionné les anthropologues; il s'agit de préciser la nature des gènes qui se manifestent par l'intermédiaire de ces traits. C'est son patrimoine génétique qui définit biologiquement une population, car ce patrimoine, transmis de génération en génération, représente sa véritable constante biologique.

Le soin de tracer les frontières entre les races est alors passé des anthropologues aux généticiens et surtout à ceux qui, parmi eux, ont pour spécialité la génétique des populations. Simultanément les caractéristiques prises en considération ont été totalement modifiées. Il se trouve en effet que les traits apparents n'ont pas, pour la plupart, un déterminisme génétique simple; certes ils sont sous la dépendance des gènes, mais l'effet de ceux-ci interfère de *façon complexe* avec l'influence du milieu. Pour avoir accès aux gènes, il faut observer des traits qui manifestent directement ceux-ci, c'est-à-dire dont la transmission de parents à enfants est conforme au schéma proposé par Mendel et vérifié par ses célèbres expériences sur les pois. Ces traits sont essentiellement les multiples systèmes sanguins ou immunologiques. A partir d'un petit tube de sang, les laboratoires peuvent aujourd'hui analyser environ une centaine de types de molécules comportant chacun deux, trois, parfois des dizaines de variantes, correspondant à autant de gènes distincts.

Le travail permettant de définir les races humaines était donc entièrement à refaire. Les généticiens des populations l'ont entrepris avec courage. Ils ont monté des expéditions dans les régions les plus reculées, les plus inaccessibles, Népal, plateaux des Andes, villages groenlandais. Au prix de véritables tours de force, ils ont pu mesurer dans les diverses populations rencontrées les fréquences des diverses variantes génétiques. Ils ont mis en place une collaboration internationale permettant d'accumuler et de comparer les observations. Lorsque enfin ils ont cherché à tirer la leçon de cette grande entreprise, ils ont abouti à ce constat inattendu : les races humaines ne sont pas définissables. Selon l'affirmation de François Jacob, prix Nobel : “ Le concept de race s'est dilué et a perdu toute valeur opératoire. ”

Les généticiens aboutissent apparemment au même échec qu'avant eux les anthropologues, mais cet échec même a permis une meilleure lucidité sur notre espèce.

L'idée de race correspondait dans l'esprit des anthropologues à celle de *type :* à l'intérieur de chaque race les individus devaient reproduire, à quelques variations près, le type racial, celui-ci étant défini, plus ou moins explicitement, comme la moyenne de tous les résultats observés pour chaque caractère, ce qui élimine les écarts individuels accidentels.

Une première difficulté a été rencontrée lorsque l'on a constaté que l'individu moyen, c'est-à-dire celui dont chaque caractéristique serait égale à la moyenne trouvée pour la population ne peut pas exister : s'il a la taille moyenne, il ne peut pas avoir le poids moyen [...].

Mais, surtout, pour que chaque groupe soit bien défini par son type, il faut que les variations individuelles à l'intérieur d'un groupe soient beaucoup plus petites que les écarts entre groupes. Lorsque cette condition est satisfaite, chacun peut être affecté à un groupe, sa “ race ”, sans trop d'ambiguïté. En fait, cette condition est rarement remplie. Le caractère qui a été la plus utilisé pour définir les races, la couleur de la peau, est exemplaire; les différences entre individus appartenant à une population reputée homogène sont si grandes qu'avec quatre populations seulement, les Sara du Tchad, les Bushmen, les Chaouias d'Algérie et les Belges on peut “ relier sans discontinuité les humains les plus pigmentés aux plus clairs de peau ” (A. Langaney). Pour les généticiens il n'est plus question de “ type ”, mais de structure génétique; chaque population est définie par l'ensemble des fréquences des diverses catégories de gènes observées. Les

populations ayant des fréquences voisines appartiennent à une même “ race ”. Malheureusement l'examen des résultats obtenus ne permet guère, en général, d'aboutir à une classification claire. Deux populations qui sont semblables pour tel système sanguin sont souvent très différentes pour tel autre. Pour progresser l'on s'efforce de synthétiser l'ensemble des ressemblances et des dissemblances au moyen d'un nombre, la distance génétique entre populations. Mais l'on se heurte très vite à l'impossibilité d'aboutir sans admettre des hypothèses si arbitraires qu'elles vident les conclusions de toute signification. Ce constat n'est cependant pas vraiment un constat d'échec, car l'impossibilité de définir une classification des hommes en races n'est pas le signe d'une insuffisance peut-être provisoire de nos méthodes d'analyse; elle met en lumière une réalité biologique durable et fort bien définissable. Pour que deux populations appartenant à une même espèce se différencient, il faut qu'elles soient isolées génétiquement l'une de l'autre de façon très stricte. Deux processus bien distincts provoquent cette différenciation :

– d'une part, en raison de l'intervention du hasard lors de la transmission de parents à enfants, tel gène disparaît dans une population tandis qu'il se répand dans l'autre; c'est le phénomène de *dérive génétique,* d'autant plus rapide que l'effectif des populations est plus petit;

– d'autre part, les conditions imposées par le milieu favorisent les individus dotés de tel gène dans une population vivant dans un certain environnement, le défavorisent dans une autre. Dans la première il se répand, dans la seconde il disparaît; c'est le processus d'évolution sous l'effet de la *sélection naturelle,* d'autant plus efficace que les milieux de vie sont plus contrastés. Ces transformations, qui éloignent l'une de l'autre les structures génétiques, ne peuvent avoir à la longue des effets significatifs que si les échanges sont extrêmement limités. C'est là sans doute un des résultats les plus importants des modèles théoriques étudiés par la génétique des populations : il suffit d'un faible flux migratoire entre deux populations pour effacer les différences entre leurs structures génétiques résultant de l'action, au cours de nombreuses générations, de la dérive et de la sélection. De tels isolements de longue durée se produisent souvent dans la nature pour les espèces animales : peu à peu les diverses populations d'une même espèce se trouvent dotées de patrimoines génétiques suffisamment distincts pour que l'on puisse la subdiviser, à bon droit, en diverses races. Il se trouve que notre espèce a un comportement qui rend ces isolements très exceptionnels. Les hommes sont poussés par leur curiosité à aller voir ce qu'il y a derrière la montagne ou au-delà de l'océan; s'ils y trouvent d'autres hommes, ils n'ont de cesse de transmettre leurs gènes à cette population. L'espèce humaine pourrait être classée en races bien distinctes si son histoire pouvait être décrite, comme celle de nombreuses familles d'animaux, par un arbre peu à peu ramifié en branches résultant de scissions successives. En réalité cette histoire ne peut être représentée que par un réseau comportant aussi bien des fusions que des scissions. Cette particularité rend illusoire à la fois la reconstitution de l'histoire des filiations entre populations et la classification de celles-ci en races bien définies. La conclusion du biologiste est donc claire : les individus de l'espèce humaine sont fort différents les uns des autres; les populations qu'ils constituent ont toutes des patrimoines génétiques spécifiques : mais il est impossible de tracer des frontières permettant de regrouper ces populations en “ races ” distinctes.

JACQUARD Albert : *Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau*, Seuil (coll Virgule), Paris, 1987, pp. 86-93

Annexes

Notices biographiques

Césaire (Aimé) : Né en 1913 à la Martinique, descendant d'anciens esclaves noirs, Césaire est professeur, écrivain et député communiste à l'Assemblée nationale. Chantre, avec Senghor, de la négritude, il prône d'abord l'assimilation puis l'indépendance des colonies françaises. Il quitte le PC en 1956. Après l'indépendance africaine et ses crises, il demande l'autonomie pour les Antilles.

Colomb (Christophe) : Fils d'un tisserand, il est né à Gênes en 1451; navigateur génial et cartographe émérite, nourri de la *Géographie* de Ptolémée et de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly (v. 1400), c'est pourtant sur une erreur de calcul qu'il construit son projet de gagner l'Asie par l'ouest. Après avoir vainement tenté de convaincre le roi du Portugal et celui de l'Angleterre de soutenir une telle expédition, il obtient, non sans peine, le soutien de la reine Isabelle. Accueilli triomphalement à Lisbonne après son premier voyage, il est confirmé dans son titre de vice-roi des terres découvertes et à découvrir (mai 1993). Lors du troisième voyage, il touche le continent américain mais est arrêté et renvoyé en Espagne dans les fers (des adversaires lui reprochent son comportement à l'égard des Indiens). Bien que privé de son titre de vice-roi, il repart pour un quatrième voyage qui se termine par un naufrage. Revenu en Espagne, il meurt en 1506, sans gloire et sans penser qu'il a découvert un monde " nouveau ".

Cortés (Hernan) : Fils d'un petit noble d'Estremadur, il est né en 1484 ou 1485. Après des études de droit à l'université de Salamanque, il gagne l'Hispaniola (Haïti), où il est notaire, puis Cuba. Placé à la tête de l'expédition que le gouverneur de Cuba lance vers le Mexique en 1519, il prend le contrôle de celle-ci et, après la victoire, est nommé gouverneur de la Nouvelle-Espagne puis marquis de Oaxaca; il reçoit des terres et 23'000 Indiens en *encomienda*. Dès 1541, il vit en Espagne jusqu'à sa mort en 1547.

Diaz del Castillo (Bernal) : Né vers 1495, il s'embarque en 1514 pour Cuba où il participe aux trois expéditions lancées vers le Mexique. Après la conquête, il est *regidor* à Coatzalcoalcos sur la côte du Mexique; installé au Guatemala dès 1541, il devient *regidor* de la ville de Guatemala où il meurt en 1582.

Duran (Diego) : Né à Séville en 1537, il arrive vers 1543 à Texcoco (Mexique) et grandit au contact du monde nahuatl. Ses parents semblent n'avoir été ni *conquistadores*, ni colons, ni *encomenderos*. En 1556, il devient dominicain. Dès 1570, il rédige un vaste ouvrage sur la civilisation indienne et la conquête espagnole en s'appuyant sur des sources indiennes écrites et orales. Il meurt en 1588.

Jacquard (Albert) : Né à Lyon en 1925. Généticien et démographe. A enseigné en France et dans d'autres pays. Auteur de nombreux ouvrages.

Jerez (Francisco) . Né à Séville vers 1497. Il participe à l'expédition de Pizarre, auquel il sert de secrétaire. Il rédige une *Relation véridique de la conquête du Pérou* (1534), toute à la gloire du conquistador.

Humboldt (Alexander, baron **von**) : Né en 1769. Naturaliste et voyageur allemand, il explore l'Amérique du Sud et l'Asie. Il contribue par ses observations au progrès de la climatologie, de l'océanographie et de la géologie. Il meurt en 1859 à Potsdam.

Las Casas (fray **Bartolomé de)** : Fils d'un marchand juif converti au catholicisme, il est né à Séville en 1474 ou 1484. Il étudie à l'université de Salamanque ou de Séville puis gagne l'Amérique en 1502. Il y est ordonné prêtre. Bouleversé par les traitements infligés aux Indiens, il entreprend de les défendre. Devenu dominicain en 1523, il est le promoteur de plusieurs projets d'évangélisation et de colonisation pacifiques; en Amérique où il est évêque de Chiapas, puis en Espagne dès 1547, il est l'auteur de nombreux écrits en faveur des Indiens. Il meurt en 1566.

Lévi-Strauss (Claude) : Né en 1908 à Bruxelles, il devient ethnologue après avoir fait des études de

philosophie. Après quelques années passées en Amérique, il est nommé au Collège de France (1959) et entre à l'Académie française (1973). Il a tenté de donner une nouvelle approche à l'ethnologie, l'approche *structurale*, basée sur la linguistique.

Martyr Anghiera (Pierre) : Né vers 1457, ce Milanais est attiré par la cour de Castille et y demeure jusqu'à sa mort en 1526. Habile courtisan chargé de diverses missions, il se lie d'amitié avec certains explorateurs de retour en Espagne. Resté lié à divers cardinaux italiens, il leur envoie des informations sur la découverte de l'Amérique. Ces lettres ont d'emblée un caractère semi-public. Un choix est publié en 1504, la première des *Décades* en 1511.

Montaigne (Michel Eyquem de) : Né en 1533, il est magistrat à Bordeaux avant de se consacrer pour l'essentiel aux réflexions que l'on trouve dans les *Essais* (1572-1588). Il meurt en 1592.

Motolinia (Toribio de Benavente, dit) : Né entre 1482 et 1491, il est l'un des douze franciscains arrivés au Mexique en 1524 et l'un des artisans de l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne. En 1536, le chapitre franciscain lui confie le soin de mener une vaste enquête ethnographique sur les cultures indiennes. Il meurt en 1569.

Quetzalcoatl : Dieu créateur des Indiens nahuas, lié à la pluie, au vent, à la planète Vénus, vénéré par les Indiens de Teotihuacan, les Toltèques et les Aztèques. Lié à la migration de Toltèques vers le golfe du Mexique et le Yucatan, il devait revenir de l'est.

Sahagun (Bernardino de) : Né vers 1500, il étudie à l'université de Salamanque avant de devenir franciscain. Il est envoyé au Mexique en 1529 pour y renforcer l'équipe des évangélisateurs. Il s'intéresse très vite à la civilisation indienne et il enseigne dans le collège de Tlatelolco que les franciscains viennent de fonder. Les franciscains veulent donner (en latin et en nahuatl) à des Indiens la formation qui leur permettra d'être les cadres religieux et politiques du Mexique futur. Ces élèves fournissent des renseignements très intéressants quand Sahagun se met à écrire une vaste étude sur la civilisation indienne. Cette étude, où le texte nahuatl est accompagné de sa traduction, nous est parvenu malgré toutes les difficultés rencontrées par Sahagun, c'est le *Codex de Florence* (ainsi nommé parce que retrouvé, on ne sait pourquoi, à Florence en 1793). Il meurt en 1590.

Sepúlveda (Juan Ginés de) : Humaniste castillan qui étudie en Italie. Son traité, inspiré d'Aristote, sur les " justes causes de la guerre contre les Indiens " (1544) est à l'origine de sa controverse avec Las Casas (Valladolid 1550).

Vespucci (Amerigo) : Né à Florence vers 1454, il arriva à Séville en 1490. Il navigua pour le compte de l'Espagne et du Portugal, explorant les côtes du Brésil et du Venezuela. Il meurt en 1512. Ses écrits, peut-être en partie apocryphes, pour le moins remaniés, eurent un retentissement considérable. C'est le cosmographe allemand Waldseemüller qui lui attribua le mérite de la découverte du continent américain et qui fut à l'origine du mot *Amérique*.

Vitoria (Francisco de) : Né en 1492, il étudie à Paris. Théologien et rénovateur du thomisme, il enseigne à l'université de Salamanque de 1529 à sa mort en 1546. Il contribue fortement à élargir le champ de la réflexion théologique aux questions d'éthique, en particulier à celles soulevées par la découverte et la conquête de l'Amérique.

Bibliographie

SOURCES, RECITS DE VOYAGES, TEMOIGNAGES

ACOSTA Josephe de : *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales* [1589], Paris, Payot, 1979

BORIAUD Jean-Yves : *Le nouveau monde*, Belles Lettres, Paris, 1992.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez : *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les expéditions qu'il fit aux Indes* [1552], Paris, Mercure de France (Le temps retrouvé), 1980

CARTIER Jacques : *Voyages au Canada, avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Découverte, Paris, La 1989.

COLOMB Christophe : *La découverte de l'Amérique II, Relations de voyage, 1493-1504*, La Découverte, Paris, 1991.

COLOMB Christophe *La découverte de l'Amérique I, Journal de bord 1492-1493*, La Découverte, Paris, 1991.

COLOMB Christophe *La découverte de l'Amérique III, Écrits et documents 1492-1506, 1493-1504*, La Découverte, Paris, 1991.

COLOMB, Christophe, MARTYR D'ANGHERIA Pierre, VESPUCCI Amerigo : *Le nouveau monde : récits*, Paris, Belles Lettres, 1992

CORTÉS Hernan: *La conquête du Mexique*, La Découverte, Paris, 1991.

DE LÉRY Jean : *Voyage au Brésil [1577]*, Bibliothèque romande, Lausanne, 1972.

DIAZ DEL CASTILLO Bernal : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [1575]*, Maspéro - La découverte (coll. la découverte), Paris, 1980.

DURAN Diego : Histoire des Indes de Nouvelle Espagne et des Iles de la Terre Ferme écrite elon les codex et récits des Mexicains en 1581 in *Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par Georges BAUDOT et Tzvetan TODOROV. Seuil, Paris, 1983.

DUVERGER Christian : *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, Paris, 1987.

GARCILASO DE LA VEGA Inca : *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, Paris, Maspéro, 1982

JEREZ Francisco : *Relation véridique de la conquête du Pérou et de la province de Cuzco nommée Nouvelle-Castille*, Paris, Métailié, 1982

LAS CASAS Bartolomé (Fray de): *Très brève relation sur la destruction des Indes [1541-1552]*, Paris, la découverte, 1983.

LAS CASAS Bartolomé de : *Las Casas et la défense des Indiens*, Paris, Gallimard/Julliard (Archives), 1973

Le Conquistador anonyme [1556], Paris, J. Millon, 1986 (1e éd. 1980)

LERY Jean de : *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, Lausanne, Bibliothèque romande, 1972

MARTYR ANGHIERA Pierre : *De Orbe Novo. Les huit décades [1493-1525]*, E. Leroux, Paris, 1907, p. 603-604 (VII).

MONTAIGNE Michel de *Essais [1588]*, Paris, Gallimard, (bibliothèque de la pléiade), 1962.

Récits aztèques de la conquête, textes choisis et présentés par Georges Baudot et Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1983

SAHAGUN F. Bernardino de : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, La découverte, Paris, 1991.

SEPULVEDA Gines (de) : Democrates alter (1544) cité par: ZAVALA Silvio: *Amérique latine: philosophie de la conquête*, Paris, La Haye, Mouton (Archontes 11), 1977.

STADEN Hans : *Nus, féroces et anthropophages [1557]*, Paris, Seuil (coll. points n° 209), 1990.

THEVET André : *Les Singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amérique* [1558], Paris, Le Temps, 1981

TOVAR Juan (de) : Origines et croyances des Indiens du Mexique: manuscrit Tovar *[1568-1586]*, Graz, Akadem. Druck, 1972.

VITORIA de Francisco : *Leçons sur les Indiens et le droit de la guerre [1539]*, Genève, Libr. Droz (coll. les

classiques de la pensée politique), 1966.
ZAVALA Silvio : *Amérique latine: philosophie de la conquête*, Paris, La Haye, Mouton (Archontes 1), 1977.

OUVRAGES GENERAUX

BAUDOT Georges : *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II, XVIe siècle*, Paris, Hachette (Vie quotidienne), 1981
BENNASSAR Bartolomé et Lucile : *1492 : un monde nouveau*, Paris, Perrin, 1991
BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge : *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991.
CESAIRE Aimé : *Discours sur le colonialisme.* Paris, Ed. Présence africaine, 1955.
CHALIAND Gérard : *Miroirs d'un déastre, chronique de la conquête espagnole de l'Amérique*, Preses pocket (coll. Agora °120), 1992, (1ère édition 1990).
CHAUNU Pierre : *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVIe siècle)*, Paris, PUF (Nouvelle Clio), 1977
CHAUNU Pierre : *Histoire de l'Amérique latine*, PUF (coll. QSJ n° 361), 1991 (1ère édition 1949).
CHAUNU Pierre : *L'Amérique des Amériques : de la préhistoire à nos jours*, Paris, A. Colin, 1964
CHAUNU Pierre : *Les Amériques, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, A. Colin (U prisme), 1976
Christophe Colomb et les Conquistadores, Lausanne, Rencontre, 1968
COLLECTIF : *1492, le choc de deux mondes, ethnocentrisme, impérialisme juridique et culturel, choc des cultures, droits de l'homme et droits des peuples*, Commission nationale suisse pour l'UNESCO/E.L.A., La Différence, 1993.
DEBRAY Régis : *Christophe Colomb, le visiteur de l'aube, suivi des Traités de Tordesillas*, Paris, La Différence, 1991
DELAMARRE Catherine, SALLARD Bertrand : *La femme au temps des Conquistadores*, Paris, Stock/pernoud, 1992
DEMÉLAS Marie-Danielle, SAINT-GEOURS Yves : *La vie quotidienne en Amérique du Sud au temps de Bolivar, 1807-1830*, Paris, Hachette (Vie quotidienne), 1987
DUVERGER Christian : *La conversion des Indiens de la Nouvelle Espagne*, Paris, Seuil, 1987
FAVRE Henri : *Les Incas*, PUF (coll. QSJ n° 1504), Paris, 1990 (1ère édition 1972).
FELL Eve-Marie : *Les Indiens : sociétés et idéologies en Amérique*, Paris, A. Colin, 1973
FERRO Marc : *Histoire des colonisations : des conquêtes aux indépendances, XIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1994
FREYRE Gilberto : *Maîtres et esclaves, la formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard (Tel), 1974 (1e éd. 1952)
FUENTES Carlos : *Le miroir enterré : réflexions sur l'Espagne et le Nouveau Monde*, Paris, Gallimard, 1994
GALEANO Eduardo : Les veines ouvertes de l'Amérique latine, Plon (tere humaine/Poche), [1993] (1e éd. 1971, 1e éd. fr. 1981)
GARCIA Albert : *La découverte et la conquête du Pérou d'après les sources originales*, Paris, Klincksieck, 1975
GOMEZ Thomas : *L'invention de l'Amérique, mythes et réalités de la Conquête*, Flammarion (coll. Champs n°360), Paris, 1996 (1ère édition 1992).
GRUNBERG Bernard : *L'univers des Conquistadores : les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993
HEERS Jacques : *La découverte de l'Amérique*, éditions complexe (coll. la mémoire des siècle, 1492), 1991.
HEERS Jacques : *La ruée vers l'Amérique : le mirage et les fièvres : 1492-1530*, Bruxelles, Complexe, 1992
JACQUARD Albert: *Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau*, Paris, Seuil (coll virgule), 1987.
KIRKPATRICK Frederick Alexander : *Les Conquistadors espagnols*, Paris, Payot, 1980
La découverte de L'Amérique, *Cadmos*, no 53, 1991
LAFAYE Jacques : *Les conquistadores*, Seuil, 1973 (1e éd. 1964)
LEVI-STRAUSS Claude : *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.
LÉVI-STRAUSS Claude : *Histoire de Lynx*, Plon, Paris, 1991.
LÉVI-STRAUSS Claude : *Tristes tropiques*, Plon (Terre humaine), Paris, 1955.
LUCENA SALMORAL Manuel : *L'Amérique en 1492, portrait d'un continent*, Paris, Larousse, 1990
MAHN-LOT Marianne : *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Paris, Payot, 1982
MAHN-LOT Marianne : *Christophe Colomb*, Paris, Seuil, 1969

MAHN-LOT Marianne : *La conquête de l'Amérique espagnole*, Paris, PUF (QSJ no 1584), 1989 (1e éd. 1974)
MAHN-LOT Marianne : *La découverte de l'Amérique*, Flammarion (coll. Champs nº 249), Paris, 1991 (1ère èdition 1970).
MAURO Frédéric : La vie quotidienne au Brésil au temps de Pedro Segundo, 1831-1889, Paris, Hachette (La vie quotidienne), 1980,
MOLLAT Michel : *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris, CTHS, 1992
OLLIVIER Jean : *Et l'Amérique découvrit Christophe Colomb*, Paris, Messidor/La Farandole, 1991
PORTILLA Miguel León : *L'envers de la conquête*, Lyon, Fédérop, 1977
PRESCOTT William H. : *Histoire de la conquête du Pérou*, Paris, Pygmalion, 1993
RAGON Pierre : *Les amours indiennes ou l'imaginaire du conquistador*, Paris, A. Colin, 1992
Récits et voyages hispaniques, *Études de Lettres*, juillet 1992
ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs nº 256), Paris, 1972 (1ère édition 1972).
ROSTKOWSKY Joëlle, DEVERS Sylvie (éd.) : *Destins croisés : cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, A. Michel/UNESCO, 1992
SOUSTELLE Jacques : *La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête*, Hachette, Paris, 1990 (1ère édition 1955).
SOUSTELLE Jacques : *Les Aztèques*, PUF (coll. QSJ nº 1391), Paris, 1991 (1ère édition 1970).
STIERLIN Henri : *L'or et la cendre : à la rencontre des Amériques, 1492*, Paris, Arthaud, 1991
TODOROV Tzvetan: *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*,. Seuil, Paris, 1982.
VERLINDEN Charles : *Christophe Colomb*, Paris, PUF, 1972
WACHTEL Nathan : *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Gallimard (coll Folio Histoire nº 47), Paris, 1971.
WILLIAMS Eric : *De Christophe Colomb à Fidel Castro : l'histoire des Caraïbes, 1492-1969*, Paris, Présence africaine, 1975

Vidéos

Christophe Colomb, L. G. Clarck, TSR, 1975
Quand il n'y a plus d'Eldorado, 1981, Claude Champion, TSR, 1981
Pizarro et la conquête de l'empire inca, David Attenborough, BBC-TSR, 1985
Indiens des Andes : recherche d'identité, 1981, Pierre Gérin, Nathan Wachtel, France 3, 1984
L'Espagne de la Renaissance : reconquête et conquête, 1982, Roland Darbois, A2, 1982
Les guerriers du soleil, 1977, Marcel Boudon, Jacques Soustelle, France 3, 1985
Aguirre ou la colère de Dieu, 1972, Werner Herzog, avec Klaus Kinsky, TSR, 1988
Fitzcarraldo, 1982, Werner Herzog, avec Klaus Kinsky et Claudia Cardinale, TSR, 1988
Eldorado, Carlos Saura, avec Lambert Wilson, FR 3, 1991
Les Caraïbes après Colomb, 1991, Claude Cruchon, TSR, 1992
Christophe Colomb ou la découverte, Daniel Costelle, A2, 1992
Faut-il vraiment fêter Christophe Colomb ?, Jean-François Gathier, FR3, 1991
Christophe Colomb : le voyage, S. Richard Krown, TSR, 1992
La chute de l'empire inca, Neil Cameron, La 5, 1995
De la viande à tout prix : Jacques Pilet, Yvan Butler, TSR, 1978